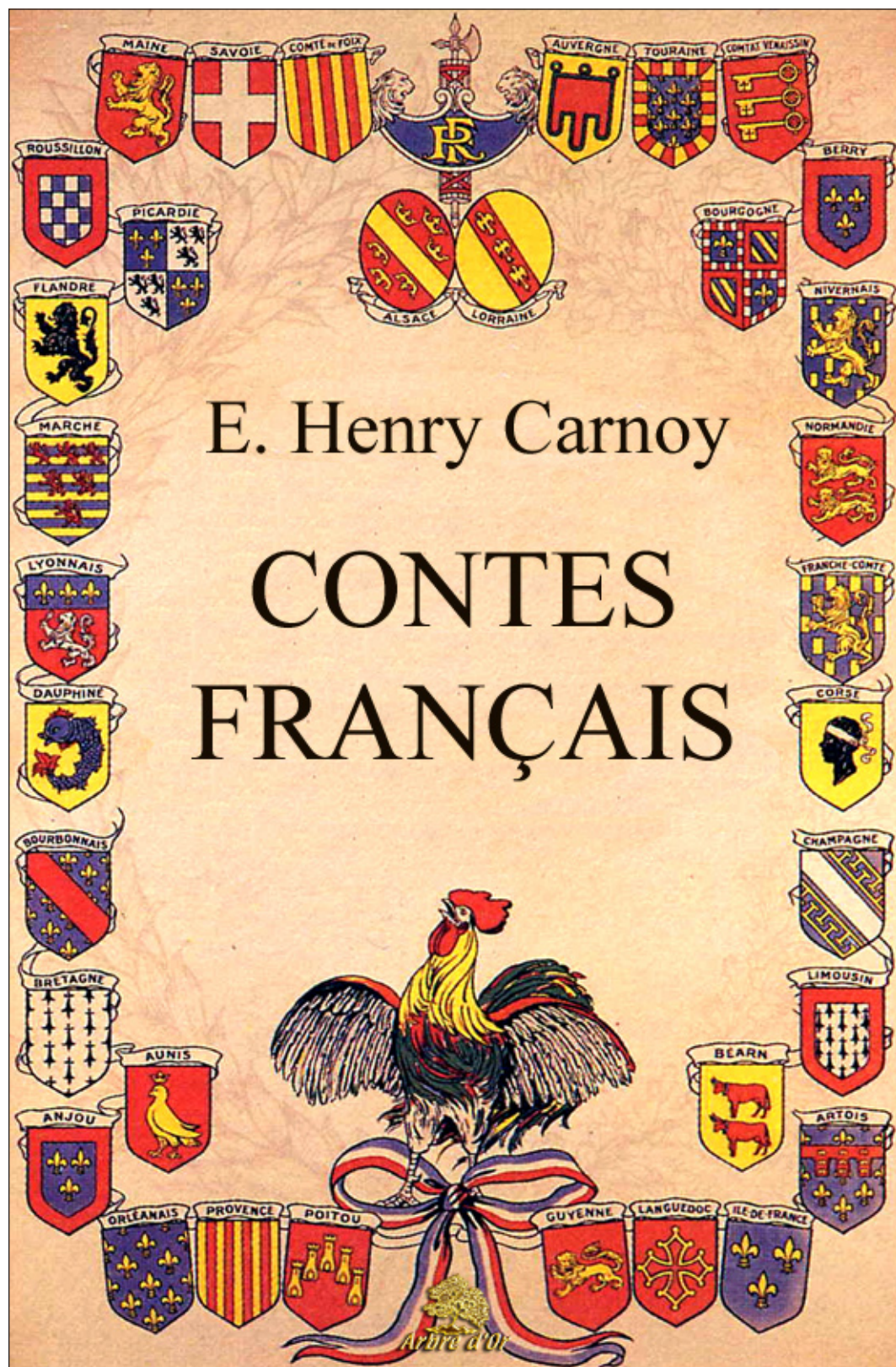






SHOUT
SHARE IT



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

E. Henry Carnoy

Contes français



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

PRÉFACE (1885)

Pour mener à bonne fin les études qui de toutes parts sont entreprises sur les origines et le développement de la littérature orale — autrement dite populaire — des peuples de l'antiquité et des temps modernes, il est de toute nécessité de recueillir et de publier cette même littérature légendaire et traditionnelle, et de donner des textes sûrs, authentiques, sur lesquels on puisse s'appuyer à un moment donné pour en tirer les déductions et les conclusions qu'on est en droit d'attendre des recherches sur le Folk-Lore. Pour n'avoir pas compris suffisamment cette nécessité, qui aurait pourtant dû s'imposer à leur esprit, pour n'avoir pas attendu une complète récollection des contes et des légendes des principales parties du monde, des diverses races aryenne, sémitique, moghole, etc., combien de savants des plus estimables, depuis les frères Grimm jusqu'à notre époque, ont exposé des systèmes assurément tentants et fort ingénieux, mais que de nouvelles recherches venaient renverser presque aussitôt ! c'est là l'histoire de toutes les hypothèses, de toutes les théories sur l'origine mythologique, mythique, aryenne, celtique, germanique, de transmission par l'Inde historique et de vingt autres systèmes, tous édifiés avec trop de hâte et sur un terrain trop mouvant, dans le domaine de l'Inconnu.

Il y a donc nécessité absolue de rechercher de partout les contes, les légendes, les chansons populaires, les croyances et les usages, les mille et un vestiges d'un passé qui n'est plus qu'à l'état de vagues réminiscences, d'incertains souvenirs. Lorsque ce travail aura été fait non seulement dans nos pays d'Europe et d'Asie, mais encore chez les races si diverses et si curieuses de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, on pourra facilement en tirer des conclusions probantes, certaines, appuyées qu'elles seront par cette connaissance approfondie, alors seulement réellement obtenue. C'est du reste ce qu'ont fort bien compris nos plus savants érudits, les Liebrecht, les Kœhler, les Rolland, qui pour l'instant se bornent à faire la monographie de chaque thème légendaire, en notant le pays, la région géographique, les variantes et les particularités, sans essayer a priori d'en remonter à l'origine, sans y chercher la figure de l'aurore, du soleil, de la lune, de l'ouragan ou de la foudre, comme on s'était trop plu à le faire jusqu'à présent.

C'est dans le but de fournir notre part de documents au travail préparatoire

PRÉFACE

dont nous parlions tout-à-l'heure, que nous publions aujourd'hui cette collection de contes français.

À propos de ce titre *Contes français*, qu'on nous permette une simple observation. Il a été publié, dans ces dernières années, d'importantes collections de contes et de légendes de plusieurs de nos provinces françaises. Ces recueils formés de contes rassem-blés dans une province déterminée, la Normandie, la Picardie, le Béarn, l'Anjou, etc., ont fait croire à beaucoup de personnes qu'il existait pour chacun de ces pays une littérature orale toute différente, que les contes bretons portaient un cachet particulier, renfermaient des thèmes tout autres de ceux retrouvés dans les récits du paysan normand, de l'ouvrier artésien, du pêcheur gallo ou du berger landais; on a fait en somme de la question une chose presque locale. Que des provinces soient plus riches que d'autres au point de vue légendaire, nous le comprenons, les conditions de milieu, les relations, l'ignorance, les croyances, étant des facteurs essentiels avec lesquels il faut nécessairement compter; mais qu'on pense différencier les contes de Haute Bretagne de ceux de la Bretagne bretonnante, de la Normandie ou du Berry et de la Provence, nous ne l'admettons pas, la comparaison des récits puisés dans les diverses collections nous les montrant identiques de fond quand ce n'est pas de forme. Du reste cette analogie remonte bien plus haut; elle va jusqu'aux contes italiens, roumains, scandinaves, lithuaniens, etc., et sans doute même jusqu'aux récits moghols, polynésiens ou américains. Il n'y a donc pas de Folk-Lore provincial.

De même qu'on ne jugerait pas utiles de publier les contes slaves par volumes consacrés chacun particulièrement à une province détachée de l'empire russe — Kiew ou Astrakan, Moscou ou Nowgorod, — de même nous jugeons pouvoir nous en tenir au titre générique de *Contes français* donné à ce volume. Si nous nous sommes étendus longuement sur ce sujet, c'est pour répondre à une critique qu'un de nos savants érudits les plus estimés nous faisait il y a quelque temps lorsque nous lui parlions de donner en un volume des contes recueillis d'un bout à l'autre de la France.

Les contes qui suivent ont été recueillis depuis six ans, soit dans nos excursions, soit de personnes amies qui ont bien voulu nous les communiquer. Dans ce travail de recherches il nous est arrivé bien souvent de recueillir des contes textuellement semblables à ceux des collections de MM. Sébillot, Bladé, Luzel, Ortoli ou Vinson; nous n'avons pas jugé utile de les reproduire.

Nous n'avons donné que les contes les plus remarquables, ou comme types ou comme variantes curieuses. Bien entendu que nous avons éliminé tout ce qui nous paraissait venir d'arrangements ou de la lecture de quelque conte écrit. Le plus originairement, on n'a que peu à craindre ce dernier écueil. Il est rare qu'un

PRÉFACE

paysan auquel vous demandez un récit légendaire vous dise un des contes classiques des Mille et une Nuits, de Perrault ou de Grimm, dont les recueils pourtant ont pénétré par les publications populaires jusqu'au fond des villages et des hameaux. Pour lui, ce ne sont pas des contes, mais des histoires qui se lisent et ne se répètent pas en récits comme les contes merveilleux de la Bête à sept têtes, de Jean de l'Ours ou du Rusé Voleur. Les seuls contes écrits qui soient entrés dans la littérature orale sont tout au plus quatre ou cinq : Barbe-Bleue, le Petit Poucet, le Petit Chaperon Rouge, Cendrillon parfois et aussi Ali-Baba défiguré où l'on ne sait s'il faut voir le conte oriental ou un conte plus ancien analogue ; le reste est inconnu.

Ce fait à lui seul prouve bien des choses, quant aux questions d'origine et de transmission de la littérature orale. La littérature écrite n'a qu'une influence bien minime à notre époque de diffusion des livres et d'instruction assez générale ; il est certain qu'au moyen âge, dans un temps où l'imprimerie n'existait pas et où les connaissances les plus élémentaires n'étaient que l'apanage de quelques rares privilégiés — moines, prêtres, clercs, poètes et troubadours, — les œuvres des lettrés ou les recueils indiens n'ont pu avoir l'influence capitale que quelques savants voudraient leur attribuer.

E. HENRY CARNOY
PARIS, LE 2 NOVEMBRE 1884

CONTES D'ANIMAUX
LES HOMMES FORTS
LES AVENTURES MERVEILLEUSES
LES FÉES
LE DIABLE
CONTES POUR RIRE
RANDONNÉES

I.

LE LOUP ET LE RENARD
(ÎLE-DE-FRANCE)

Un pauvre homme avait trois chèvres: pendant l'été et l'automne, il les conduisait par les champs et par la lisière des bois, et les trois animaux pouvaient tant bien que mal trouver leur nourriture. Mais quand vint l'hiver, le paysan du vendre deux de ses chèvres. Il garda la plus petite et l'attacha dans son jardin. Chaque jour il lui portait quelque peu de pain afin de l'empêcher de mourir.

La chèvre eût bien voulu être libre et courir par la forêt voisine, elle voyait les sapins tout verts et se figurait que la bonne herbe tendre devait pousser là-haut; aussi se promit-elle de s'enfuir bientôt. Elle rongea son lien et par une belle après midi franchit la haie qui la séparait de la campagne. Notre chèvre était bien heureuse de courir à son aise et de brouter les quelques plantes que les froids hâtifs avaient épargnées. Par malheur, Compère Renard l'aperçut et alla prévenir le Loup:

— La chèvre du père Mathieu s'est enfuie; veux-tu la croquer?

— Comment donc? mais il y a deux jours que je n'ai mangé. Où est-elle? j'y cours.

— Nous partagerons la bête?

— Oui, oui, c'est convenu.

Compère Renard et Compère Loup se jetèrent sur la chèvre et la tuèrent.

— Nous allons la manger tout de suite, dit le Loup.

— Non, répondit le Renard; il faut aller faire cuire chez toi. Ce sera bien meilleur; nous en ferons une bonne soupe.

— Tu as raison, Compère Renard.

Le Loup et le Renard prirent la chèvre et l'emportèrent à la maison du Loup. On alluma un grand feu dans la cheminée, compère Loup tira de l'eau, en remplit la marmite et mit à cuire la chèvre du père Mathieu. Quand la soupe eut bien bouilli, il fallut écumer le pot au feu.

— Prends l'écumoire, Compère Renard, et écume la soupe.

— Prends-la toi, car je n'y vois pas trop.

Le Loup prit l'écumoire et enleva l'écume dans la marmite. Alors, Compère

Renard saisit Compère Loup par la queue et le jeta dans la soupe bouillante. Puis il s'en alla bien content pensant le Loup mort. Mais il n'en était rien ; le Loup sortit de la marmite et au bout de huit jours il était guéri.

« Ah ! se disait-il, si je peux rattraper ce vilain Renard, il me le payera cher ! »

Effectivement, le Renard passa près de lui.

— Halte-là, ami Renard ; tu m'as jeté dans la marmite et je vais te manger.

— Mais pourquoi ? Je n'avais pas faim et j'ai voulu te donner la soupe pour toi seul.

— Ah ! pardon alors, donne-moi la patte !

— Volontiers ! Et pour te montrer mon amitié, je te dirai qu'il y a là-bas une autre chèvre bien plus grasse que la première. Courons la prendre et nous reviendrons la faire cuire.

— Oui, mais tu ne me jetteras plus dans la soupe ?

— Non, je te le promets.

La bête fut prise et mise à cuire, et cette fois encore, maître Loup fut jeté dans la marmite et il put en sortir.

Quinze jours plus tard, nouvelle rencontre du Renard.

— Cette fois, je vais te croquer, Compère Renard !

— Et pourquoi donc, ami Loup ?

— Pour m'avoir jeté dans la marmite.

— C'est que je songeais à ma femme qui était malade et que j'avais oublié ta recommandation.

— Dis-tu vrai ? Alors faisons la paix.

— Oui, et d'autant plus qu'il y a là-bas une belle chèvre qui se promène.

La troisième chèvre fut prise et mise à cuire et encore le Loup alla dans la marmite. Lorsque le Renard fut rencontré par le Loup il eut bien peur. Il voulut s'enfuir mais son compère l'attrapa et se prépara à le manger.

— Je veux bien que tu me croques, Compère Loup, mais je voudrais auparavant aller à la messe ?

— Et que faire à la messe ?

— Prier le bon Dieu pour qu'il m'ouvre le paradis.

— Alors je ne te refuse pas.

Le Loup et le Renard coururent au village et entrèrent dans l'église.

— Ah ! Compère Loup, il n'y a pas de sonneurs pour annoncer que je fais pénitence. Veux-tu sonner les cloches ?

— Tout de même, mais je ne sais pas tirer la corde.

— Ce n'est rien ; je vais te mettre la corde après la queue et tu tireras d'avant et d'arrière comme ceci.

Le Renard attacha la corde à la queue du Loup et se mit à mettre les cloches à branle, puis il lâcha tout. Le pauvre Loup étant tiré par la corde, montait à quinze pieds et retombait tout moulu. Cela dura cinq minutes.

Ce temps écoulé, les cloches s'arrêtèrent et le Loup put ronger la corde et se mettre à la poursuite du Renard qui avait pris la clef des champs. Sous un buisson, le compère s'était caché.

— Ah ! te revoilà, Compère Renard. Viens que je te mange !

— Ne pourrais-tu pas attendre jusqu'à ma maison, afin que je fasse mon testament et que j'embrasse une dernière fois ma femme et mes enfants ?

— Tout de même ; mais faisons diligence !

On arriva devant la maison du Renard.

— N'entre pas, Compère Loup, ma femme est à la mort et tu lui ferais si peur, qu'elle en mourrait de suite.

— Je veux bien ! j'attendrais sur le seuil.

Compère Renard ferma aux verrous la porte de maison et se crut sauvé. Mais le Loup monta sur le toit et jeta des briques par la cheminée.

— Merci bien, ami Loup, de m'envoyer des briques ; j'en ferai un mur à mon jardin !

Le Loup prit de l'eau à la rivière et vint la verser par la cheminée.

— Merci bien, ami Loup, de m'envoyer de l'eau ; j'ai couru beaucoup et je me mourais de soif ! »

Cette fois, le Loup voulût brûler la maison et il jeta beaucoup de feu au Renard. Et celui-ci criait toujours :

— Merci bien, ami Loup, de m'envoyer du feu ; hou ! hou ! hou ! j'avais froid et il n'y a pas de bois à la maison. Tu ferais mieux de descendre par la cheminée.

Le compère descendit et fut enfourché par le malin Renard qui le fit cuire à la broche et le mangea.

(Conté en 1883 par M. Charles Garnier, à Paris.)

II.

LES CHÈVRES ET LE LOUP (LORRAINE)

Trois chèvres s'en allaient à la foire. Bien joyeuses, elles sautaient tout le long de la route, riant et chantant. Mais maître Loup les avait vues venir et s'était caché dans un gros buisson.

— Halte-là ! cria-t-il.

— Que veux-tu, maître Loup ?

— La noire, je vais te croquer !

— Non, ne me croque pas, mais mange la Blanche.

— La Blanche, je vais te croquer !

— Non, pas moi, mais la Rouge.

— La Rouge, je vais te croquer !

— Non, non, ne nous croque pas ; comme nous allons à la foire, qu'on y vend de bons gâteaux, nous en achèterons et nous te laisserons ta bonne part.

— C'est cela ! Dépêchez-vous, car j'ai bien faim. Mais si vous m'oubliez, je vous mangerai toutes les trois, la Noire, la Blanche et la Rouge.

— Oui, oui, oui ! À tout à l'heure, maître Loup !

— À tout à l'heure !

Les chèvres continuèrent leur route et arrivèrent à la ville. Elles coururent au champ de foire, achetèrent des bonbons et des gâteaux et ne revinrent que lorsqu'elles n'eurent plus de sous dans leur bourse.

Malheureusement, elles grignotèrent gâteaux et bonbons en revenant tant et si bien que lorsque maître Loup leur demanda sa part, les pauvres bêtes n'avaient plus rien à lui donner.

— Eh bien ! mes gâteaux ? demanda le Loup.

— N'en parle pas, nous t'avions laissé ce qui te revenait, mais nous les avons perdus en chemin.

— La Noire, je vais te croquer !

— Non, la Blanche.

— La Blanche, je vais te croquer !

— Non, la Rouge.

CONTES FRANÇAIS

— La Rouge, je vais te croquer!

— Avant de nous manger, va donc nous chercher des noisettes dans le bois.

— J'y cours et je vous mangerai aussitôt après.

Vite la Blanche, la Noire et la Rouge se hâtèrent de faire une maison qu'elles entourèrent de fagots d'épines. Puis elles allumèrent du feu et attendirent.

— Pan! pan! fit le Loup.

— Monte par la cheminée, nous avons perdu la clef!

Maître Loup monta sur le toit et de là dans la cheminée où il fut grillé.

Les trois chèvres revinrent heureuses comme vous le pensez à la maison de leurs parents.

*(Conté en 1883 à Vacqueville [Meurthe-et—Moselle]
par M. Georges Charpentier.)*

III.

LE LOUP ET LES BIQUETS (NORMANDIE)

La chèvre eut un jour besoin d'aller à la ville vendre son beurre et son fromage.

« Dès que je serai dehors, dit-elle à ses biquets, fermez bien la porte au verrou et n'ouvrez que si l'on vous montre patte blanche. »

Les biquets promirent d'obéir, et la mère les embrassa et les quitta.

Comme elle passait près du bois, compère le Loup l'aperçut.

« Tiens, la Chèvre qui s'en va à la ville ! Ses biquets doivent être seuls au logis. Si je pouvais les croquer, cela tomberait bien, il y a deux jours que je n'ai pas mangé. »

Et le loup alla frapper à la porte de la Chèvre.

— Pan, pan, ouvrez ! dit-il en contrefaisant la voix de cette dernière.

— Qui est là ?

— C'est moi, votre mère, qui reviens du marché.

— Montrez patte blanche et nous vous ouvrirons.

— J'ai oublié mon panier ; je vais revenir, dit le Loup en se grattant la tête.

Puis il alla trouver le compère Renard et lui exposa l'affaire.

— Ce n'est que cela ? j'ai un sac de farine, trempez-y votre patte et tout sera dit.

— Tu as raison, l'ami, les biquets seront bien attrapés !

Sa patte blanchie, le Loup alla frapper à la porte de la Chèvre.

— Pan, pan, ouvrez !

— Qui est là ?

— Votre mère, la Chèvre.

— Montrez-nous patte blanche et nous vous ouvrirons.

Le Loup passa la patte sous la porte ; mais dans le chemin, la farine était partie et la patte était noire. Les biquets refusèrent d'ouvrir.

Le pauvre compère retourna demander avis au Renard.

— Ami, déguise-toi en pèlerin, pour sûr qu'on t'ouvrira.

— Mais des habits ?

CONTES FRANÇAIS

—J'en ai là de vieux ; je vais te les donner.

Le Renard habilla le Loup qui pour la troisième fois alla frapper à la porte de la cabane.

La Chèvre était revenue et les biquets lui avaient raconté ce qui était arrivé en son absence.

—Vous avez bien fait de ne pas ouvrir, c'était sans doute le Loup qui venait pour vous croquer. S'il revient, il me le paiera, allez! »

Et la Chèvre prit une botte de paille et un fagot et les mit dans la cheminée. En ce moment le Loup revenait.

—Pan, pan, ouvrez!

—La porte est fermée et notre mère est à la ville avec la clef. Nous ne pouvons ouvrir. Mais qui êtes-vous?

—Un pauvre pèlerin qui revient de Jérusalem.

—Nous regrettons bien... mais vous pourriez passer par la cheminée.

—C'est une bonne idée! dit le Loup.

Le compère grimpa sur le toit et de là descendit dans la cheminée. Aussitôt la Chèvre alluma la paille et le fagot et le malheureux Loup tomba mort dans le foyer.

La mère et ses biquets le prirent et le jetèrent noir comme boudin dans la rivière voisine.

*(Conté en 1882 par M. Mareux Georges
qui l'a entendu d'une vieille femme
aux environs de Rouen [Seine-inférieure.])*

IV.

LES BÊTES DU MEUNIER ET LES LOUPS (PICARDIE)

Entre Harponville et Warloy¹ était bâti autrefois un moulin qui appartenait à un batteur d'huile vieux comme les nues et pauvre à rendre des points à Lazare. Depuis longtemps le moulin s'était détraqué et l'on n'apportait plus les œillettes des environs pour en faire extraire l'huile. Pas d'ouvrage, pas d'argent ; pas d'argent, pas de pain et misère complète. C'était le chemin qu'avait suivi le vieux Michel. Ce qui lui faisait le plus de peine dans sa détresse, c'était de ne pouvoir nourrir comme par le passé son âne, son chat, son chien, son coq et son canard qu'il aimait plus que lui-même. Aussi un jour, il ouvrit la porte de sa cabane et mit tous ses animaux en liberté.

— Mes pauvres bêtes, dit-il, il n'y a plus de foin pour l'âne à l'écurie, je n'ai pas de pain pour le chien et le chat, pas d'orge pour le coq et le canard, je ne veux pas vous laisser mourir de faim ; le bois de Vadencourt est proche ; vous y trouverez un abri pour la nuit et sans doute la nourriture qui vous est nécessaire.

Le batteur d'huile était bien triste de perdre ses *bêtes*, et ses bêtes étaient bien peinées de quitter leur vieux maître. Enfin, après force pleurs et adieux de chaque côté, le batteur d'huile ferma la porte et les animaux s'éloignèrent.

Ils arrivèrent dans le bois auprès d'une cabane où étaient une dizaine de loups.

— Quoi faire ? se demandèrent les bêtes du meunier.

— Si vous m'en croyez, dit l'âne, nous allons nous mettre à pousser chacun quelques éclats de voix, après nous être cachés dans un buisson. Nous ferons sauver les loups et nous aurons la cabane pour y passer la nuit.

— C'est cela ! c'est cela ! dirent les animaux.

Et aussitôt ils s'enfoncèrent dans un fourré et chantèrent chacun à sa façon.

— Hi ! Han ! hi ! han ! fit l'âne d'une voix de tonnerre.

— Miaou ! Miaou ! fit le Chat.

— Aou ! Aou ! Aou ! fit le Chien.

¹ Villages situés près de limites de l'Artois et de la Picardie

— Coquiacou! Coquiacou! éclata le Coq.

— Can! Can! Can! Can! ajouta le Canard.

Effrayés de ce vacarme épouvantable, les loups, croyant avoir mille légions de diables à leurs trousses, quittèrent la maison et s'enfuirent tout au loin.

Bien joyeuses les bêtes du moulin entrèrent dans la cabane et mangèrent à la santé des loups d'un excellent repas préparé par ces derniers. Lorsqu'ils eurent bien mangé, ils songèrent à se reposer. L'âne se coucha près de la porte, le Chat sur l'*armoilette*², le Chien sur le fumier de la cour, le Coq sur la cheminée, le Canard sur le buffet.

Les loups étaient enfin revenus de leur frayeur. Ils chargèrent un des rusés de la bande d'aller en éclaireur voir par lui-même quelle était la cause du concert qui les avait interrompus dans leur fête. Le Loup partit, fouilla partout et arriva à la maison. N'entendant aucun bruit, il entra. L'âne l'apercevant lui envoya un grand coup de pied en passant, le Chat lui donna un coup de griffe, le Coq lui fit c... dans l'œil, le Canard poussa un formidable can! can! et comme il passait près du fumier en se sauvant le Chien lui mordit la cuisse.

Retourné auprès de ses compagnons et interrogé par eux, le Loup raconta qu'une bande de nombreuse de gens s'était établie dans la cabane.

— Jugez-en, ajouta-t-il; en entrant, un forgeron m'a donné un coup de marteau, un savetier m'a piqué d'un paquet d'alènes, un maçon réparant la cheminée m'a jeté du mortier dans l'œil, et comme je m'échappais, un journalier m'a frappé d'un coup de fourche, tandis qu'un autre homme criait à tue-tête: « Attends! Attends! »

Plus épouvantés que jamais, les loups se sauvèrent bien loin et ne revinrent jamais au bois de Vadencourt. Le lendemain, le Chat trouva la bourse des loups et, de compagnie, nos cinq animaux allèrent la porter à leur vieux maître, le batteur d'huile du moulin, avec qui depuis ce jour ils vécurent heureux, mangeant à discrétion et s'égaudissant fort lorsque l'âne ou le Canard faisait le récit de la journée passée dans le bois de Vadencourt, à la cabane aux loups.

*(Conté en 1878, à Mailly-de-la-Somme,
par M. Alphonse Maison.)*

² Petite armoire dans le mur de la cheminée. On y mettait le sel à l'abri de l'humidité.

V.

LES POUSSINS
(COMTAT VENAISSIN)

Un petit poussin ayant un jour reçu une volée de ses parents, se sauva de la maison avec les deux frères. Toute la journée, ils cherchèrent où se loger, mais ne trouvant point de grotte ni de maison abandonnée, ils allèrent au bois, choisirent une petite clairière et commencèrent à bâtir une cabane.

Au bout de huit jours, ils avaient achevé leur travail et ils placèrent un bouquet sur le toit de la hutte pour fêter leur nouvel-le demeure.

Malheureusement l'aîné des poussins dansa et se trémoussa tant qu'à la fin il lâcha un p..., et du coup renversa la cabane.

Le bruit fut si fort que ses parents l'entendant se dirent : « Ce ne peut être que nos poussins ! » et qu'ils accoururent en hâte auprès de leurs petits enfants qu'ils ramenèrent tout honteux à la maison.

*(Conté en 1883, par M. Raphaël Paulin,
qui l'a appris de sa grand-mère
dans les environs d'Avignon [Vaucluse].)*

VI.

JEAN L'OURS ET SES COMPAGNONS (PROVENCE)

Une bonne femme n'avait qu'un fils nommé Jean qu'elle aimait beaucoup. Une famine étant arrivée dans le pays, la paysanne se trouva sans pain et sans nourriture d'aucune sorte. Pour ne pas voir mourir de faim son petit Jean, elle eut l'idée de le prendre et d'aller l'abandonner dans le bois voisin. Le lendemain donc elle prit son enfant dans son tablier, courut à la forêt et, dans un fourré épais, plaça le petit garçon. Puis elle s'éloigna en pleurant. À quelques pas du buisson était la caverne d'une ourse qui venait de perdre l'un de ses petits. L'animal, ayant entendu les cris de l'abandonné, courut de ce côté, le prit dans sa gueule et le conduisit dans la grotte.

L'ourse en prit les plus grands soins, et l'enfant grandit en force et en beauté. De temps en temps, il luttait avec l'ourson et toujours il arrivait à le battre.

Mais un jour Jean l'Ours fut rencontré par des chasseurs qui le conduisirent au village où il fut reconnu par sa mère qui le croyait mort depuis longtemps. Dès le lendemain, il fut envoyé à l'école pour y apprendre à lire et à écrire. Ses camarades l'ayant raillé sur son ignorance, Jean l'Ours entra dans une violente colère, et il eut bientôt fait, en quelques coups de poing, d'assommer les élèves et le magister³.

Le soir, les gendarmes arrivèrent, se saisirent de Jean et le conduisirent en prison.

Le lendemain, sa mère vint le voir dans la prison.

— Mon pauvre Jean, tu ne viendras pas manger la soupe avec moi au dîner!

— Si, si, ma mère; fais une bonne soupe; à midi je serai à la maison.

— Dis-tu vrai?

— Oui, oui; tu verras.

La bonne femme rentrée chez elle prépara le dîner, et vers midi son fils, après avoir enfoncé la porte de la prison, arriva pour manger la soupe. Lorsqu'il eut

³ Le maître d'école.

fini de manger, sa mère lui donna quelques pièces de monnaie et l'envoya faire son tour de France.

Après avoir marché durant cinq ou six jours, Jean l'Ours arriva devant la maison d'un forgeron.

— Hé! l'homme, lui cria Jean, n'auriez-vous pas d'ouvrage à donner à un bon compagnon?

— Tout de même. Mais avez-vous déjà travaillé?

— Je le pense bien.

— Alors entrez et mettez-vous à l'ouvrage. »

Jean l'Ours fit rougir un morceau de fer dans l'intention d'en faire un soc de charrue; mais, au premier coup de marteau, l'enclume s'enfonça complètement dans le sol.

— Un joli coup de marteau! dit un des compagnons. Mais, Jean, pourrais-tu d'une main arracher l'enclume?

Le nouvel apprenti prit l'enclume par une corne et la souleva de terre comme il eût fait d'une plume. Puis, continuant son travail, il eut bientôt brisé fers, marteaux, enclumes; le maître forgeron était désolé d'avoir un tel ouvrier.

— Maudit soit le jour où j'ai engagé cet Hercule! s'écriait-il. Certes, il me ruinera!

À la fin, n'y tenant plus, il le pria de s'en aller chercher fortune ailleurs.

— Je le veux bien, répondit le compagnon, mais à cette condition que vous me donnerez tous les morceaux du fer que j'ai pu briser jusqu'à présent.

— Et que veux-tu en faire? Il faudrait cinq ou six bœufs pour l'emporter.

— Donnez toujours et vous verrez.

Le forgeron ayant accepté, Jean l'Ours prit les morceaux de fer et s'en fabriqua une énorme canne qui pour le moins pesait dix mille livres. Puis il dit adieu au forgeron et quitta le village.

À deux jours de marche de cet endroit, il arriva auprès d'une immense forêt. Armé d'une grande faucille, un homme sciait les sapins, les ormes et les frênes dont il faisait des fagots. Puis, pour les lier, il déracinait les plus gros chênes, les tordait sous son pied et en faisait des *hartst*⁴.

— Tu es un bon compagnon, lui cria Jean l'Ours. Comment te nommes-tu?

— Tord-Chênes, et toi?

— Jean l'Ours. Veux-tu m'accompagner dans mon tour de France?

— Volontiers.

⁴ Des liens.

Tord-Chênes et Jean l'Ours arrivèrent le lendemain dans une grande vallée. Ils y virent un homme occupé à jouer au palet avec des meules de moulin.

— Un solide gaillard ! s'exclama Jean l'Ours.

Puis se tournant vers l'homme :

— Comment t'appelles-tu ?

— Meule-à-Moulin, et vous ?

— Jean l'Ours et Tord-Chênes. Veux-tu nous accompagner dans notre tour de France ?

— Volontiers !

Un peu plus loin, les trois compagnons trouvèrent un chariot embourbé jusqu'au moyeu et que douze bœufs ne pouvaient retirer de l'ornière.

— Oh hui ! hui ! criait désespérément le conducteur qui jurait, sacrait, blasphémait sans aucun succès.

— Ohé ! l'homme ; attendez un peu ! lui dit Jean l'Ours.

Et poussant la voiture d'une seule main, il la tira du borbier à la grande stupéfaction du paysan.

Auprès de là était la ville du roi. Justement les trois compagnons y arrivaient ; un incendie dévorait une maison voisine du et l'on pensait que l'habitation du roi n'allait pas tarder à prendre feu.

— Place, place ! dirent les trois hommes forts.

Ils pénétrèrent jusqu'à la maison et, la poussant de leurs mains, lui donnèrent une secousse telle qu'elle suivit la grande rue et s'en alla au milieu de la vallée voisine. Le roi voulut connaître ces trois hommes extraordinaires, mais ils avaient disparu.

Les trois compagnons étaient parvenus tout auprès d'un vieux château qui s'élevait au milieu d'une grande forêt.

— Ohé ! dirent-ils à une vieille femme qu'ils rencontrèrent : qui habite ce château ?

— Messeigneurs, répondit-elle, je ne vous conseille pas d'y aller voir. On dit que ce château est hanté par des revenants. Ce que je sais, c'est que plus de cinq cents chevaliers y sont entrés et que pas un n'en est sorti.

— Merci, bonne femme, nous tenterons pourtant l'aventure.

Les trois compagnons trouvèrent ouvertes toutes les portes du palais dans lequel ils pénétrèrent. Mais tout y était désert.

— Un château extraordinaire, sur ma foi ! s'exclama Jean l'Ours. Si nous y restions quelque temps ?

— C'est cela ! c'est cela !

— Mais toutefois, comme il faut vivre, voici ce que je propose. Demain ma-

tin, Tord-Chênes fera la cuisine tandis que Meule-à-Moulin et moi nous irons chasser dans la forêt. Vers midi, Tord-Chênes nous avertira en sonnant la cloche.

— Entendu! Entendu!

Le lendemain Tord-Chênes resta donc au palais tandis que ses compagnons étaient à la chasse. On frappa à la porte de la cuisine et Tord-Chênes ayant ouvert, vit entrer un nain.

— Que veux-tu? demanda-t-il,

— Un peu de cette bonne soupe que tu prépares.

— Tu crois, petit nain, que le vais te donner de cette bonne soupe? Veux-tu t'en aller, et au plus vite!

— Ah! c'est cela! Tu vas me le payer!

Et prenant un petit bâton, le nain se mit à en frapper Tord-Chênes tant et si fort que le malheureux cuisinier resta étendu sans connaissance ne put appeler ses compagnons à l'heure de midi.

Vers deux heures, il revint à lui et sonna la cloche.

— Pourquoi nous fais-tu rentrer si tard? demanda Jean l'Ours.

— Oh! ne m'en parlez pas; il est venu un géant épouvantable qui m'a battu comme plâtre, a mangé la soupe et m'a laissé pour mort.

— S'il vient demain, je le rosserai d'importance! s'écria Meule-à-Moulin.

Et le lendemain ce dernier resta au palais. Le nain revint encore demander du bouillon et battit le compagnon.

À la rentrée des deux chasseurs, Meule-à-Moulin raconta que le géant était plus haut que les plus grands chênes de la forêt, et Tord-Chênes eut garde de le démentir.

— Ce sera à moi de donner une leçon à ce géant, dit Jean l'Ours. Mais je lui en promets une dure, croyez-moi!

Les deux compagnons sourirent dans leur barbe.

Le jour suivant, Jean l'Ours était à faire la soupe quand le nain se présenta.

— Que veux-tu? demanda l'homme fort.

— Je veux de ce bon bouillon.

— Approche, alors.

Le nain s'avança et Jean l'Ours saisissant sa bonne grosse canne de dix mille livres en assena quelques coups vigoureux au pauvre nain qui demandait grâce de la façon la plus triste et la plus dolente.

— Ne me tue pas, criait-il, et je t'indiquerai un grand secret.

— Voyons, quel est-il?

— Ce château est enchanté. Sous la porte, est un caveau profond. Dans ce

caveau sont trois princesses qui attendent un libérateur. Si tu les délivres, tu pourras choisir entre ces trois.

— Merci, je te laisse en paix ; va-t'en, mais ne reviens plus.

Le nain s'enfuit clopin clopan, et Jean l'Ours put avertir ses compagnons en sonnant la cloche du château.

— Tu n'as donc pas vu le géant ? demandèrent-ils.

— Non pas le géant, mais le nain. Je l'ai battu si fort que pour obtenir sa grâce, il m'a confié un secret important.

— Quel est-il ?

Jean l'Ours dit à ses compagnons ce qu'il avait appris, et tous trois se décidèrent à pénétrer dans le caveau. Mais qui descendrait le premier ?

— Ce sera moi, dit Tord-Chênes.

Un gros câble était dans un coin ; Tord-Chênes s'attacha les aisselles et ses compagnons le descendirent. Mais au bout d'un instant, il s'écria effrayé :

— Remontez-moi, je n'en puis plus !

On le remonta et Meule-à-Moulin, ayant pris sa place, descendit un peu plus bas et demanda qu'on le retirât du caveau.

— Alors, ce sera moi qui descendrai ! dit Jean l'Ours.

Et il s'attacha à la corde et se laissa aller. À la fin, il toucha terre et se trouva dans un grand Pays totalement inconnu. Une vieille femme était là à filer.

— Que viens-tu faire ici ? demanda-t-elle.

— Ma bonne mère, mon but est de délivrer les trois princesses enchantées qu'on m'a dit se trouver en cet endroit.

— Tu es bien hardi, par ma foi. Tu vois ce grand tas d'ossements : ce sont les restes des chevaliers qui avant toi ont tenté pareille aventure et qui ont péri sans réussir.

— Cela m'importe peu ; je ne crains rien.

— Alors, bonne chance ! Voici le chemin qui mène au palais enchanté. Tu vas avoir à te mesurer avec les monstres les plus terribles.

Jean l'Ours quitta la vieille et suivit le chemin indiqué. Il arriva au bord d'une large rivière sur laquelle une simple planche était jetée. Au bout était un énorme dragon dont la gueule lançait du soufre et du feu. L'homme fort marcha contre lui et d'un coup de sa canne lui cassa l'échine.

Un peu plus loin était un autre dragon, mais cette fois il avait sept têtes. Jean l'Ours se précipita sur le monstre, lui creva les yeux et le tua. Le père de ce monstre accourut derrière l'homme, l'enlaça dans les replis de sa queue et s'éleva dans l'air avec lui. Jean l'Ours réussit à tirer son couteau, à l'ouvrir et à couper d'un coup la queue du dragon qui se laissa choir sur le sol. Dans sa chute, il se

brisa contre un rocher ; et Jean l'Ours put pénétrer dans un charmant pavillon où il trouva endormie la princesse à la Pomme-d'Or. Jean lui toucha la main et elle se réveilla.

— Oh, merci ! s'exclama la jeune fille. Vous m'avez délivrée du méchant génie qui me retenait prisonnière.

Mais, ami, sauvez mes sœurs, enfermées comme moi dans les deux pavillons voisins.

Le libérateur eut bientôt fait de délivrer la princesse à la Pomme-d'Argent et la princesse à la Pomme-de-Cuivre. Puis tous quatre se dirigèrent vers l'entrée du souterrain.

La vieille femme n'en revenait pas de voir le jeune homme vainqueur des dragons.

— Oh ! là-haut ! cria Jean l'Ours.

— Voici ! répondirent les deux compagnons. »

Ils descendirent le câble et lorsque la princesse à la Pomme-de-Cuivre y fut attachée, ils la tirèrent à eux.

— La charmante jeune fille ! s'exclamèrent-ils. Elle sera à moi... à moi... non à moi.

La dispute allait grandissant lorsqu'ils entendirent :

— Oh ! là-haut ! le câble !

La corde remonta Pomme-d'Argent. Nouvelle discussion.

— Pomme-de-Cuivre sera à toi, mais Pomme-d'Argent m'appartiendra.

— Attendons, s'il n'y en a pas une troisième.

Pomme-d'Or fut ramenée à la surface.

— Au lieu de nous disputer maintenant, assommons notre compagnon, les trois femmes seront à nous ! se dirent-ils.

Lorsque Jean l'Ours arriva près de l'orifice, les compagnons coupèrent la corde et le malheureux roula au fond du gouffre. Il était tout meurtri de sa chute et serait sans doute mort, si la vieille n'était venue à son secours et ne l'avait frotté d'un onguent merveilleux qui, sur l'heure, lui rendit toute sa vigueur.

Peu après, un petit nain passa près de Jean l'Ours et lui dit :

— Nous dînerons aujourd'hui de ta cervelle !

— Attends, vilain nain, attends ! répondit Jean qui se mit à le frapper et à le poursuivre jusqu'auprès d'un grand palais. Le nain se réfugia dans la chatière et l'homme ayant enfoncé la porte du château se trouva en face d'un grand géant.

— Ah ! je t'y prends ! cria le géant. Je vais ne faire de toi qu'une bouchée !

Et il prit le jeune homme dans ses bras, dans l'intention de l'étouffer et de le

manger ensuite. Jean, qui s'y attendait, leva sa lourde canne, la plongea dans les yeux du géant et n'eut pas de peine à le tuer.

Jean l'Ours se mourait de faim lorsqu'il trouva deux jeunes filles qui se baignaient dans une salle du palais. Il leur dit qu'il n'avait pas mangé depuis deux jours, et elles s'empressèrent de lui donner à manger et de lui remplir les poches de provisions. Mais comment sortir de ce palais enchanté et remonter à la surface de la terre ? Jean n'en savait trop rien lorsqu'il rencontra une vieille femme assise sur une grosse pierre.

— La charité, s'il vous plaît ! dit-elle.

— Tenez, bonne femme ; voici des provisions de toutes sortes. Régalez-vous.

— Tu as bon cœur, mon fils. Prends cette clef d'or : les portes, les murs et les montagnes s'ouvrent devant elle.

— Merci, merci ; je vais en profiter pour sortir d'ici.

Il n'eut qu'à toucher la muraille du palais pour voir s'ouvrir devant lui un sentier qui le conduisit d'abord dehors et ensuite à la ville voisine.

Tout le monde y était en fête, car on célébrait le jour même le mariage de Pomme-d'Or et de Pomme-d'Argent avec Tord-Chênes et Meule-à-Moulin qui avaient dit les avoir délivrées du château merveilleux où le Génie les tenait enfermées.

Jean l'Ours pénétra dans la salle du festin et fut aperçu de la princesse à la Pomme-d'Or qui l'aimait beaucoup.

— Mon père, s'écria-t-elle, je ne veux pas de mon fiancé. Que Pomme-de-Cuivre se marie avec lui et j'épouserai le nouveau venu !

— Tu n'y songes pas, ma fille ? dit le roi.

— Si, si ; je le veux.

Tord-Chênes et Meule-à-Moulin n'osèrent rien dire, et les trois mariages se firent à la fois. Mais la nuit venue, les deux compagnons coururent trouver une sorcière et lui demandèrent le moyen de se débarrasser de Jean l'Ours et de Pomme-d'Or. La mégère leur donna une certaine poudre et leur dit de la faire aspirer à ceux dont ils voulaient se débarrasser. Ce qu'ils firent pendant le sommeil des nouveaux mariés.

Aussitôt deux serviteurs du Génie à la Barbe Noire accoururent et enlevèrent Jean l'Ours et sa femme dans le château de leur maître. Le Génie fit prendre un grand sac de fourmis et y fit placer ses prisonniers. Jean l'Ours ne tarda pas à se réveiller en sentant les piqûres des insectes. Vite, il prit sa clef d'or et en toucha le sac qui s'ouvrit. Jean et Pomme-d'Or s'enfuirent dans la forêt voisine où ils restèrent cachés deux jours.

Ils allaient en sortir quand ils entendirent des cris épouvantables. Ils couru-

rent de ce côté et trouvèrent les deux compagnons suspendus par les cheveux aux branches d'un grand chêne.

— Grâce ! grâce ! criaient-ils. Nous avons bien mérité ce châtiment. Mais grâce ! grâce !

— Comment se fait-il que vous soyez ici ? demanda Jean l'Ours.

— Le Génie de la Pomme-d'Or, le parrain de la princesse, a appris notre méchanceté à votre égard et nous a punis ainsi.

— Attendez un instant, je vais vous délivrer.

Jean l'Ours prit sa canne, d'un coup abattit le chêne et délivra ses compagnons. Puis tous quatre s'enfuirent bien loin dans la crainte que le Génie à la Barbe Noire ne les poursuivît.

Ils marchaient depuis trois jours quand ils entendirent un grand bruit : c'était justement le Génie qui arrivait sur eux avec une vitesse prodigieuse.

Les trois compagnons n'eurent que le temps de se cacher dans une grotte, mais Pomme-d'Or qui était un peu à l'arrière fut aperçue par le Génie et emportée par lui.

— Ah ! ah ! tu pensais m'échapper ainsi ! Demain je te ferai couper la tête, je le jure !

En effet, le lendemain on dressa l'échafaud pour couper la tête de la jeune fille. Heureusement qu'au moment où l'un des serviteurs du Génie à la Barbe Noire allait lever son sabre, la princesse eut l'idée de mordre dans la pomme d'or que toujours elle tenait à la main. À l'instant, le Génie de la Pomme d'Or parut sur l'échafaud et, prenant le sabre des mains du bourreau, trancha d'un seul coup la tête du méchant Génie à la Barbe Noire. Puis il emmena la princesse sa filleule avec lui et lui demanda le récit de ses aventures.

Lorsqu'il eut appris que Jean l'Ours devait être avec les deux compagnons dans un pays éloigné, il envoya à leur recherche quelques-uns des génies auxquels il commandait, mais aucun ne put les retrouver.

La princesse se désolant toujours, le Génie appela tous les oiseaux du ciel et leur demanda si aucun d'eux n'avait vu trois voyageurs dont il donna le signalement.

Tous avaient répondu non, quand un vieil aigle arriva tout essoufflé.

— Pourquoi arrives-tu si tard ? demanda le Génie.

— Ah ! ne m'en parlez pas ! J'étais occupé dans un pays fort lointain à regarder trois aventuriers qui allaient de caverne en caverne et de forêt en forêt chercher quelque chose qu'ils ne pouvaient point trouver...

— Ce sont justement les trois personnes que nous désirons retrouver. Retourne les chercher et amène-les nous.

CONTES FRANÇAIS

L'aigle reprit son vol et quelques jours après ramena les trois compagnons dans le château du Génie à la Pomme d'Or.

Une semaine plus tard, Jean l'Ours, Tord-Chênes et Meule-à-Moulin étaient reçus dans la ville au milieu de la joie la plus vive, et les fêtes du mariage se continuèrent comme si rien ne s'était passé dans l'intervalle.

*Conte des environs d'Arles,
conté par M. Mareux, en 1883.*

VII.

QUATORZE (PICARDIE)

Une bonne femme qui vivait il y a déjà bien longtemps, à ce que m'a raconté ma grand-mère, qui le tenait elle-même de sa grand-mère, n'y allait pas de main morte en besogne. Elle avait eu treize enfants en moins de dix ans de mariage ; puis elle était restée dix ans sans en avoir d'autres et elle croyait que c'était fini pour tout de bon, quand un beau jour elle accoucha d'un marmot gros et fort en diable. La bonne femme avait épuisé tous les saints du calendrier pour donner des noms à ses treize premiers enfants, et, ne sachant comment appeler le dernier, elle se décida à l'appeler Quatorze, sur le conseil d'une bonne fée qu'on avait invitée au baptême.

Ce n'est pas le tout que de lui donner le nom de Quatorze, bonne fée, avait dit la mère ; encore lui faudrait-il la force de quatorze personnes.

— C'est juste, répondit la fée ; je veux qu'il ait la force de quatorze fois quatorze personnes.

Et ce qu'avait désiré la fée était arrivé ; Quatorze était devenu d'une force extraordinaire.

La bonne femme, sa mère, finit par passer de vie à trépas, et Quatorze quitta le village pour aller faire son tour de France. Il prit le premier chemin venu et arriva devant la maison d'un meunier auquel il demanda du travail comme domestique. Le meunier accepta et chargea le nouveau venu de prendre deux mulets et d'aller au village voisin chercher plusieurs sacs de blé. Au lieu de faire comme le lui avait dit son maître, Quatorze laissa les mulets à la maison, alla seul au village et rapporta les sacs de blé au moulin. Le meunier n'en pouvait croire ses yeux. Il dut pourtant se rendre à l'évidence et il ne ménagea pas les compliments à son robuste domestique. Le lendemain matin, le meunier appela Quatorze et lui dit :

— Tu vas prendre une charrue et deux chevaux et tu t'en iras à mes champs.

— Vous pouvez laisser les chevaux à l'écurie, mon maître, j'irai seul labourer

vos terres ; envoyez seulement avec moi quelqu'un qui m'indique où elles sont situées.

Quatorze alla aux champs et, en une heure de temps, il eut fini de labourer toutes les pièces de terre du meunier son maître. À son retour, ce furent de nouveaux éloges à recevoir.

Le jour suivant, Quatorze et les autres domestiques devaient se rendre à un bois assez éloigné et y abattre de gros arbres qu'ils avaient à ramener à la ferme en les plaçant sur un grand *binard*. Les domestiques partirent de grand matin et se mirent aussitôt à l'ouvrage. Quatorze se réveilla assez tard et s'en alla au bois sans se presser. Arrivé là, il prit une cognée et en un tour de main il eut fini d'abattre deux des arbres les plus gros. Les domestiques étaient émerveillés. Saisissant les deux chênes à bras le corps, Quatorze les plaça sur son binard et revint au moulin. Mais, sur son chemin, un gros arbre venait d'être abattu. Sans s'en inquiéter, le robuste domestique se courba sous le binard et se soulevant lui fit traverser l'obstacle.

— Déjà revenu ? lui dit le meunier.

— Oui, mon maître, et même j'ai abattu les deux arbres avant de les placer sur mon binard.

— C'est impossible.

— Oh ! non ; c'est tout comme je vous le dis.

Vers midi, les domestiques revinrent demander des chevaux de renfort pour enlever un arbre qui barrait la route. Le meunier les chassa de chez lui et ne garda que Quatorze.

Mais les domestiques, afin de se venger de Quatorze, allèrent trouver le Diable pour le charger de leur vengeance.

— Que voulez-vous ? leur dit le Diable.

— Nous voulons nous venger d'un certain Quatorze, une sorte d'Hercule, le domestique du meunier de Famechon.

— Et comment ?

— En le tourmentant sans cesse et en le rossant d'importance quand la fantaisie vous en viendra.

— C'est bien ; vous pouvez compter sur moi. Adieu.

Et le Diable alla trouver Quatorze, se disputa avec lui et essaya de le battre. Le paysan se défendit à grands coups de poing, mais le Diable allait venir à bout de son adversaire quand Quatorze saisit une bouteille pleine d'eau bénite et en jeta le contenu à la tête du pauvre démon qui s'enfuit tout épouvanté, en jurant que jamais il ne reviendrait se frotter au paysan.

CONTES FRANÇAIS

Débarrassé du Diable, Quatorze resta tranquille auprès du meunier, dont il épousa la fille ; il eut de nombreux enfants et vécut heureux.

*(Conté en février 1881, par M. Guyot,
de Famechon [Somme])*

VIII.

L'HOMME DE FER (LORRAINE)

Dans un grand lac des Vosges vivait un géant redouté qu'on avait nommé l'Homme de Fer. Plusieurs fois de hardis chevaliers étaient partis pour le combattre, aucun d'eux n'était revenu ; il leur était arrivé de même qu'aux soldats envoyés pour le faire prisonnier : l'Homme de Fer les avait précipités dans le lac et les y avait fait périr.

Le roi fit alors publier par tout le royaume qu'il donnerait sa fille et la moitié de son royaume à celui qui amènerait l'Homme de Fer prisonnier. Beaucoup encore essayèrent sans succès. Un jeune soldat ayant appris l'ordonnance du roi se présenta devant lui et lui demanda la permission de quitter le régiment et d'aller s'éprouver contre le géant.

— Tu n'y peut songer, dit le roi. Tous mes chevaliers sont morts en essayant de lutter contre l'Homme de Fer, et tu n'as pas leur force et leur courage.

— Laissez-moi faire, et je vous amènerai bientôt le géant. En attendant, faites construire une grande voiture tout en fer ; j'en aurai bientôt besoin.

Le roi le laissa faire, et le soldat partit emmenant avec lui son chien fidèle Boit-Tout, présent de la fée sa marraine.

Dès que l'homme et le chien furent près du lac, le soldat fit un signe à son chien, qui se mit en devoir de boire toute l'eau et de le mettre à sec. Ce fut bientôt fait. Au milieu du lac était le palais de l'Homme de Fer. Le soldat s'en approcha sans bruit, y pénétra et y trouva endormi le géant qui se croyait en sûreté sans doute.

Sans le réveiller, le soldat le lia solidement avec des cordes toutes neuves ; puis il plaça Boit-Tout auprès du géant en lui recommandant de faire bonne garde, et il s'en alla à la ville.

— Eh bien ! lui dit le roi, te voilà revenu. M'amènes-tu l'Homme de Fer ?

— Pas encore, mais ce ne tardera guère. Je viens chercher la voiture.

— Elle est prête ; demande-la à mon forgeron.

Le soldat s'en alla avec la voiture retrouver le géant et son chien Boit-Tout. À une lieue du lac, on entendait les cris de rage du prisonnier.

Sans s'en inquiéter, le soldat le fit monter dans la voiture, en le menaçant de le faire déchirer par son chien, puis il revint au palais du roi.

Le géant fut enfermé dans une grande cage de fer et promené par tout le royaume; puis on le plaça, toujours dans la cage, au milieu de la grande cour du palais. Le soldat venait à peine de se marier avec la princesse que le vieux roi mourut et ce fut lui qui le remplaça. Il eut deux enfants, un petit garçon et une petite fille, qui furent élevés au château et qui bien souvent allaient se jouer auprès de l'Homme de Fer, qui semblait les aimer beaucoup.

Un jour, le petit prince jouait aux billes avec sa sœur dans le jardin du palais. Une bille roula dans la cage du géant.

— Bon géant, bon géant, rends-moi ma bille! dit l'enfant.

— Non, non, tu ne l'auras plus.

— Tu es bien méchant aujourd'hui; rends-moi ma bille.

— Je te la rendrai si tu m'ouvres la porte de ma cage.

— Je n'ai pas la clef, je ne puis t'ouvrir.

— Va dans la chambre de ta mère sans en rien dire; tu trouveras la clef sous l'oreiller.

Le prince courut dans la chambre de sa mère et rapporta la clef au géant qui n'eut rien de plus pressé que d'ouvrir la porte et de s'enfuir dans son lac en emportant avec lui le fils du roi.

On juge de la consternation du roi et de la reine, qui ne tardèrent pas à mourir de douleur. La petite fille fut proclamée reine et gouverna avec l'aide de ses ministres. Mais on ne put retrouver le prince son frère.

L'Homme de Fer n'avait emporté l'enfant que parce qu'il l'aimait beaucoup et qu'il voulait lui enseigner tous les tours de sorciers et des géants. Dans son palais sous l'eau, il lui apprit à connaître l'avenir, à jeter les sorts, à les conjurer, à voyager rapide comme l'éclair à travers l'espace; enfin il lui indiqua tous ses secrets. Le géant faisait toutes les volontés de son fils adoptif, mais jamais il ne lui permettait de sortir seul un instant dans la forêt.

Un jour qu'ils chassaient tous deux, ils passèrent près d'une fontaine où le jeune homme voulut se baigner.

— Cette fontaine est une source merveilleuse, lui dit le géant. Je te défends de jamais t'y baigner; il pourrait t'en arriver de grands malheurs!

Pendant plusieurs jours, l'enfant se demanda quelle pouvait être la vertu de cette source, et fini par aller s'y baigner un soir que l'Homme de Fer s'était endormi plus tôt que de coutume.

Il y eut à peine plongé, que ses cheveux étaient devenus des cheveux en or et que sur son front parut une magnifique étoile aussi d'or pur.

En ce moment arrivait le géant qui s'était aperçu de l'absence de son petit protégé. Il entra dans une violente colère en voyant le peu de cas que ce dernier avait fait de sa défense.

— Tu m'as désobéi, enfant ; jamais tu ne pourras connaître l'unique secret que j'avais encore à te dévoiler : celui d'une vie sans fin, longue comme l'éternité. Ne pouvant faire de toi un être parfait, laisse-moi ici. Je n'userai point de ma science et je me laisserai mourir. Adieu !

— Si jamais tu as besoin de moi, viens me trouver. Je ferai pour toi ce que tu me demanderas.

Puis le géant se retira dans son palais du lac, et le jeune prince se rendit près de la ville, chez le jardinier de sa sœur. On le prit comme domestique et le lendemain on le chargea de porter au palais un magnifique bouquet. La reine crut le reconnaître, mais il s'enfuit sans qu'on pût le retenir.

La fille du roi fit annoncer qu'une grande fête serait donnée dans la cour du palais, à l'occasion de sa naissance, et que des prix seraient décernés aux meilleurs cavaliers de tous pays qui honorerait la fête de leur présence. On en parla chez le jardinier, et le petit domestique aux cheveux d'or s'en vint trouver l'Homme de Fer.

Au bord du lac, il l'appela.

— Que veux-tu de moi ? dit le géant.

— C'est demain grande fête au palais et je voudrais une armure d'argent et un cheval rapide comme le vent.

— C'est bien.

L'Homme de Fer frappa du pied et un cheval superbement harnaché sortit de terre. Sur son dos était l'armure précieuse. L'ayant revêtue, le prince sauta en selle, remercia l'Homme de Fer et retourna près de la ville dans une maison abandonnée où il passa la nuit.

Grand fut l'étonnement des invités quand le lendemain le jeune cavalier à l'armure d'argent se présenta dans la cour du palais pour y disputer les prix.

Le jeune prince les gagna tous les uns après les autres ; puis la reine arriva et du haut de son trône jeta aux cavaliers des pommes d'or que les plus agiles devaient saisir. Son frère les eut toutes.

« Comme il ressemble à mon frère ! » se dit la reine.

Et elle donna l'ordre à ses gardes de lui amener le cavalier. Mais ils ne purent le saisir et il disparut en un clin d'œil.

À une autre fête qui eut lieu huit jours après, le même chevalier revint couvert d'une armure d'or. On ne put encore l'arrêter et il échappa aux gardes de la cour.

Une troisième fête fut annoncée. Le jardinier s'en alla encore au palais du géant.

— Viens me trouver, lui dit l'Homme de Fer. Je vais bientôt mourir.

Le jeune homme traversa le lac et entra dans la chambre du géant qui se mourrait de vieillesse.

— Que veux-tu ?

— Une armure d'un seul diamant et un cheval rapide comme l'éclair.

— Voici l'armure ; mais pour le cheval, il ne m'en reste qu'un seul et il est boiteux. Prends-le tout de même.

L'Homme de Fer mourut presque aussitôt, et dès que le prince aux cheveux d'or fut sorti du lac, un grand bruit se fit entendre, lac et palais disparurent ; et à la place s'éleva une forêt aux arbres gigantesques.

Le jour suivant, le chevalier inconnu battit tous ses rivaux ; mais quand il voulut s'enfuir, le cheval boiteux ne put le faire échapper assez vite et les gardes de la reine le firent prisonnier.

On l'amena devant sa sœur qui le reconnut aussitôt. Ils s'embrassèrent et se racontèrent ce qui était arrivé depuis le jour où l'Homme de Fer avait disparu.

Puis durant trois mois on ne cessa de boire, de danser et de chanter par tout le royaume en réjouissance du retour du prince aux cheveux d'or qui toute sa vie se fit aimer pour sa sagesse et respecter de ses voisins par la science merveilleuse qu'il avait reçue du géant du lac.

*(Conté en 1882 par M^{me} F. Charpentier,
de Vacqueville [Meurthe-et-Moselle])*

IX.

LE CHEVAL ENCHANTÉ (CANADA)

Un pauvre homme mourut laissant trois fils. Au retour de l'enterrement, l'aîné parla à ses deux frères et leur dit :

— Nous sommes trop pauvres ici, partons pour chercher fortune.

— Non, pas tous les trois, dit le second ; mais pars le premier, si tu la trouves sur ton chemin, tu reviendras vivre avec nous au village.

— Tu as raison, reprit le premier. Je m'en vais prendre la grande route et j'irai s'il le faut jusqu'au bout du monde. voici un verre plein d'eau limpide : tant que je serai heureux dans ma route, le liquide restera clair, mais s'il m'arrive un accident, il deviendra trouble, et se je meurs l'eau sera toute noire. Alors Jacques partira à ma recherche.

Le jeune homme prit un pain noir dans la huche et, un gros bâton d'épine noire à la main, partit à la recherche de la fortune.

Chaque jour les deux frères regardaient le verre d'eau et toujours le liquide était limpide. Mais un matin, Jacques poussa un cri d'effroi : l'eau était toute trouble et semblait presque noire.

— Viens vite, André, cria-t-il ; un grand malheur est arrivé à notre frère Antoine.

André, le cadet accouru.

— Vois-tu, frère ? vois-tu ? Il me faut partir à l'instant au secours d'Antoine. Prends cet autre verre d'eau et observe-le bien chaque jour. S'il m'arrive malheur, tu te hâteras de prendre la grande route et d'aller à notre recherche.

Jacques se munit d'un pain noir, prit son bâton de voyage et dit adieu à son frère.

Quinze jours après son départ, l'eau du verre devint trouble, aussi trouble que celle du premier vase.

— Jacques est aussi en danger, se dit le cadet resté à la maison. Je pars au secours de mes deux frères.

Et il fit comme il avait pensé. Un gros pain noir dans son bissac, le bâton

d'épine noire à la main, il prit la grande route et marcha toujours droit devant lui.

Le premier jour, il rencontra les gens d'une noce qui accompagnaient les mariés au village voisin.

— Mettez-vous avec nous, jeune homme, et venez dîner avec les invités ! lui dit-on.

— Tout de même ; je vous remercie.

André suivit la noce et dîna avec les mariés.

— Que voulez-vous que nous vous donnions en souvenir de ce jour ? demandèrent les épousés.

— Oh ! peu de chose, donnez-moi un bon bout de corde.

— Un bout de corde ! mais vous plaisantez.

— Pas du tout. Je ne veux que cela.

On alla lui chercher un bout de corde et on le lui donna.

André dit adieu aux gens de la noce et continua son chemin.

Le lendemain, comme il arrivait auprès d'un village, il rencontra une autre noce.

— Venez avec nous, lui dit-on ; un étranger porte bonheur aux nouveaux mariés ; vous nous direz des chansons.

André suivit les invités et dîna encore avec eux.

quand le repas fut achevé on lui demanda :

— Que voulez-vous accepter en souvenir de ce jour, jeune étranger ?

— Peu de chose ; seulement cette serviette trouée.

— Voyons jeune homme, soyez plus sérieux et dites ce que vous désirez.

— Je l'ai dit, cette serviette trouée.

— Alors, prenez-la et puisse-t-elle vous porter bonheur !

Voilà encore une fois André en route.

Une troisième noce le retrouva le jour après.

— Étranger, venez-vous au village avec nous ? Vous prendrez votre part à la fête.

André les suivit, et le dîner achevé, demanda comme seul souvenir un bout de chandelle d'un sou qu'il avait vu sur la cheminée. On lui offrit de l'argent, mais il persista à ne prendre que la chandelle.

Durant toute une semaine, André ne rencontra personne à qui parler. La nuit venue il couchait dans les granges abandonnées, cassait une croûte et repartait de grand matin.

Mais un beau jour, il trouva sur son chemin un vieux cheval gris tout boiteux qui semblait n'appartenir à personne.

—Tiens, un cheval que le bon Dieu m'envoie! pensa-t-il. La bête ne se vendrait pas bien cher au marché, mais qu'importe. Ce cheval sera bien assez fort pour me porter, et s'il ne sait pas trotter, il marchera.

André s'approcha du vieux cheval, le caressa et se prépara à l'enfourcher;

—Tu veux bien me porter? dit-il.

—Certainement, répondit l'animal. Tu es à la recherche de tes frères à ce que j'ai entendu dire. Suis mes conseils de point en point et tu les retrouveras.

—Mais qui es-tu donc? Je ne savais pas que les chevaux parlaient.

—Pour le moment je ne puis te dire qui je suis. Tu le sauras plus tard. Apprends seulement que je suis un cheval enchanté et que, si tu veux que pareille chose t'arrive, il te faut beaucoup de prudence et de malice. D'abord je dois t'avertir que tout à l'heure tu arriveras devant le palais qu'habitent de méchantes fées. Elles t'engageront à manger et à boire avec elles; mais n'accepte rien: il t'en arriverait malheur.

Le jeune homme remercia le cheval et après l'avoir enfourché, continua son chemin. Il arriva devant le château magnifique tout couvert de tuiles d'or. Des fées, toutes plus belles les unes que les autres, parurent aussitôt et l'engagèrent à entrer et à se reposer.

—Tu peux accepter leur invitation, mais pas le repas qu'on t'offrira, souffla l'animal à son maître.

André mit pied à terre et suivit les fées.

—Tu vas dîner avec nous, dirent ces dernières.

—Vous êtes bien aimables, mais j'ai dîné tout à l'heure et je n'ai pas faim.

—Alors tu accepteras bien un verre de ce bon vin.

—Pas d'avantage; car, passant près d'une fontaine dans la forêt voisine, j'ai bu à ma soif.

Les fées virent bien que quelqu'un avait prévenu le jeune homme. Alors, furieuses, elles se jetèrent sur lui et sortirent pour le pendre devant la grille du château. Là, les méchantes fées s'aperçurent qu'elles n'avaient pas de corde; Comment faire? pensaient-elles.

Tout à coup, l'une des femmes vit un bout de corde sortant de la poche d'André, et ses compagnes eurent bientôt fait de suspendre à un grand arbre le malheureux jeune homme.

Puis, elles rentrèrent au château, fort joyeuses de s'être débarrassées d'André. À peine elles étaient parties que la corde se mit à s'allonger, à s'allonger et à déposer sans aucun mal le pendu sur le sol.

—Vite, coupe la corde, dit le cheval gris à son cavalier. Tu es bien heureux d'avoir de la corde magique; sans cela, je n'aurais rien pu pour toi.

André coupa la corde et demanda ce qu'il fallait faire.

—Tu vois le jardin des fées. Dans le jardin est un parterre, dans le parterre est un arbre, sur l'arbre il y a trois branches, sur une branche il y a trois pommes d'or. Vole au jardin et emporte les trois fruits merveilleux. Hâte-toi, car les fées pourraient te voir et tu serais perdu.

André courut à l'endroit indiqué, trouva le parterre, dans le parterre il vit un arbre et sur cet arbre les trois pommes d'or qu'il cueillit. Puis il revint auprès de son cheval.

—C'est bien dit ce dernier. Commence par détruire le château de ces méchantes fées.

—Et comment ferai-je?

—Prends une des pommes d'or et jette-la sur les tuiles d'or du toit.

André lança une pomme et aussitôt le palais des fées s'engloutit avec ses habitants.

Quelques unes pourtant, qui revenaient du bois d'à côté, ne périrent point et, voyant un cheval et son cavalier s'enfuir dans le lointain, se lancèrent à leur poursuite. Les fées allaient vite, bien plus vite que le cheval boiteux, et André allait être rejoint quand un grand lac se présenta devant les fugitifs.

—Nous sommes perdus! s'écria le jeune homme.

—Pas encore, dit le cheval. Jette l'une de tes pommes d'or dans le lac et les fées ne nous rejoindront pas.

Dès que le fruit merveilleux eut touché l'eau du lac, celui-ci disparut et fut remplacé par une plaine toute couverte de moissons. Mais lorsque le cheval boiteux eut traversé cette plaine, le lac se reforma aussi rapidement qu'il avait disparu. Les fées accouraient lancées de toutes leurs forces et elles se noyèrent toutes, à l'exception d'une seule qui les suivait d'assez loin.

Le lendemain matin, le jeune homme arriva devant le château du roi du pays. À la porte, une superbe jeune fille était enterrée dans le sable et sa tête seule se montrait au-dessus du sol.

—Par quel charme êtes-vous ainsi condamnée à rester en cet endroit? demanda le voyageur.

—C'est la reine des fées qui m'a enchantée et quoi qu'ait pu faire le roi mon père, jamais on n'a pu me délivrer.

—Mais cette fée est morte, je l'ai fait mourir hier.

—Dites-vous vrai? alors vous êtes mon sauveur, car demain je pourrai sortir de ma fosse.

Le jeune homme alla se coucher dans la forêt voisine et revint le lendemain à la porte du château. La jeune fille était à moitié sortie du trou.

— Revenez demain, lui dit la princesse ; je serai libre et vous direz au roi mon père que vous avez conjuré le sort des fées. Comme il a promis de me marier à mon libérateur, vous obtiendrez ma main.

Encore une fois André coucha dans la forêt. Mais le jour suivant, à son retour, la princesse avait disparu, et la fée qui seule ne s'était pas noyée dans le lac l'avait conduite au roi son père et lui avait dit que c'était elle-même qui l'avait délivrée.

— Puisque vous êtes une femme, vous vivrez au château et vous y serez la seule maîtresse après moi.

La fée en profita pour dire aux gardes d'empêcher André d'entrer dans le palais. Quand le jeune homme se présenta, on le chassa honteusement en le traitant de fourbe et de menteur.

— Que vais-je faire maintenant ? demanda-t-il à son vieux cheval boiteux.

— Il te reste une pomme d'or, répondit l'animal. Lance ce fruit sur ce grand figuier.

André le fit, et de la cime de l'arbre une hache d'or tomba.

— C'est bien ; maintenant prends cette hache et coupe-moi la tête d'un seul coup.

— Mais...

— Point de mais, abats-moi la tête.

Le jeune homme prit l'instrument et coupa la tête du vieux cheval. À l'instant le cheval disparut et à sa place Jacques et Antoine se montrèrent. Les trois aventuriers s'embrassèrent et les aînés racontèrent à André comment les fées les avaient enchantés et métamorphosés en cheval.

— Maintenant, dirent-ils, allons au château du roi.

— Que voulez-vous ? dirent les gardes.

— Parler au roi dont nous avons sauvé la fille.

— Ah ! encore ces imposteurs ! s'écria le roi qui passait. Gardes, saisissez ces aventuriers et jetez-les dans la cave des lions affamés.

Les gardes prirent les trois frères et les enfermèrent dans un grand souterrain avec des lions, des tigres, des ours et des serpents, mais ces féroces animaux se reculèrent pour faire place aux nouveaux arrivants, au lieu de se jeter sur eux.

Comme la cave était fort obscure, André prit la chandelle que les mariés lui avaient donnée autrefois et l'alluma. Puis il tira sa serviette et aussitôt un dîner splendide se trouva servi et des tas de viandes vinrent se placer devant chacun des animaux.

Pendant deux ans, gens et bêtes firent bon ménage, la chandelle ne s'usait

CONTES FRANÇAIS

point, à l'heure des repas, la serviette merveilleuse fournissait à chacun les mets les plus recherchés.

Au bout de ce temps, on amena un prisonnier dans le souterrain. Les gardes furent bien étonnés de trouver vivants les trois frères qu'on y avait enfermés autrefois. Le roi fut prévenu, et il parla de ce prodige à sa fille.

La princesse lui raconta tout ce qui s'était passé; la fée fut jetée aux bêtes féroces et dévorées à l'instant, et André se maria quinze jours après avec la fille du roi. Comme il avait fini par rencontrer fortune, c'était suffisant pour ses frères Jacques et Antoine, qui se marièrent avec des princesses, amies de leur belle-sœur. Ils vécurent tous heureux et eurent de nombreux enfants

*(Conté en 1883, par M. Adolphe Vautros,
originaire du Canada)*

X.

LES AVENTURES DE MARCHAND (BERRY)

Un paysan avait deux fils, l'un nommé Marchand et l'autre appelé Auguste. L'aîné, qui s'ennuyait fort au village, demanda un jour à son père la permission d'aller à la ville s'engager dans un régiment de dragons. Le père refusa d'abord et finit par donner son autorisation. Marchand s'en alla trouver le colonel des dragons du roi et s'engagea dans son régiment. Le jeune homme avait emporté une bourse bien garnie ; mais au régiment l'argent eut bientôt disparu, et Marchand se trouva sans le sou.

« Mon brave homme de père, se dit-il, m'a promis à mon départ de m'envoyer cent francs quand je serais sous-officier. Je vais lui écrire que j'ai obtenu ce grade et j'aurai de l'argent. »

Aussitôt fait que dit. Deux jours après, Marchand recevait la somme promise. La noce dura pendant huit jours ; l'eau-de-vie était à bon marché, et Marchand put régaler tout le régiment des dragons du roi. Au bout du huitième jour, l'argent était dépensé et Marchand avait gagné trente jours de prison pour être rentré soûl au quartier.

Tout en faisant son temps de prison, Marchand songeait :

« Si j'écrivais à mon brave homme de père que je viens de passer général, il se laisserait bien encore attendre et m'enverrait peut-être deux cents francs ! »

Et, en sortant de prison, Marchand n'eut rien de plus pressé que d'annoncer à son père qu'en récompense de ses services, le roi l'avait nommé général.

Au reçu de la nouvelle, le paysan courut chez ses voisins :

— Mon fils est général ! mon fils est général ! Je vais lui envoyer trois cents francs !

Ce qui fut fait. On juge de la joie de Marchand. Tout un mois durant, le quartier fut en fête ; les chefs de Marchand le laissaient faire parce qu'ils profitaient d'un petit verre par-ci par-là offert à la cantine par le soldat ; mais dès que Marchand eut vidé son gousset, on l'envoya pour trois mois à la prison.

Pendant ce temps, le paysan ne recevait pas de nouvelles de son fils. S'en-

nuyant par trop, il prit ses souliers neufs, sa longue blouse bleue et son bâton de voyage et se rendit à la ville.

Au quartier, il demanda le général Marchand.

— Inconnu ! inconnu ! lui répondit-on partout.

— Mais enfin, le général Marchand, le jeune soldat Marchand qui s'est engagé il y a quelques mois dans les dragons du roi !

On finit par comprendre. Vous jugez d'ici de la colère du brave paysan.

— Ah ! c'est ainsi que tu te moques de moi ! dit-il à son fils. eh bien ? Tu ne me reverras jamais. Reste au régiment tant que cela te fera plaisir et ne m'écris jamais. Je te défends de venir me voir.

Et, furieux, il s'en alla.

Marchand avait fait ses trois mois de prison et il se demandait comment il allait pouvoir vivre sans prendre un verre de temps à autre, quand il lui arriva de nouvelles aventures.

La fille du roi, étant à la chasse avec son père, s'était égarée avec deux de ses écuyers ; des brigands étaient survenus, avaient tué un écuyer et enlevé la princesse et son autre serviteur. Les brigands avaient une caverne dans la montagne voisine et ce fut là qu'ils conduisirent leurs deux prisonniers. L'écuyer put s'échapper peu après et rapporter au roi la triste nouvelle. Une armée fut envoyée contre les brigands ; mais ceux-ci cachés parmi les rochers avaient tué les soldats du roi et pas un n'était revenu.

Le roi fit alors publier par tous ses États qu'il donnerait la main de sa fille et la moitié du royaume à celui qui pourrait délivrer la princesse. Beaucoup se présentèrent, mais aucun ne réussit. Marchand l'ayant appris demanda un congé à son colonel et se rendit dans la forêt voisine de la caverne des brigands. Dans cette forêt, il rencontra un vieillard qui lui dit :

— Où vas-tu ainsi, Marchand ?

— Tiens, vous me connaissez donc ?

— Oui, oui. Où vas-tu par cette forêt ?

— Vous m'avez l'air d'un brave homme et je puis me fier à vous. Je vais essayer de délivrer la fille du roi, que les voleurs tiennent prisonnière dans une grotte de la montagne voisine.

— C'est bien difficile ce que tu entreprends là, Marchand. Je veux t'aider en quelque chose. Prends ces trois objets, ils te seront utiles.

Et l'inconnu, qui n'était autre qu'un saint ermite, donna au jeune soldat une flûte qui mettait les diables en fuite, un manteau qui transportait où l'on désirait aller, et une baguette qui vous rendait aussi petit qu'on pouvait le souhaiter.

Marchand remercia l'ermite et sur l'assurance de ce dernier que les voleurs étaient sortis pour aller en expédition, il alla frapper à la porte de la grotte.

— Qui est là ? dit une vieille en entrebâillant la porte.

— Un pauvre voyageur qui demande l'hospitalité pour cette nuit.

— Ne savez-vous donc pas que vous êtes chez des brigands ?

— Je le sais bien, et je viens tout exprès. La fille du roi est ici prisonnière et je veux l'enlever aux bandits pour la reconduire à son père.

— Vous êtes audacieux, jeune homme. Entrez toujours. Je suis seule ici, au moins pour deux jours.

Marchand entra et suivit la vieille femme qui le conduisit par des escaliers souterrains et des portes secrètes dans le village des voleurs. Le soldat fut ébloui à la vue des maisons et des palais des bandits. Et ce qui l'étonna, c'est que bien que cet endroit se trouvât sous terre, on y voyait aussi clair qu'en plein jour dans la campagne.

La vieille l'invita à souper et lui fit faire un véritable repas de roi. Marchand était émerveillé et ne savait trop comment remercier sa singulière hôtesse.

— Ce n'est pas de cela vraiment qu'il s'agit, jeune homme. Tu voudrais délivrer la princesse. Je consens à t'aider en cela sous la condition que tu accompliras la tâche que je vais t'imposer.

— Je suis tout prêt. Parlez.

— Il y a ici une grande boîte dans laquelle trois diables viennent coucher chaque nuit. Serait tu assez osé pour y coucher aussi.

— Oh oui ! Menez-moi en cet endroit et je me fais fort d'y passer la nuit.

Marchand, muni de sa flûte merveilleuse, s'accommoda de son mieux dans le grand coffre et attendit l'arrivée des démons. Il ne tarda pas à les entendre venir.

— Qu'est-ce donc ? dit l'un. Quel est cet homme couché à notre place ? Vas-tu déloger d'ici ?

— Il y a de la place pour nous quatre, répondit Marchand. Couchez-vous auprès de moi.

— Alors, tu ne veux pas sortir. Tant pis pour toi !

Et les diables s'apprêtèrent à étrangler le jeune soldat. Mais celui-ci tira sa flûte et se mit à jouer un air de son invention. À l'instant, les démons s'enfuirent en poussant des cris formidables, chassés qu'ils étaient par l'instrument merveilleux. Débarrassé de ces trois compagnons, Marchand dormit tranquillement jusqu'au jour.

La vieille arriva, croyant le soldat mort. Elle fut bien étonnée de le voir s'astiquer de son mieux comme s'il allait se rendre à la revue d'honneur.

— Comment, les diables ne t'ont pas assommé ! Ils ne sont donc pas venus, cette nuit ?

— Oh ! si ; mais je les ai chassés d'ici.

— Tu m'étonnes fort ; personne jusqu'ici n'a pu sortir vivant de cette épreuve. Je veux t'imposer une seconde condition : tu vois cette haute église, n'est-ce pas ? Un nid de corbeaux est à la flèche. Va dénicher les petits et apporte-les moi. Je te donne jusqu'à midi pour accomplir ce tour de force. Il est entendu que tu ne te serviras ni d'échelle ni de corde.

— C'est bien ; à midi, je vous apporterai les jeunes corbeaux.

Dès que la vieille eut le dos tourné, Marchand s'enveloppa dans le manteau magique et commanda : « Que je sois à l'instant au sommet du clocher ! » Et s'y trouvant transporté il prit les corbeaux, descendit et rejoignit la vieille.

— Déjà revenu ! Mais c'est à n'y pas croire. Comment as-tu fait ?

— J'ai grimpé le long des murs, puis sur le clocher et j'ai atteint la flèche de l'église.

— Puisque tu te tires si bien des épreuves auxquelles je te sou mets, je veux t'en imposer une dernière. J'enfermerai la fille du roi dans sa chambre ; si tu peux aller coucher dans son lit, je la laisserai aller avec toi.

Marchand accepta encore. Le soir venu, la vieille enferma à double tour la jeune fille dans une chambre aux portes de fer et s'en alla tranquillement se coucher.

Marchand vint aussitôt et se rendit si petit, si petit, qu'il entra facilement par le trou de la serrure. La princesse en le voyant eu peur.

— Ne craignez rien, lui dit le soldat ; je suis dans les dragons de votre père, et j'ai entrepris de vous délivrer. Demain sans doute, la vieille gardienne de ce souterrain nous permettra d'aller retrouver le roi.

Puis il lui raconta tout ce qu'on avait fait pour la délivrer, les nombreux chevaliers qui n'avaient pu réussir, et enfin comment il était parti lui simple soldat, et de quelle façon il avait rempli les épreuves que lui avait imposées la vieille femme.

— Je vous remercie, Marchand, vous êtes brave, et je serai très heureuse de me marier plus tard avec vous.

Le lendemain matin quand la femme vint ouvrir, elle se vit forcée de laisser partir le jeune homme et la jeune fille, qui bientôt furent arrivés au palais du roi.

Dire quelle fut la joie du pauvre père et celle de tout son peuple serait impossible. On prépara tout pour le mariage et, huit jours après, l'heureux Marchand épousait la princesse. Pendant tout un mois ce ne furent que fêtes, réjouissances,

bals et festins dans tout le royaume; les bœufs arrivaient tout rôtis sur la place des villages et des villes, les rivières étaient des vins les plus fins: mangeait et buvait qui voulait.

Ce temps de réjouissances terminé, Marchand prit une escorte de cent hommes et partit pour revoir son brave homme de père. Il allait arriver dans le village; mais comme il était nuit, Marchand préféra demander l'hospitalité dans un grand château de brigands qui depuis quelque temps ravageaient la contrée. Au milieu de la nuit, Marchand entendit des cris, des gémissements; c'étaient ses soldats qu'on égorgeait. Il n'eut que le temps de sauter en chemise par une fenêtre et de s'enfuir dans la campagne.

Un berger était en ce moment occupé à changer son parc à moutons. Il allait se sauver effrayé en apercevant Marchand.

— Ne craignez rien, lui cria ce dernier.

Il lui raconta son aventure et le berger courut à sa cabane et en rapporta un pantalon.

« Quoi faire, maintenant? se dit le gendre du roi. Mon père m'aurait bien reçu en me voyant riche et bien habillé, mais maintenant il ne voudra pas me voir dans un tel état et il ne me croira pas quand je lui dirai que j'ai épousé la fille du roi. »

Marchand proposa au berger d'aller à la ville dire au roi et à la princesse dans quel état les brigands l'avait réduit. « En attendant, ajouta-t-il, je garderai vos moutons. »

Le berger accepta et se rendit à la ville.

Le roi voulait envoyer un corps d'armée avec son meilleur général.

La princesse s'y opposa. Elle prit un régiment et partit en emportant la baguette magique qui une fois déjà avait si bien servi à son mari.

On arriva le soir près du château des bandits. Grâce à la baguette, la princesse et les soldats entrèrent inaperçus dans le château, et au milieu de la nuit, à un signal donné, tous les brigands furent égorgés.

Mais le berger n'était plus là. Il s'était arrêté en route dans une auberge et s'était amusé à boire avec les habitués de la maison auxquels il paya force tournées de petits verres.

La princesse était embarrassée. Elle se renseigna auprès des paysans et on lui indiqua la maison de son beau-père.

La fille du roi se jeta au cou du brave homme en l'appelant son père. Le paysan n'en revenait pas.

— Mais, madame, balbutia-t-il, je ne vous connais pas.

— Comment, mais je suis la fille du roi, la femme de Marchand.

CONTES FRANÇAIS

—Alors, il était donc général?

—Mais non, mais non; je vous dirai cela plus tard... Où est votre fils?

—Mais il n'est pas ici. Autrefois, je lui ai fait défense de venir jamais me voir au village et je ne l'ai pas revu.

En ce moment, Marchand, prévenu de ce qui s'était passé par des paysans, arrivait chez son père qui ne parla plus de le mettre à la porte, comme de juste.

Quelques jours après c'étaient de nouvelles fêtes dans la ville et au palais du roi pour fêter le retour de la princesse et de Marchand en même temps que l'arrivée du paysan et de son fils Auguste qu'on maria à une riche et belle princesse, amie de la reine.

*(Conté en 1882, par M. Joseph Vouaux,
à Neuilly [Cher])*

XI.

LES FIGUES MERVEILLEUSES (CANADA)

Les trois fils d'un pauvre bûcheron lui demandèrent un jour la permission de le quitter et d'aller par les pays lointains à la recherche de la fortune qu'ils ne trouvaient point au village. Le pauvre homme était bien peiné de quitter ses enfants, aussi essaya-t-il de les retenir à la maison.

— Mon père, dit l'aîné, c'est inutile de vouloir nous faire rester ici, à moins que vous ne l'exigiez. Depuis un an nous ruminons ce projet et nous sommes tout à fait décidés.

— S'il en est ainsi, allez. Sachez qu'il est donné à tout homme de rencontrer la fortune au moins une fois dans sa vie. La plupart ne l'arrêtent pas au moment convenable et restent malheureux comme devant. Ne soyez pas de ceux-là. Je vous donne ma bénédiction, allez.

Les trois frères quittèrent le village et arrivèrent au carrefour de trois routes. Ils se promirent de s'y retrouver au bout d'un an et un jour et ils partirent par trois chemins différents. Le premier s'embarqua sur un grand navire et s'en alla en Europe ; le second s'en alla en Afrique et le troisième après avoir marché bien longtemps arriva dans un grand pays inconnu. Le jeune paysan s'assit sur une grosse pierre et songeant à ses frères et à ses parents se mit à pleurer. Juste alors, passait une bonne fée du pays.

— Qu'as-tu donc à pleurer, jeune homme ?

— Je suis un étranger parti à la recherche de la fortune, et je ne vois guère comment je ferai pour ne pas mourir de faim. Et puis j'ai bien du chagrin d'avoir laissé tout seuls au village mon père et ma bonne mère.

— Tu es un bon garçon et je veux te donner cette fortune après laquelle tu cours. Voici une bourse merveilleuse qui jamais ne sera vide. Tu peux y puiser à toutes les heures du jour et de la nuit, toujours tu y trouveras six francs.

— Ma bonne dame, merci, merci.

La fée s'éloigna et l'aventurier continua sa route. Après quelques heures de marche, il arriva devant un grand château qu'on lui dit être celui de la reine de ce pays. On l'invita à passer quelques jours au château et il accepta. Au dîner, la

reine demanda le récit des aventures de son convive. Celui-ci raconta tout son voyage et n'omit point la rencontre de la fée et le don de la bourse merveilleuse.

— Ce n'est guère croyable que vous ayez une bourse telle que celle dont vous parlez. Jamais je n'ai ouï pareille merveille.

— Et pourtant c'est bien vrai. Tenez. Vous voyez que je vide ma bourse, ce qui n'empêche pas qu'elle soit encore pleine.

— C'est une bourse fort curieuse ; vous devriez me la vendre.

— Je ne la vendrai jamais, car avec elle n'ai-je pas plus que vous ne pourriez me donner en échange ? Ainsi ce n'est pas la peine d'y songer.

La reine ne dit plus rien, mais lorsque le dîner fut achevé, elle fit faire par une de ses suivantes une bourse absolument semblable à celle du jeune homme, et, la nuit venue, elle prit la vraie et la remplaça par la fausse tandis que le paysan dormait.

Le lendemain ce dernier demandait sa route et retournait dans son pays natal. Il marcha bien longtemps sans trouver âme qui vive, enfin il arriva dans une hôtellerie.

— Femme, dit-il à l'aubergiste, servez-moi vite un bon dîner.

On le lui servit, mais quand il fut pour payer, il eut beau chercher dans sa bourse, il n'y trouva que cinq francs. On lui demandait un écu de six livres et, ne pouvant solder son écot en entier, on le chassa comme un voleur.

— La maudite reine m'a volé ma bourse, pensa le voyageur. Comment pourrai-je jamais la recouvrer ?

Et, tout en songeant, il passa près d'un gros figuier. Comme il avait soif, il grimpa le long de l'arbre et se mit à manger des fruits. Il en avait remarqué de deux sortes, de gros et de petits. Naturellement, il prit les plus gros. Tout à coup, il se sentit embarrassé dans les branches du figuier ; il se retourna et se vit porteur d'une queue énorme qui descendait jusque sur le sol et qui allait s'allongeant à mesure qu'il mangeait des figues.

« Me voilà comme les singes, se dit-il. Comment oserai-je jamais retourner dans mon pays ? On m'appellera l'homme à la queue !... Voyons, ces fruits ne seraient-ils pas la cause de tout ceci ? Je vais manger des plus petits pour en voir l'effet. »

Et il se mit à manger des figues les plus petites et sa queue alla se raccourcissant jusqu'au moment où elle disparut entièrement.

« Je vais prendre de ces fruits, pensa le paysan, et j'irai les vendre à la reine. Je la forcerai bien à me rendre ma bourse merveilleuse. »

Il prit des figues de l'arbre en même quantité, des grosses et des petites, et il

retourna au château. Mais la reine avait placé des gardes pour l'empêcher d'entrer et il dut s'en aller sans vengeance.

Le jeune homme retourna au carrefour des trois chemins et prit la route que son frère aîné avait dû suivre. Il arriva au bord de la mer et s'embarqua pour l'Europe. Dans une grande ville où il débarqua, il apprit que son frère était devenu le tailleur du roi et que son habileté était renommée par tout le pays. S'étant fait indiquer la demeure du tailleur, il y arriva bientôt.

Les deux frères furent bien heureux de se revoir et ils s'embrassèrent cordialement. Le cadet raconta ses aventures et demanda à son aîné ce qu'il fallait faire.

— C'est très simple ; je vais te donner un manteau merveilleux avec lequel tu pourras arriver jusque dans la chambre de la reine. Tu lui vendras de tes figues et tu t'arrangeras ensuite pour le mieux.

— Quel est donc le pouvoir de ce manteau ?

— Il a ceci de particulier qu'il rend invisible celui qui le porte, et qu'il permet de traverser un régiment sans être vu tout en voyant tout le monde.

— C'est juste ce qu'il me faut. Après avoir dîné je retournerai en Amérique dans le pays de la reine voleuse.

Quinze jours plus tard, l'aventurier était arrivé devant le palais de la reine. Il se couvrit du manteau magique et traversa les portes, les escaliers, les corridors au nez des gardes qui ne pouvaient l'apercevoir, mais qui l'entendaient se moquant de leur faible vue. Il entra dans la chambre de la reine et se mit à crier :

— Qui veut de bonnes figues ? Qui veut de bonnes figues ? comme il s'était grimé et qu'il contrefaisait sa voix, la reine ne put le reconnaître.

— Sont-elles bonnes tes figues, demanda-t-elle ?

— Délicieuses, madame la reine, délicieuses ; vous pouvez en goûter.

— En effet, elles sont exquis ; mais je ne veux pas de ces petites, donne-m'en pour vingt sous de ces grosses.

C'était ce que voulait le marchand. La reine et sa suivante mangèrent les figues, mais tout à coup :

— Oh ! Marie, vois donc quelle queue tu portes !

— Oh ! madame, voyez donc la votre !

La reine et la servante étaient furieuses.

— Voyons, marchand, la faute en est à tes figues ; fais disparaître cette queue incommode.

— Madame, j'ai bien ce pouvoir, mais je ne le ferai que lorsque vous m'aurez rendu ma bourse inépuisable. Car je suis celui que vous avez volé l'autre jour.

— Je vais appeler mes gardes et te faire pendre.

— Ce n'est pas nécessaire ; voyez, je vais disparaître.

CONTES FRANÇAIS

Le jeune homme devint invisible. Puis reprenant sa forme, il donna une figue à la servante et aussitôt la queue de la jeune fille disparut.

— Puisqu'il en est ainsi, voilà ta bourse, débarrasse-moi de cette queue.

— Vous m'avez volé autrefois, madame la reine, je vous laisse votre queue, au revoir!

Le coureur d'aventures disparut avec la bourse magique, et au jour fixé retrouva ses deux frères au carrefour des trois routes. Riches désormais, ils vécurent heureux de longues années avec les femmes qu'ils épousèrent et les nombreux enfants que celles-ci donnèrent.

Quant à la reine, on ne l'appela plus dans son pays que la reine Longue-Queue, nom qui lui resta, car jamais on ne put lui enlever cette queue extraordinaire.

*(Dit en 1883, par M. G. Charpentier,
qui tient ce conte d'un jeune Canadien de ses amis)*

XII.

LES TROIS CHARS (CANADA)

Autrefois vivait un puissant roi qui avait trois enfants, tous garçons. Se voyant devenir vieux et pensant bientôt à mourir, le roi appela ses trois fils et leur parla ainsi :

— Mes enfants, je sens qu'il me reste bien peu de temps à passer au milieu de vous. Avant de mourir, je voudrais donner ma couronne à l'un de vous. Mais lequel choisir ? Comme vous la méritez tous les trois, je la donnerai à celui qui me rapportera ici même dans un an et un jour le char le plus merveilleux qu'il puisse se trouver. Prenez un cheval et de l'argent, et partez.

Les trois frères quittèrent bientôt la ville et se séparèrent prenant trois chemins différents.

Robert, l'aîné, voyagea longtemps, longtemps, ne s'arrêtant aux auberges que pour s'y reposer.

Enfin, il arriva dans un désert inconnu et y rencontra une vieille mendiante toute couverte de haillons.

— Où allez-vous, mon prince ? demanda-t-elle.

— Cela ne te regarde pas ; mêle-toi donc de tes affaires et laisse-moi tranquille.

— Vous n'êtes pas gentil, beau prince ; mais je vous l'assure, vous vous repentirez bientôt de votre grossièreté !

La vieille s'éloigna laissant le prince à ses réflexions.

Robert eut beau voyager de village en village, de ville en ville, de pays en pays, il ne put trouver d'autre char que celui qui lui vendit un paysan moyennant quelques écus. On juge s'il revint dépité au château de son père.

Richard, le deuxième, rencontra la même mendiante au bord de la mer.

— Où allez-vous mon prince ? demanda-t-elle.

— Est-ce que je te demande où tu vas, vieille sorcière de l'enfer ? Crois-tu donc que j'aie à te faire part de mes secrets ?

— Ne vous mettez point en colère, mon prince ! Je sais bien que vous allez à

la recherche d'un char magnifique. Mais soyez certain que vous ne le trouverez point.

Le prince allait répondre, mais la fée avait disparu.

Comme son frère, Richard ne put trouver d'autre char qu'une vieille voiture vermoulue que lui vendit un charron moyennant quelques pistoles.

« Ce n'est pas ce char qui me fera donner la couronne, pensa-t-il en revenant. J'aurais dû être moins grossier avec la mendiante qui certainement est une fée ! »

Jeannot, le cadet, s'en alla à petites journées, s'arrêtant de ci de là, au gré de son caprice et demandant partout si l'on ne connaissait point un char magnifique qui fût à vendre.

Comme il arrivait au bord d'un grand fleuve qu'il ne savait comment passer, la mendiante parut près de lui.

— Bonjour, mon prince ; vous voilà bien embarrassé ; où allez-vous donc ainsi ?

— Bonjour, ma bonne femme ; vous avez bien raison, je ne sais comment traverser le fleuve ; et quant au pays où je m'en vais, je n'en sais trop rien ; je suis à la recherche du plus beau char qu'il soit possible de rêver et je ne sais où le rencontrer.

— C'est bien, mon ami, tu es un brave jeune homme et tu ne dédaignes pas de parler à une vieille mendiante comme moi. Comme je suis fée, je veux te récompenser ainsi que tu le mérites.

La mendiante disparut et se changea en une charmante jeune fille. Puis prenant sa baguette, elle en frappa le sol, et un char magnifique en sortit. Des chevaux ailés, rapides comme le vent, conduits par des lutins beaux à ravir, vinrent d'eux-mêmes s'atteler à la voiture, et le plus gracieusement du monde, la fée ouvrit la portière et invita le jeune homme à monter dans le char ; puis elle vint s'asseoir auprès de lui, et, sur son ordre, la voiture partit pour la capitale du royaume.

Les trois princes arrivèrent, au terme fixé, dans la grande cour du palais où le roi se tenait assis sur son trône.

— Eh bien ! mes enfants, avez-vous rapporté de beaux chars ?

— Voici le mien, dit l'aîné ; il n'est pas fort joli, mais c'est tout ce que j'ai pu trouver.

— Le mien ne vaut guère davantage, dit piteusement le second ; cependant je le préfère au premier.

— Et toi, Jeannot, où se trouve donc ton char ?

— Il est à la porte du château à attendre. Je vais le faire venir sur l'heure.

CONTES FRANÇAIS

À l'instant, les portes s'ouvrirent avec fracas et le superbe équipage fit son entrée dans la grande cour. Le roi était émerveil-lé, et sa surprise n'eut plus de bornes quand il vit la fée descendre de voiture.

— Avancez, ma belle dame, et faites-moi la faveur de devenir ma belle-fille.

— C'est ce que j'allais vous demander ! répondit la jeune fille.

La noce fut célébrée avec le plus grand éclat et le prince Jeannot fut proclamé roi à la grande satisfaction de tout le peuple. Seuls, ses deux frères enviaient son bonheur. Ils essayèrent de l'empoisonner, mais ils furent surpris au moment où ils versaient le breuvage dans la coupe de leur frère, et quelques jours après on les pendit.

*(Conté en 1883 par M. Georges Charpentier,
qui le tient d'un jeune Canadien de ses amis.)*

XIII.

LES TROIS FILS DU ROI (ALSACE)

Au temps jadis vivait un grand roi qui avait trois fils ; l'aîné s'appelait Robert, le deuxième Louis, et le cadet Philippe.

Dans le jardin du palais était un gros pommier auquel le roi tenait beaucoup, parce que cet arbre avait été planté autrefois par la défunte reine, sa femme. Mais chaque année, l'arbre se couvrait de fruits, et les pommes disparaissaient sans que l'on pût connaître le voleur. Le roi en était très peiné. Aussi il dit un jour à Robert, son fils aîné :

— Mon enfant, prends ton fusil et passe la nuit dans mon jardin ; vois quel est celui qui vient dérober les pommes, et n'hésite pas à le tuer.

— C'est bien, mon père, je ferai bonne garde, répondit le prince.

La nuit venue, Robert se cacha dans un massif et attendit. Minuit arriva, et il ne voyait point de voleur.

— Sans doute qu'on ne viendra pas cette nuit, pensa Robert. Je puis dormir tranquillement.

Et il s'endormit. Le lendemain, il retourna au palais et dit à son père que le voleur n'était point venu. Le roi alla compter les fruits du pommier et vit qu'il en manquait plusieurs. Il appela son deuxième fils et lui dit de passer la nuit à son tour pour surprendre le larron. Louis attendit l'heure de minuit et s'endormit.

— Tu n'as donc rien vu ? lui dit le roi le lendemain. On a pourtant enlevé trois pommes à mon pommier. Il faut que je charge Philippe de veiller sur mon jardin.

La troisième nuit, Philippe prit son fusil et attendit l'arrivée du maraudeur. Minuit sonna à l'horloge du palais, puis une heure, et puis deux heures. Alors un grand bruit se fit entendre et le jeune homme vit arriver un grand oiseau aux ailes brillantes comme le soleil, qui s'abattit sur l'arbre et se mit à en manger les fruits.

« Je tiens le voleur ! » se dit Philippe. Et, prenant son fusil, il visa l'oiseau merveilleux et fit feu. L'oiseau poussa un grand cri et s'enfuit, laissant une de ses ailes

dans les branches de l'arbre. Le prince eut bientôt fait de grimper au haut du pommier, de prendre l'aile et de rentrer au château se coucher.

— Eh bien ! lui dit le roi à son réveil, as-tu vu le voleur ?

— Non seulement je l'ai vu, répondit Philippe, mais encore je l'ai blessé et je lui ai enlevé une de ses ailes, car c'est un oiseau merveilleux.

— Montre-moi donc cette aile.

— La voici.

— Oh ! je n'ai jamais vu rien de plus extraordinaire. Je donnerais volontiers la moitié de mon royaume pour posséder cet oiseau rare ; mais qui jamais pourra me l'apporter ?

Le roi en vint à perdre le sommeil à force de contempler les plumes brillantes de l'oiseau merveilleux. Il en tomba malade, et les médecins qu'il consulta déclarèrent que le roi mourrait avant une année, si l'on ne trouvait le moyen de s'emparer de l'oiseau et de le lui apporter.

Ayant fait venir ses trois fils dans sa chambre, le roi leur dit :

— Il est de toute nécessité que l'un de vous trouve l'Oiseau de Feu, l'enferme dans une cage et me l'apporte. Sinon, je mourrai. que Robert parte dès maintenant et ne revienne qu'avec l'oiseau. Si, dans un mois, il n'est pas de retour, Louis partira à son tour.

Robert prit cent mille francs, s'habilla richement, monta le meilleur cheval des écuries du palais et se mit en route. Il marchait depuis deux jours lorsqu'il rencontra une vieille femme sur son chemin.

— Une petite charité, monsieur ; je me meurs de faim ! dit la mendiante.

— Place ! place ! répondit Robert. Mon argent n'est pas pour des aventurières comme vous.

— Vilain prince, vilain prince ! vous vous en repentirez.

La vieille s'éloigna, et Robert passa peu après devant une auberge. Il y entra pour se reposer et pour faire un bon repas. On le servit avec le plus grand luxe, et, quand il se disposa à payer, on lui réclama deux cent mille francs pour le prix du dîner.

— Deux cent mille francs ! mais vous plaisantez. Je n'ai pas cent mille francs.

— Alors vous serez notre prisonnier jusqu'à ce que vous ayez de quoi payer votre repas.

Cette auberge était celle des voleurs ; les bandits lièrent le fils du roi et l'enfermèrent dans un souterrain très profond.

Un mois après son départ, son frère Louis partit à sa recherche. Il monta sur un bon cheval, emporta cent mille francs et se mit en route. Lui aussi rencontra la vieille mendiante et refusa de lui faire une aumône.

— Vous vous en repentirez, méchant prince ! dit la vieille.

L'auberge n'était pas loin et Louis fut enfermé avec son frère.

Depuis trois mois que Robert et Louis étaient partis, le vieux roi était bien plus malade qu'autrefois. Philippe passait ses journées à pleurer auprès de son père. À la fin, il n'y tint plus.

— Mon bon père, dit-il, mes frères sont partis et ne sont pas revenus. Si vous me le permettez, je prendrai la vieille jument grise et j'irai à la recherche de l'Oiseau de Feu, de Robert et de Louis.

— Mon enfant, tu me restes seul et tu veux partir ! Je t'en prie, demeure ici pour me fermer les yeux.

— Non, non ; quelque chose me dit que je réussirai et que je serai bientôt de retour.

— Alors, va, et prends ce qui te plaira.

Monté sur la vieille jument et vêtu de modestes habits, Philippe quitta la ville et s'en alla droit devant lui. Au bout de trois jours, il vit la mendiante sur son chemin.

— Mon bon monsieur, une petite charité, s'il vous plaît.

— Tenez, ma bonne femme, mangez de ce bon pain blanc et prenez cet écu tout neuf.

— Votre charité doit être récompensée ; je veux vous donner un bon conseil. À quelque distance d'ici, vous trouverez une auberge qu'habitent des bandits ; quoi que l'on fasse, ne vous y arrêtez point ; il vous en arriverait malheur comme à vos frères qui y sont emprisonnés. Continuez à rendre service à tout le monde, vous en retirerez grand profit.

Le prince remercia la bonne femme et continua son voyage. Une heure après, il était à l'auberge des voleurs.

— Hé ! jeune homme, crièrent-ils. Venez donc dîner avec nous ; vous ne payerez pas bien cher.

Mais sans répondre, Philippe donna un coup de talon à sa jument grise et la lança au grand galop. Les voleurs se mirent à sa poursuite, mais ils ne purent le rejoindre. Malheureusement, l'animal mourut de fatigue la nuit suivante, et Philippe se trouva seul au milieu d'un pays inconnu. Il ne put s'endormir, et tout à coup il entendit des cris de douleur dans un buisson voisin. Philippe y courut et vit un serpent qui allait faire mourir un loup tout blanc. Le prince prit son sabre et coupa la tête du serpent.

— Je te remercie, prince Philippe, lui dit le loup. Je veux te donner un conseil. Au sortir de la forêt, tu trouveras un cheval merveilleux tout en or. D'un seul bond jette-toi sur son dos ; et tu auras le plus rapide coursier du monde. Ce

cheval te sera très utile pour t'emparer de l'Oiseau de Feu. Adieu! ... Ah! encore un instant. En quelque lieu que tu te trouves, si tu as besoin de mon assistance, appelle-moi, et aussitôt je serai près de toi.

Puis le loup blanc détala dans la forêt et le prince se mit en marche.

Comme le loup le lui avait dit, Philippe trouva le Cheval d'Or au sortir du bois. D'un saut il fut sur son dos. À l'instant, le cheval merveilleux se mit à dévorer l'espace et conduisit son cavalier au bord de la mer.

— Là près est une grande grotte habitée par un géant. C'est à cet homme qu'appartient l'Oiseau de Feu. Propose-lui de m'échanger contre cet oiseau extraordinaire.

Philippe descendit de cheval et frappa à la porte de la caverne.

— Qui est là? cria une grosse voix à l'intérieur.

— C'est Moi-même! répondit le prince sur le conseil du Cheval d'Or.

— Attends, je vais t'ouvrir.

Le géant laissa entrer le cheval et son cavalier.

— Que me veux-tu, jeune homme?

— Vous avez en votre possession l'Oiseau de Feu. Mon père y tient beaucoup et je veux vous proposer de l'échanger contre ce Cheval d'Or.

— Ah! le bel animal. Si tu veux le troquer contre l'Oiseau de Feu, je te donnerai encore un sac d'or et un sac de diamants.

— C'est cela. Marché conclu!

Le géant courut chercher les deux sacs et la cage renfermant l'Oiseau merveilleux et les donna au jeune prince.

— Maintenant, adieu! lui cria Philippe. J'emporte tout.

Il avait sauté sur le Cheval d'Or et déjà il était bien loin de la caverne. Le géant, tout furieux appela ses voisins les autres géants.

— On m'a volé l'Oiseau de Feu! on m'a volé l'Oiseau de Feu! répétait-il.

— Mais quel est le voleur? demandèrent les voisins.

— C'est Moi-Même! C'est Moi-Même!

— Alors pourquoi te plaindre? Pauvre voisin, tu es fou?

Et le géant eut beau chercher partout, il ne put retrouver son oiseau favori et il se précipita dans la mer.

Le prince arriva devant l'auberge des voleurs et il s'arrêta.

Ses habits étaient tout en lambeaux et, comme c'était la nuit, on ne sut point que son cheval portait tant de richesses.

Il dîna avec les bandits et leur donna les quatre cent mille francs demandés pour la rançon de ses frères.

Ceci fait, il reprit la route de la capitale.

Le cheval s'allongea, s'allongea et les trois frères purent prendre place sur son dos. Philippe, s'étant endormi, ses frères se dirent :

— Si nous jetions notre frère dans un précipice, nous dirions qu'il est mort et toute la gloire de cette entreprise nous reviendrait.

Comme on passait auprès d'une grande carrière de pierres, ils y précipitèrent Philippe et rentrèrent à la ville où ils furent reçus avec enthousiasme.

Quant au jeune prince, il était tombé dans un fourré d'épines au fond du précipice, et n'avait fait que se déchirer les mains et le visage.

« Comment sortirai-je jamais de ce trou ? pensa-t-il. Cette carrière est abandonnée et je mourrai ici de faim et de soif. Mais, si j'appelais le loup blanc, il me tirerait peut-être d'embarras. »

Et Philippe appela l'animal :

— Loup blanc, traverse vallées, traverse montagnes, et viens au secours du prince qui se meurt.

Il avait à peine achevé qu'il s'entendit appeler.

— Hé ! Philippe, que fais-tu dans cette carrière ?

— Mes mauvais frères m'ont précipité dans ce trou et se sont enfuis emportant le Cheval d'Or et l'Oiseau de Feu.

— Attends que j'aille tout près chercher une paille de blé ; je te la descendrai et je te remonterai.

Le loup blanc courut au champ de blé le plus voisin, y arracha un chaume encore vert et le fit descendre dans le trou. La tige de blé s'allongea, s'allongea et arriva jusqu'au prisonnier.

— Accroche-toi bien et tiens bon ! cria le loup.

Mais Philippe n'était pas au milieu de la montée que la corde verte cassa et qu'il retomba.

— Je vais en chercher une autre ! lui dit l'animal.

— Oui, hâte-toi, car je suis moulu.

Une deuxième ascension n'eut pas plus de succès ; mais la troisième fois, Philippe sortit de la carrière. Le loup blanc le déshabilla, le lécha et le guérit aussitôt. Puis il lui dit de retourner au château du roi.

Philippe remercia la bonne bête et le soir même arriva devant le palais de son père.

Dans la ville ce n'étaient que fêtes et réjouissances.

Le vieux roi avait recouvré la santé comme par enchantement à la vue de l'Oiseau de Feu, et il en était si heureux qu'il avait donné à ses deux fils la moitié de son royaume.

Le prince Philippe voulut entrer dans le palais.

— Que désirez-vous ? lui dirent les gardes.

— Rentrer chez moi !

— Rentrer chez vous, pauvre mendiant, mais êtes-vous même le dernier des valets de cuisine ?

— Je suis le fils du roi, le prince Philippe, ne me reconnaissez-vous pas ?

— Ah ! ah ! le prince, dites-vous. Assurément vous radotez !

Le jeune homme se mit en colère et battit les gardes.

Entendant du bruit, le vieux roi parut à la fenêtre et demanda ce qui se passait.

— C'est ce mendiant qui veut entrer au château en se faisant passer pour votre fils, le prince Philippe.

— Ah, Dieu ! serait-il possible ?

Le roi s'empressa d'accourir et d'embrasser son fils. Philippe lui raconta de quelle façon odieuse il avait été trahi par ses frères et comment ils avaient essayé de le faire périr au fond du précipice.

— Vite, commanda le roi, qu'on fasse chauffer au rouge le grand four du palais et qu'on y jette mes deux fils !

Ce qui fut fait sur l'heure ; et le prince Philippe et son père vécurent fort heureux avec les biens dont l'Oiseau de Feu et le Cheval d'Or les comblèrent par la suite.

*(Conté en 1883, par une bonne alsacienne
en service chez M. Michel Stoullig, à Paris.)*

XIV.

L'AIGUILLE, LE CHIEN ET LA PRINCESSE (LORRAINE)

Un roi avait trois fils, et, devenu vieux, il eût voulu donner le pouvoir à l'un d'eux et vivre tranquillement dans la retraite. Il appela ses trois enfants et il leur dit :

—Voilà que je suis tout cassé et tout ridé ; je ne peux plus m'occuper des choses de l'État. Je vous aime également tous les trois et je ne puis me décider à donner la couronne à l'un plutôt qu'à l'autre d'entre vous. Je veux vous imposer une épreuve ; celui qui réussira à m'apporter dans un an et un jour l'aiguille la plus fine et le plus gros fil qui puisse la traverser sera roi à ma place.

Les trois frères embrassèrent leur père et prirent chacun un excellent cheval et partirent. Il y avait un mois qu'ils étaient partis de la capitale et leur bourse était vide. Les deux aînés se dirent :

—Assommons notre frère et prenons-lui son cheval que nous vendrons pour en avoir de l'argent. Nous serons débarrassés de lui et nous ne craignons pas qu'il nous enlève la couronne.

Ils prirent leurs bâtons et assommèrent le jeune prince, puis ils s'éloignèrent.

Le cadet était étendu sur la route quand une fée vint à passer.

« Ah ! le pauvre garçon ! se dit-elle. Ce serait dommage de le laisser mourir ainsi. »

Elle tira un flacon de sa poche et versa sur la tête du jeune prince quelques gouttes d'un baume merveilleux qui pouvait rendre à la vie des gens morts depuis dix ans. À l'instant le jeune homme parut se réveiller. Il ne se sentait plus de rien.

— Oh ! merci, merci, bonne dame ! qui êtes vous donc ?

— Je suis la Reine des Fées ; j'ai vu qu'on avait voulu te tuer et je t'ai guéri grâce à un baume de ma composition. Mais d'où viens-tu et où vas-tu ?

— Je suis le fils du roi d'Espagne et je voyage à la recherche de l'aiguille la plus fine et du fil le plus gros qui puisse la traverser. Mes frères voyagent dans le même but et ce sont eux qui m'ont laissé pour mort en cet endroit.

— Allons, ne te désole pas : voici une pomme merveilleuse que tu conserveras avec soin. Retourne chez ton père et, tes frères rentrés, ouvre la pomme, tu y trouveras ce que tu désires.

Le prince remercia la bonne Reine des Fées et retourna au château du roi, où l'on fut tout étonné de le voir entrer seul bien longtemps avant ses frères.

Mais il ne les accusa pas, disant qu'il croyait avoir trouvé avant eux ce qu'il cherchait et qu'alors il était revenu.

Les frères revinrent à leur tour et ils eurent bien peur en revoyant leur frère cadet.

Le jour fixé par le roi arriva et chacun des frères étala les aiguilles les plus fines qu'ils eussent pu trouver par toute la terre. C'était fort bien, mais quand il se fut agi de passer un gros fil par le trou, ils n'y purent réussir.

— Et toi, dit le vieux père, où sont tes aiguilles ?

— Mon père, je n'en ai qu'une, et pour ne pas la perdre je l'ai enfoncée dans cette pomme.

Le jeune prince ouvrit la pomme et montra une aiguille aussi fine que les fils que tissent les petites araignées des bois. Puis prenant un gros câble, il le passa sans difficulté par le trou de l'aiguille.

Le roi était enthousiasmé. Mais les deux frères :

— Père, il y a quelque tour de magie dans ce prodige ; indiquez-nous une autre épreuve afin que nos chances soient égales.

— S'il en est ainsi, remettez-vous en route et rapportez-moi le plus petit chien qui soit au monde.

Encore une fois, les trois frères quittèrent la ville pour se mettre à la recherche du chien merveilleux.

Au bout d'un mois, ils tuèrent leur frère à coups de poignard, comptant sans la Reine des Fées qui vint presque aussitôt rendre la vie au pauvre jeune homme.

— Bonne Reine des Fées, combien je vous dois ! C'est la seconde fois que vous me sauvez la vie. Je vous en remercie. Mais le chien le plus petit du monde, pouvez-vous me le donner ?

— Certainement. Prends cette noix ; tu y trouveras ce que tu désires.

Le prince prit la noix et partit. Mais en chemin, il perdit le fruit. Bien désolé, il chercha s'il ne pourrait point trouver la fée. Justement elle avait appris que le prince avait perdu sa noix.

— Voici une pioche, dit-elle à ce dernier ; fais un trou bien profond ; dans quinze jours tu auras la noix.

Le travail fut bien pénible, car il fallait piocher dans un terrain aussi dur que le roc ; enfin le prince trouva la précieuse noix. Il revint en hâte au château où ses frères venaient d'arriver.

Ils avaient rapporté des chiens si petits que c'en était merveilleux. Mais quelle

fut leur surprise et leur rage en voyant le chien qui sortit de la noix et qui était gros au plus comme le fruit de l'églantier.

— Il y a encore magie ! dirent les deux aînés. Faites que nous repartions et que celui qui ramènera la plus charmante princesse soit définitivement roi.

— Cette fois je vous préviens que ce sera la dernière épreuve. Arrangez-vous en conséquence.

Au bout d'un mois de marche, les deux méchants princes prirent leur frère et lui coupèrent la tête. Mais la bonne fée qui avait tout vu eut bientôt fait de lui rendre la vie.

— Que veux-tu de moi ? lui demanda la Reine des Fées.

— Une chose impossible ; ce serait de me donner la plus jolie femme ou princesse qui existe de par toute la terre. Or, je ne connais que vous qui puissiez surpasser en beauté les princesses que vont ramener mes deux frères. Je vous aime beaucoup, mais viendriez-vous avec moi ?

— Certes, si tu me promets de m'épouser.

— Je le jure.

— Alors, au jour dit, je paraîtrai devant ton père, et j'essayerai de te faire avoir la couronne.

Revenus au palais, les fils aînés du roi n'en purent croire leurs yeux en voyant leur frère cadet, gai et souriant, qui les attendait à la porte.

Le lendemain le roi les fit venir et leur dit d'aller chacun chercher la princesse qu'ils avaient choisie.

Celle du fils aîné était belle, mais celle du second était d'une beauté sans exemple.

— Et toi ? dit le roi au cadet.

— Attendez un instant, mon père, je vais appeler la princesse que j'ai trouvée dans mon voyage, et vous jugerez s'il existe pareille merveille sur terre.

On entendit comme un bruissement léger, et, sur un char magnifique, traîné par des pigeons blancs et noirs, parut la Reine des Fées. Les deux autres princesses l'eurent à peine aperçue, qu'elles se cachèrent le visage, tellement elles se sentaient laides auprès de la nouvelle arrivée. Les deux princes étaient atterrés. Ils le furent bien plus quand la Reine des Fées eut raconté au roi ce que ces deux misérables avaient fait à leur jeune frère pour le tuer. À l'instant, le roi ordonna de les chasser du royaume, et depuis on n'en entendit plus jamais parler.

Le jeune prince épousa la Reine des Fées ; il eut de nombreux enfants remplis de qualités qui firent son bonheur et celui de son vieux père.

*(Conté à Vacqueville [Meurthe-et-Moselle]
par M. G. Charpentier, en 1883)*

XV.

L'ARBRE QUI CHANTE, L'OISEAU QUI PARLE ET L'EAU D'OR (PROVENCE)

Un roi mourut laissant trois enfants, une fille appelée Marie, et deux garçons nommés, le premier Louis, et le second René. Ces trois enfants vivaient avec la reine, leur mère, malade depuis longtemps. Tous les médecins de la cour, puis tous ceux de la France et de l'étranger, avaient été appelés pour essayer de guérir la reine. Les uns avaient ordonné des tisanes faites avec les plantes des bois et des marais; d'autres avaient recommandé des pèlerinages dans toutes les chapelles des environs, mais personne n'avait réussi à diminuer le mal dont souffrait la reine. On en vint à appeler les magiciens, puis les sorciers; tous y perdirent leur latin. Mais un jour un étranger passa par la ville et apprit dans une hôtellerie que la femme du roi défunt se mourait d'une maladie incurable. Cet étranger demanda à voir la reine, et il lui dit :

— Il n'y a qu'un moyen de vous guérir, c'est de réussir à vous procurer ces trois choses merveilleuses que détient un grand magicien du pays du « Vent-de-Bise » et qui se nomment *l'Arbre qui Chante*, *l'Oiseau qui Parle* et *l'Eau d'Or*. L'Arbre qui Chante est un arbre merveilleux dont les feuilles rendent une musique divine; l'Oiseau qui Parle est un grand oiseau bleu qui nuit et jour raconte toutes sortes d'histoires intéressantes; quant à l'Eau d'Or, c'est une eau qui a le privilège de guérir toutes sortes de maladies et de faire cesser les enchantements. Envoyez à la recherche de l'Arbre, de l'Oiseau et de l'Eau, et vous guérirez aussitôt. Mais je dois vous prévenir qu'il est fort difficile de s'en emparer, du moins à ce que j'ai entendu rapporter.

La reine récompensa magnifiquement l'inconnu, et s'occupa d'envoyer à la recherche des trois choses merveilleuses.

Elle fit appeler les plus vaillants chevaliers du royaume, mais tous refusèrent d'entreprendre une pareille expédition.

— Puisqu'il en est ainsi, dit alors Louis, l'aîné des enfants de la reine, j'irai seul à la recherche de l'Arbre qui Chante, de l'Oiseau qui Parle et de l'Eau d'Or.

Dès demain je partirai. Si, dans trois mois, je ne suis pas revenu, c'est qu'il me sera arrivé malheur.

Le lendemain, monté sur le meilleur des trois chevaux de son père, et muni d'armes et d'argent, le prince Louis se mit en route pour le pays du Vent-de-Bise. À chaque nuit, il s'arrêtait dans les hôtelleries et demandait s'il ne se trompait pas de chemin. Et partout on lui disait que non.

Au bout de huit jours, il arriva dans une grande plaine déserte ; pas d'arbres, pas de maisons, pas de cabanes, rien, si ce n'est de grands rochers alignés dans le lointain. Et cependant, tout autour de lui, il entendait des gens qui riaient et qui disaient :

« À quoi bon, prince Louis ? Tu ne reviendras pas de ton voyage. À quoi bon ? À quoi bon ? »

Impatienté, le prince lança son cheval au galop dans la direction des rochers ; mais les voix le suivaient toujours, redisant : « À quoi bon ? À quoi bon ? »

Tout à coup il entendit derrière lui le galop d'un autre cheval. Il se retourna et aperçut un grand vieillard portant une longue barbe blanche qui lui descendait jusqu'à la ceinture.

— Que me voulez-vous, vieillard ?

— Oh ! peu de chose : vous demander où vous vous rendez au grand galop par cette plaine déserte ?

— Ma mère, la reine de France, est malade, et je vais au pays du Vent-de-Bise enlever à un enchanteur trois choses qui doivent rendre la santé à ma mère : l'Arbre qui Chante, l'Oiseau qui Parle et l'Eau d'Or.

— Savez-vous, jeune homme, que cette entreprise est fort périlleuse ? Ces rochers que vous voyez là-bas ne sont autre chose que les chevaliers qui, comme vous, sont allés à la recherche des trésors de l'enchanteur et qui ont été métamorphosés en pierres. Vous m'intéressez, et je veux bien vous aider. Voici ce qu'il vous faut faire. Arrivé près des cavaliers de pierre, vous vous entendrez appeler par votre nom : vous ne répondrez pas ; on vous frappera, on vous crachera au visage : vous ne détournerez même pas la tête. En suivant cette recommandation, vous arriverez sain et sauf auprès des trésors du magicien. »

Le prince Louis remercia le vieillard, et reprit sa route. Il ne tarda pas à passer auprès des rochers qu'on lui avait signalés.

« Prince Louis, prince Louis, où allez-vous ainsi ? » disaient des centaines de voix. Mais le jeune homme ne leur répondit pas. Plus loin il entendit des cris de colère, des jurements ; puis on le frappa, on lui cracha au visage. Il n'y put tenir plus longtemps, et, oubliant la recommandation du vieillard, il se retourna sur son cheval, et se trouva à l'instant changé en pierre.



Les trois mois s'écoulèrent, et, bien entendu, le prince Louis ne revint pas du pays du Vent-de-Bise. Son frère René dit adieu à sa mère et à sa sœur Marie, monta sur le meilleur des deux chevaux restants, et partit à la recherche de Louis et des trois objets merveilleux.

Comme son frère, il arriva au bout de huit jours dans la grande plaine déserte, et il entendit les mêmes voix qui lui disaient : « À quoi bon ? À quoi bon, prince René ? » Mais il passa outre, et il trouva le vieillard qui lui recommanda expressément de ne pas se retourner lorsqu'il serait au milieu des rochers. Arrivé là, il supporta d'abord les insultes dont on l'accablait, puis il n'y tint plus, se retourna et se trouva changé en pierre comme son frère l'avait été.



Au bout des trois mois, Marie, la fille de la reine, prit le dernier cheval, et, habillée en paysanne, se dirigea vers le pays du Vent-de-Bise.

Elle s'arrêtait la nuit dans les fermes, et couchait sur une botte de paille dans la grange ou à côté des vaches et des moutons. Elle mit trois semaines pour arriver à la plaine déserte.

« Où vas-tu, gentille princesse ? Où vas-tu ? À quoi bon ton voyage ? À quoi bon ? À quoi bon ? » disaient toujours les voix.

Le vieillard la rejoignit, et lui recommanda de ne point se détourner quoi qu'il pût lui arriver. Marie le promit et marcha résolument vers les rochers.

Elle s'entendit injurier par des milliers d'êtres invisibles qui la frappèrent, lui lancèrent des pierres et lui crachèrent au visage. Marie les laissa dire et faire, et ne tarda pas à retrouver le vieillard déjà rencontré, qui lui indiqua où se trouvaient l'Arbre qui Chante, l'Oiseau qui Parle et l'Eau d'Or.

— Voici la fontaine à l'Eau d'Or, remplis-en ta gourde, et lorsque tu arriveras auprès des rochers de tout à l'heure, jette une goutte du liquide sur chacun d'eux, et tu verras des choses extraordinaires. Pour l'Oiseau qui Parle, enlève-le avec sa cage qui justement est suspendue au-dessous de l'Arbre qui Chante. Coupe une seule branche de cet arbre, et tu la replanteras dans le jardin de ta mère. »

Le vieillard laissa là Marie qui se hâta de prendre le rameau, la cage et l'Eau d'Or.

Quand elle fut revenue parmi les rochers, elle jeta une goutte de son eau sur chacun d'eux, et les cavaliers, les seigneurs, les princes, les rois que le géant avait changés en pierres reprirent leur première forme.

Louis et René revinrent à la cour avec leur sœur, qui avait refusé d'épouser

CONTES FRANÇAIS

l'un des princes qu'elle avait rendus à la vie. Grâce aux trois objets merveilleux, la reine fut bientôt revenue à la santé, et partout l'on disait que Marie était le modèle des filles bonnes et sages. Un an après elle se maria avec le vieillard rencontré au pays du Vent-de-Bise, et l'on dit que, le mariage achevé, l'époux se transforma en un prince jeune et beau qui fit le bonheur de la princesse sa femme.

Conté en 1883, par M. Mareux Georges

XVI.

LE FIDÈLE SERVITEUR (LORRAINE)

Un roi avait un fidèle serviteur auquel il tenait beaucoup ; jamais il n'entreprenait une expédition ou une guerre sans prendre l'avis de Jeannot, et toujours le roi n'avait eu qu'à se féliciter de l'excellence des conseils de son domestique.

Le roi, qui était vieux, tomba gravement malade, et bientôt son médecin le prévient qu'il n'avait plus à vivre que fort peu de temps.

— Qu'on fasse venir ici le fidèle Jeannot, dit le moribond. Je veux lui dire mes dernières volontés.

On appela Jeannot qui pleurait dans la chambre voisine.

— Mon fidèle serviteur et ami, je vais bientôt mourir ; les médecins me l'ont annoncé. Après moi, continue de bien servir mon fils. Tu lui indiqueras l'endroit où sont mes trésors et la cave où nous avons enfermé mes diamants. Tu lui feras visiter les chambres les plus secrètes du château et tu n'en excepteras que la chambre verte, celle où se trouve le portrait de la princesse Marie. Si jamais le prince voyait ce portrait, il deviendrait amoureux fou de la jeune fille ; il voudrait l'épouser, et, malgré tous les périls, il se mettrait à sa recherche, et je sais qu'il lui en arriverait de grands malheurs.

— Mon pauvre maître, je ferai ainsi que vous me le demandez, et le prince n'entrera jamais dans la chambre verte.

— Je te remercie, mon fidèle Jeannot. Amène-moi mon fils, que je ne meure pas sans le bénir.

Le serviteur amena le prince, le roi l'embrassa et mourut aussitôt.

Quelques jours après, le nouveau roi demanda au fidèle serviteur de lui montrer l'endroit où les trésors du défunt étaient cachés. Jeannot y conduisit son maître, puis il le mena dans toutes les chambres et dans tous les appartements secrets.

— Voici qui est fait, dit Jeannot. Vous avez vu tout ce qui peut vous intéresser.

— Et cette chambre ?

— Ce n'est rien ; c'est une chambre de domestique. Passons.

— Je voudrais bien la voir aussi.

— Je vous répète que cela n'en vaut point la peine. Du reste, votre père, à son lit de mort, m'a défendu de vous en ouvrir la porte.

Le roi insista, Jeannot refusa.

Rentré dans son appartement, le jeune homme ne songea plus qu'à cette chambre que Jeannot n'avait pas voulu lui montrer. Il en tomba malade, et les plus grands médecins ne savaient que penser de sa maladie.

À la fin, un magicien de passage dans la ville demanda à voir le roi, et il s'aperçut que celui-ci se mourait d'un désir qu'il ne pouvait satisfaire. Il le dit à Jeannot, et le fidèle serviteur résolut de conduire son maître dans la chambre verte du palais.

À la vue du portrait de la princesse Marie, le prince en devint éperdument épris ; il la trouva si belle, si belle, qu'il en tomba comme mort de saisissement. Quand il fut revenu à lui, il dit à Jeannot.

— Jeannot, j'ai vu le portrait de la princesse Marie, et depuis ce moment je ne m'appartiens plus. Il faut que je l'épouse, dussé-je en mourir.

— Mais je ne sais quelle est cette fille. Peut-être habite-t-elle un pays fort éloigné.

— Que m'importe ! Interroge tout le monde, et parviens à savoir où elle réside. Je partirai aussitôt demander sa main.

Le pauvre Jeannot était désespéré. Il s'adressa partout, personne ne put lui fournir aucun renseignement. Il eut alors l'idée de consulter le magicien.

— La princesse Marie habite bien loin, bien loin, par delà les mers les plus éloignées. tout ce que je sais, c'est que bien des chevaliers sont partis pour l'épouser, et qu'aucun d'eux n'est revenu.

— Le roi veut l'aller trouver à n'importe quel prix. Indiquez-moi la route à suivre.

Le magicien renseigna le fidèle serviteur et celui-ci alla dire au roi ce qu'il avait appris.

Un grand vaisseau était à la voile ; on le chargea d'or, d'étoffes et de diamants, et le prince s'embarqua avec Jeannot pour le pays de la jeune fille merveilleuse. Après huit jours de voyage, le navire arriva devant la capitale du pays cherché. On débarqua.

— Attends-moi ici sous ce chêne, dit le roi à son serviteur. Je vais demander en mariage la princesse Marie, puis je reviendrai avec elle.

Le prince laissa là Jeannot, et entra dans la ville. Par toutes les rues, il ne vit âme qui vive, et dans le palais ce fut la même chose. Il n'hésita pas à frapper néanmoins. La porte s'ouvrit d'elle-même, et le roi traversa de longs corridors,

des cours, des appartements, jusqu'à ce qu'il se trouvât chez la princesse Marie. La princesse dormait sur un grand lit de soie; le jeune homme la prit dans ses bras et l'enleva jusqu'à son vaisseau. Là seulement la princesse se réveilla. Elle voulut s'enfuir, mais le vaisseau était reparti pour le royaume du capitaine, et Marie dut se résigner à laisser son pays.

Le fidèle serviteur avait été oublié sur la côte par le prince son maître. Il appela, cria, se désola, mais personne ne vint à son secours. tout à coup il entendit un grand bruit dans le ciel. Il regarda et aperçut trois cigognes qui vinrent se percher sur le chêne au pied duquel Jeannot était couché.

— Savez-vous la nouvelle? dit l'une des cigognes. La princesse Marie vient d'être enlevée par un roi étranger qui veut l'épouser.

— Oui, oui, nous le savons. Mais il ne sera pas plus heureux que ceux qui ont déjà entrepris d'enlever la princesse.

— Ah! ah! et pourquoi?

— Avant de commencer le repas de noces, le roi devra changer de chemise; il l'aura fait à peine qu'il sera brûlé horriblement.

— Vraiment!

— Oui. Il y aurait pourtant bien un moyen de conjurer le sort, ce serait de tremper auparavant la chemise dans de l'eau froide. Mais on n'y songera pas.

— Du reste, ajouta la deuxième, je sais aussi qu'au dîner on servira une grande soupière d'or sur la table. Si la princesse y touche par trois fois, elle mourra aussitôt.

— Pourrait-on conjurer le sort?

— Oui. Une personne de la noce n'aurait qu'à jeter la soupière d'or dans le feu et la princesse ne mourrait point.

— Comme nous bavardons! s'écria la troisième. Il est vrai que nous sommes seules ici et que personne ne nous écoute.

— Nous écouterait-on encore qu'on n'irait pas rapporter au roi ce que nous disons. Celui qui le ferait serait changé en statue de pierre, et seul le sang de deux enfants nés jumeaux pourrait lui rendre sa nature.

Ceci dit, les trois cigognes se changèrent en trois belles fées qui disparurent du côté de la mer, laissant là leur peau d'oiseau. Vite, Jeannot se saisit de l'une d'elles, s'en enveloppa et se trouva changé en cigogne. Il prit son vol et arriva bientôt au pays de son maître, au moment juste où ce dernier débarquait avec la princesse. Il y eut de grandes réjouissances dans la ville pour célébrer l'arrivée du roi et de sa fiancée et tout fut préparé pour le mariage.

Le jour de la noce, après la messe, les invités se réunirent avec les mariés dans la plus grande salle du palais. Jeannot se trouvait derrière le roi et la reine Marie,

ainsi qu'il en avait témoigné le désir. On apporta la chemise du prince, mais au moment où elle allait être mise, Jeannot la saisit, la jeta dans un seau d'eau froide et la passa au roi. Tous les invités se levèrent, indignés contre le malotru.

— Laissez donc, laissez donc, leur dit le jeune homme ; c'est mon fidèle Jeannot, et je le lui ai permis.

Puis ce fut le tour de la soupière d'or que Jeannot jeta au milieu du foyer, malgré la colère de la reine et du roi.

Furieux, le roi commanda à ses gardes de se saisir du serviteur et de le conduire en prison, en attendant l'exécution. Jeannot se laissa lier et emmener sans mot dire.

Huit jours après, un grand échafaud fut dressé sur la grande place de la ville, et Jeannot fut amené pour être exécuté au milieu d'une grande affluence de monde. Tous les assistants s'apitoyaient sur son sort, et beaucoup pleuraient de voir un si fidèle serviteur envoyé à la mort.

Arrivé au lieu de l'exécution, Jeannot se tourna vers le peuple et vers le roi et la reine, et raconta pourquoi il en avait agi ainsi lors du mariage ; il parla des cigognes et de la conversation qu'il avait surprise, et termina en disant :

— Maintenant que j'ai dévoilé le secret des fées, je vais être changé en statue de pierre. Je demande au roi de me faire placer dans la grande salle verte du palais.

Il ne put continuer, il venait d'être transformé en homme de pierre. Le roi le fit mettre à l'endroit demandé, et se désola beaucoup d'avoir perdu un si brave serviteur. Lorsque les fées revinrent pour reprendre leurs peaux de cigognes, elles furent toutes surprises de n'en plus trouver que deux. La plus jeune des fées comprit qu'avec la peau merveilleuse elle avait perdu son pouvoir. Elle partit par monts et par vallées, par plaines et par mers, par villes et par villages, s'enquérant partout de celui qui avait bien pu la lui enlever. Après un an et un jour, elle arriva dans la ville où maintenant résidait la princesse Marie. Elle apprit que celui qui détenait la peau de cigogne était Jeannot, changé en statue de pierre près d'un an auparavant. La fée s'introduisit dans la chambre verte et permit à Jeannot de parler.

— Qu'as-tu fait, Jeannot, de l'objet merveilleux que tu m'as enlevé ?

— Je l'ai caché dans un endroit connu de moi seul, et je ne te le remettrai que lorsque tu m'auras rendu ma nature.

— Je le voudrais bien, mais je ne le puis. Il faudrait que ton meilleur ami prît le sang de ses deux enfants jumeaux et t'en couvrît le corps, alors tu reviendrais à la vie.

— Mais qui ferait cela pour moi ?

CONTES FRANÇAIS

Le roi, qui justement passait par un corridor voisin, et qui avait tout entendu, entra et dit à la fée qu'il tuerait volontiers ses deux jumeaux pour désenchanter Jeannot. Il le fit, et Jeannot redevint homme comme par le passé. La fée admira tant le dévouement du roi, qu'elle toucha de sa baguette le corps des jumeaux et les rendit à la vie. Puis, munie de sa précieuse peau de cigogne, elle dit adieu au roi, à la reine et au fidèle serviteur, et prit son vol pour la contrée lointaine qu'elle habitait.

*(Conté en 1883, par M.G. Charpentier,
de Vacqueville [Meurthe-et-Moselle])*

XVII.

LA FÉE GRENOUILLE (ALSACE)

Une pauvre veuve vivait seule avec son fils dans une misérable chaumière située tout auprès d'une grande forêt. La pauvre femme eût bien désiré envoyer son fils à l'école avec les autres enfants de son âge, mais sa misère ne le lui permettait point, et elle était obligée, chaque jour que Dieu faisait, de dire à son enfant d'aller par les taillis et par les buissons de la forêt pour y faire un fagot. Le bois que son fils Guillaume rapportait était mis en deux parts : la plus grosse était vendue aux gens riches du village, et les petites branches et les brindilles restaient à la maison pour faire bouillir la marmite, en été, et chauffer la chaumière, en hiver.

Un jour, le petit garçon était allé à la forêt à son habitude. Il avait recueilli beaucoup de bois mort, et son fagot était déjà bien gros, quand il entendit de petits cris perçants dans le sentier voisin.

« Qu'est-ce donc, se dit Guillaume, quelque pauvre animal se trouve ici en danger ? »

Et l'enfant courut aussitôt dans le sentier. Un gros renard venait de prendre une jolie petite grenouille verte, et il allait l'avalier, quand Guillaume parut. Le courageux enfant courut sus au renard et le força de lâcher la rainette verte.

— Oh ! le joli animal ! s'écria le fils de la veuve. Je vais le remporter à la maison.

Il prit délicatement la grenouille, la mit dans sa poche, et, son fagot sur la tête, revint à la maison.

— Mère, vois donc la belle rainette que j'ai trouvée dans la forêt. Je vais la mettre dans un grand vase rempli d'eau, si tu me le permets.

— Que veux-tu faire de cette grenouille, Guillaume ? Tu en trouveras de pareilles par toute la forêt.

— C'est vrai, mais ce ne sera pas celle-ci.

Et le petit garçon raconta comment il avait sauvé la rainette.

— Alors, garde-la ; mais prends-en bien soin ; il ne serait pas juste de la retenir ici pour la faire mourir.

À partir de ce jour, l'aisance revint dans la maison de la veuve ; ce fut une grosse bourse qu'elle trouva dans son armoire sans pouvoir connaître qui l'y avait mise, puis un héritage qui lui échut ; de sorte que la bonne femme put envoyer son fils à l'école du village, puis à celle de la ville. Et bientôt l'enfant devint si instruit, si instruit, qu'ayant voyagé par toute l'Allemagne et par toute la France, il ne put rencontrer personne en état de lutter avec lui pour le savoir. Vous jugez si sa mère était heureuse, et bien souvent elle répétait à ses voisines du village :

— La grenouille verte trouvée par mon fils dans la forêt doit être la cause de tout le bonheur qui nous arrive.

Aussi elle aimait beaucoup la petite rainette et elle en avait le plus grand soin.

Un beau jour, le jeune savant revint de son voyage. Après avoir embrassé sa mère, il voulut voir la grenouille verte.

— Gentille petite bête, lui dit-il, je te remercie de tout ce que tu as fait pour ma mère et pour moi. Je veux que tout à l'heure tu te mettes à la place d'honneur et que tu dînes avec nous.

La rainette se mit à sauter et à danser, comme si elle avait compris le langage de Guillaume.

Puis, lorsque le dîner fut servi, elle sortit de son gîte et vint s'asseoir sur le fauteuil qui lui était destiné.

Mais voilà que tout à coup la grenouille se changea en une jeune fille de toute beauté, aux grands yeux bleus et aux longs cheveux blonds flottant sur les épaules. Jamais il n'avait été donné au jeune savant de voir réunies autant de perfections dans une fille terrestre. L'adorable créature lui dit au bout d'un instant :

— Je suis l'une des fées de la forêt. Je t'avais bien souvent remarqué cherchant du bois mort par les taillis et les buissons, et j'avais admiré ton courage et ton ardeur au travail. Je te voulais du bien, et c'est pour cela que j'ai pris la forme d'une grenouille afin de pouvoir éprouver ton cœur. L'épreuve t'a été favorable et tu es digne de tout ce que j'ai fait pour toi et pour ta mère ; car c'est moi qui avais placé la bourse dans le bahut, c'est encore moi qui vous envoyais l'argent donné comme héritage d'un parent défunt, et c'est moi aussi qui t'ai donné l'esprit de sagesse et de science. Maintenant, j'ai une demande à te faire : « Je t'aime, veux-tu m'épouser ? »

— Belle fée, certes, je voudrais vous prendre pour ma femme, mais nous avons dépensé notre petite fortune pour mon instruction et mes voyages, et il ne nous reste presque plus rien. Je ne voudrais pas vous rendre misérable.

— Ce n'est que cela qui te retient ? Vois mon pouvoir !

CONTES FRANÇAIS

Et la fée, saisissant une poignée de fèves placées près de là dans un sac, les changea en beaux louis tout neufs.

Le jeune savant était décidé, et, huit jours après, on célébrait ses noces dans l'église du village voisin.

Grand fut son étonnement, à son retour de la messe, de voir un château merveilleux à la place de la chaumière qu'il avait quittée le matin. C'était encore la fée, sa femme, qui, par sa puissance, avait élevé en si peu de temps le palais splendide où depuis elle vécut heureuse avec son mari pendant de longues années.

*(Conte des environs de Colmar [Alsace],
recueilli de M. Michel Stoullig,
d'après sa bonne, Alsacienne).*

XVIII.

LES TROIS FÉES VOLEUSES (CANADA)

Il y a bien longtemps que vivaient dans une forêt du Canada trois fées voleuses. Elles avaient tout à leur disposition, mais ce qui n'était pas volé ne leur plaisait pas.

Toute la nuit elles ne faisaient que songer aux larcins qu'elles commettraient le lendemain, et le jour elles couraient d'un village à l'autre, pénétrant dans les maisons et faisant main basse sur le beurre, les confitures, les habits ou les bijoux des habitants. Puis elles portaient les objets volés dans leur caverne de la forêt et se mettaient à manger, à boire et à danser jusqu'à minuit.

Un matin les trois fées partirent pour aller voler les lutins de la vallée voisine ; elles prirent par un ravin et se trompèrent de chemin, et au lieu d'aller demander l'hospitalité chez les lutins pour les duper ensuite, les trois sœurs allèrent frapper à la porte d'un château qui appartenait à des revenants. Ces derniers leur ouvrirent et leur offrirent à déjeuner. Mais tout en mangeant l'un d'eux vit la plus vieille des fées enlever un des couverts en argent et le mettre dans la poche de son tablier. Il prévint ses compagnons et tous ensemble se ruèrent sur les fées voleuses ; la plus âgée fut tuée et les deux autres purent s'échapper.

Le lendemain, toutes furieuses contre les lutins, les deux sœurs reprirent le chemin de la vallée. Et là, un grand daim était à brouter l'herbe de la prairie. C'était justement l'un des lutins, qu'autrefois les méchantes fées avaient métamorphosé en daim. Les fées ne le reconnurent pas.

—Peux-tu nous montrer le château des lutins ? demandèrent-elles.

—Le château des lutins ? Mais vous n'êtes pas dans le chemin. Il vous faut prendre à droite ; dans un petit quart d'heure vous serez arrivées devant le château.

Dès que les fées eurent disparu au tournant du sentier, le daim courut avertir ses frères et deux des plus forts allèrent en hâte se cacher dans le château abandonné que l'animal avait indiqué aux fées voleuses. Quand celles-ci frappèrent à la porte, les lutins les reçurent à grands coups de hache et tuèrent l'aînée. L'autre dut encore s'enfuir, mais elle jura de se venger.

Les lutins creusèrent un grand trou dans un autre sentier et recouvrirent cette fosse de branchages et de gazon, après y avoir caché deux gros ours.

Le lendemain, la fée rencontra encore le daim de la veille.

—Peux-tu m'indiquer le château des lutins? Surtout ne te trompe plus comme hier.

—Je me suis donc trompé? N'avez-vous point pris sur votre gauche?

—Non, tu m'avais dit de prendre le sentier à droite.

—C'est que je n'étais pas tourné dans le même sens que vous, et ma droite était votre gauche.

—Alors, le premier sentier à ma gauche?

—C'est cela même.

La fée continua son chemin, prit le sentier à sa gauche et tomba dans la fosse. Les deux ours se précipitèrent sur elle pour la dévorer, mais elle prit une des ses épingles à cheveux et creva les yeux des deux animaux féroces. Elle eut le temps de prononcer quelques paroles magiques et de sortir de la fosse. Elle courut tout d'une traite vers le château des lutins. Elle n'avait plus qu'un petit ruisseau à traverser. Sans s'apercevoir qu'un précipice était à côté, elle fit un saut prodigieux et se brisa sur les rochers du fond du précipice.

À l'instant le daim reprit sa forme, et pendant quarante jours les lutins de la vallée se livrèrent à des repas, à des festins et à des danses sans fin pour célébrer la mort de leurs mortelles ennemies, les trois fées voleuses.

*(Conté en 1883 par un jeune Canadien,
M. Adolphe Vautros).*

XIX.

LES TROIS ROSES ET LES TROIS CHIENS (NORMANDIE)

Un brave pêcheur vivait tant bien que mal du maigre produit de sa pêche avec sa femme et ses trois enfants.

Il avait beau se lever matin, prendre ses filets et revenir fort tard de la pêche, il ne rapportait jamais que quelques petits poissons qu'à peine il pouvait vendre. Depuis quelques jours surtout, il ne jouait que de malheur et la misère était grande dans sa chaumière.

Ne sachant à quel saint se vouer, le pêcheur avait conduit sa barque dans un endroit isolé au pied d'un gros rocher, et, tout en maudissant son existence, il avait jeté ses filets. En les retirant, il sentit une résistance inaccoutumée et il fut tout étonné de ramener un poisson énorme tel que jamais il n'en avait vu. Sa surprise fut bien plus grande quand il entendit le poisson lui dire :

— Je suis le Roi des poissons et c'est moi qui t'ai jusqu'à présent rendu si malheureux à la pêche en éloignant mes sujets de ta barque. Si tu me fais mourir et que tu me manges avec ta femme et tes enfants, il t'en arrivera bonheur. Tu détruiras un charme qui me tient depuis longtemps dans un corps de poisson et je trouverai moyen de t'en récompenser. Rentre chez toi, mets-moi à frire et conserve mes os que tu enterreras juste au milieu de ton jardin. Tu trouveras un trésor en cet endroit. De ma tête sortiront trois chiens fidèles ; tu en donneras un à chacun de tes fils. Puis trois rosiers sortiront de terre ; que chacun de tes enfants ait le sien. Ces rosiers porteront des feuilles et des fleurs d'un bout de l'année à l'autre. Quand un danger menacera l'un de tes fils, son rosier languira et semblera sur le point de mourir. Fais ton profit de ce que je viens de te dire et retourne chez toi.

Dès qu'il eut cessé de parler, le Roi des poissons mourut.

Rentré chez lui, le pêcheur raconta à sa femme et à ses trois enfants la bonne fortune inespérée qui venait de lui échoir. Puis on s'occupa de préparer l'énorme poisson dont bientôt il ne resta plus que la tête, les os et les nageoires. Un trou fut creusé au milieu du jardin et l'on y trouva un grand coffre rempli d'argent, d'or et de diamants. Puis le pêcheur y enterra ce qui restait du Roi des poissons.

Lorsque le lendemain matin l'homme alla au jardin, il y trouva trois beaux chiens qui le suivirent à la maison.

Il en donna un à chacun de ses fils, selon la recommandation du Roi des poissons. Il en fut de même pour les trois rosiers qui, quelques jours après, poussèrent à l'endroit où les os avaient été déposés.

Le pêcheur n'était plus le pauvre homme d'autrefois. À la place de sa chaumière, il avait fait bâtir un magnifique château. L'aîné de ses fils s'était marié à une riche héritière et les trois rosiers s'étaient tout couverts de feuilles et de fleurs.

Un jour l'aîné, étant allé à la chasse, trouva un superbe château complètement inconnu des gens des environs. Il en parla le soir à sa femme.

— Oh ! je sais ce que c'est ; mon père m'a dit autrefois que ce château était habité par une vieille sorcière, et que tous ceux qui avaient voulu y entrer n'en étaient pas revenus.

— Je voudrais bien savoir ce que peut renfermer le château et j'ai l'intention de tenter l'aventure dès demain.

— Je t'en prie, ne l'essaie pas. Tu ne reviendrais jamais.

— C'est décidé. Demain je prendrai mon chien et je saurai à quoi m'en tenir.

Et, malgré les supplications de sa femme, le nouveau marié prit ses dispositions pour aller visiter le château merveilleux.

Il suivit le chemin de la forêt, puis celui du château auquel il ne tarda pas à arriver. Là, personne ne se montra pour lui barrer la route. Il traversa des cours, des corridors, des salles, et partout ce n'étaient que cavaliers, que princes, que jeunes filles immobiles et que, de près, il trouvait de pierre. Enfin, il arriva à une porte auprès de laquelle une vieille filait sa quenouille.

— Où vas-tu jeune homme ?

— Je viens visiter ce château et je voudrais y entrer.

— C'est fort bien. Mais laisse là ton chien et attache-le au fil de ma quenouille.

Le jeune homme attacha le chien et se trouva aussitôt changé en pierre. La vieille sorcière ricana et se remit à filer.

Mais, dans le jardin du pêcheur, l'un des rosiers avait perdu ses feuilles et ses fleurs à l'instant où le chercheur d'aventures avait été changé en pierre. Les deux frères s'en aperçurent et prévinrent leur père.

— Votre frère est en danger. Jacques, siffle ton chien, et vole au secours de ton aîné.

Jacques siffla son chien et se mit à la recherche de son frère. Lui aussi arriva

devant le château merveilleux, traversa des cours, des corridors et des salles et trouva la vieille filant sa quenouille.

— Hé, la vieille ! N'avez-vous point vu mon frère aîné venir dans ce château ?

— Si, si. Il est dans cette grande salle. Laisse ton chien et attache-le à mon peloton de fil, et je te laisserai libre d'entrer.

Jacques attacha le chien et se trouva à l'instant même changé en pierre, tandis que la vieille se remettait à filer.

Le second rosier avait perdu ses feuilles et ses fleurs.

Quand le cadet s'en aperçut, il siffla son chien, dit adieu à son père et se mit à chercher ses frères.

Arrivé au château, il vit les chevaliers et les belles dames alignés le long des murs et il soupçonna quelque piège. Aussi quand la vieille lui dit d'attacher son chien à son peloton de fil, il s'écria :

— Fidèle, mon chien, saute donc à la gorge de cette maudite sorcière !

Et le chien prit son élan, saisit la vieille par le cou et l'étran-gla. Au même moment le charme fut détruit, et les chevaliers, les princes, les belles dames et leurs chevaux, les deux frères et leurs chiens, revinrent à la vie, tandis que dans le jardin de l'ancien pêcheur, les trois rosiers refleurissaient de plus belle et n'avaient jamais été si beaux.

Les chevaliers et les princesses quittèrent le château après avoir bien remercié le jeune homme.

Les deux plus jolies des belles dames qui étaient là suivirent les jeunes gens et les épousèrent.

Et il y eut des noces si belles, si belles, que depuis que le monde est monde on n'a encore vu leurs pareilles.

*(Conté à Paris, en 1883, par M. Georges Charpentier,
qui l'a recueilli d'un jeune Normand).*

XX.

LE PETIT GARÇON DE NEIGE (LIMOUSIN)

Deux bons vieux paysans n'avaient pas d'enfants, et pourtant, Dieu sait si l'envie leur en manquait ! Ils avaient épuisé tous les pèlerinages à dix lieues à la ronde, s'adressant, toujours sans succès, à toutes les Notre-Dame et à tous les saints si nombreux pourtant du Limousin. Ils avaient fini par désespérer lorsque la vieillesse était venue leur interdire tout espoir.

Or, un jour que le paysan était sorti pour aller fumer la pipe chez un voisin, la neige se mit à tomber à gros flocons et à former une couche épaisse sur les toits, dans les jardins et dans la rue. Notre homme vit à son retour les enfants du village qui roulaient de gros blocs de neige, les empilaient, leur façonnaient une tête tant bien que mal, et en faisaient des hommes de neige. Vite, il courut trouver sa femme :

— Femme, femme ! Viens donc dans la rue ramasser de la neige comme le font les enfants. Nous en ferons un petit garçon de neige. Ne pouvant en avoir un vivant, nous aurons au moins le plaisir de conserver celui-là pendant quelques jours.

— Tu as raison. Allons faire un petit garçon de neige.

Et le vieillard et sa femme sortirent dans la rue, firent un tas de neige et se mirent à le façonner en forme de petit garçon. Tous les enfants avaient cessé leurs jeux pour contempler à loisir les deux vieux, et les voisins étaient sortis de leur maison se demandant si l'homme et la femme avaient perdu la raison.

Mais voilà que le bonhomme de neige est achevé, charmant au possible. Les enfants admirent et ne rient plus, et les voisins sont stupéfaits de voir le petit garçon de neige se mouvoir, remuer les bras et les jambes et embrasser le vieillard et sa femme : le bon Dieu avait enfin accompli le souhait des pauvres gens, et leur avait accordé un enfant blanc comme la neige.

Ce fut une merveille dans le pays ; on venait de tous côtés voir le petit garçon né d'une façon si extraordinaire, et l'on reconnaissait unanimement qu'il était d'un caractère, d'une douceur sans égale. Seulement, on disait qu'il n'avait point

de sang, que son corps était froid comme glace et qu'il ne pouvait supporter la grand chaleur du foyer.

Tout l'hiver, l'enfant de neige resta gai, jovial et de bonne humeur. Mais dès que le soleil du printemps commença à reparaître, le petit garçon se montra triste et on le vit rire moins souvent. Puis, vers la fin de cette saison, il rechercha l'intérieur des bois et tous les endroits ombragés. Sa tristesse avait augmenté et il pleurait presque toujours, ce qui désolait beaucoup ses vieux parents et ses camarades du village.

Lors de la Saint-Jean, les enfants réunirent du bois et de la paille, et firent un grand feu de joie autour duquel ils se mirent à danser. Mais le petit garçon de neige n'était pas là. Ses amis allèrent le chercher et l'entraînèrent dans leur ronde autour du foyer allumé en l'honneur de saint Jean. L'enfant dansa fort joyeusement ; mais quand le feu fut à moitié éteint et que l'on sauta par-dessus, il disparut subitement, fondu à la flamme, et ne laissant qu'un peu d'eau dans la main de ses camarades.

(Conté en 1883, par M. Émile Ulry, qui l'a appris de sa nourrice dans le Limousin, à Donzenac [Corrèze]).

XXI.

LA PETITE SOURIS BLANCHE (NORMANDIE)

La fille d'un pauvre paysan se promenait seule un dimanche dans le bois. Elle cueillait des fleurs pour en faire un bouquet, lorsqu'elle aperçut une petite souris blanche couchée sur un tas de mousse.

— Oh ! la jolie souris blanche ! dit la jeune paysanne.

Et elle prit la souris pour la rapporter à la maison.

La petite souris était bien malade, et croyant que la jeune fille la prenait pour la donner à son chat, elle lui dit :

— Je t'en prie, ne me donne pas au chat, mais laisse moi ici. Je suis la Reine des souris ; je t'en serai reconnaissante.

— Que me donneras-tu alors ?

— Oh ! tout ce que tu pourras désirer. Tu n'auras qu'à venir au bois me faire ta demande et je ferai à l'instant selon tes souhaits.

— Pour commencer, je voudrais que la chaumière que j'habite avec mes parents soit remplacée par une petite maison bien simple, couverte en tuiles et entourée d'un jardin tout rempli de légumes, d'arbres et de fleurs.

— Retourne au village, c'est fait.

La jeune fille laissa la petite souris blanche sur le tas de mousse et rentra au village.

À la place de la chaumière délabrée qu'elle avait quittée quelques heures auparavant, s'élevait une jolie maisonnette aux murs blanchis à la chaux et au toit de tuiles ; dans la cour s'ébattaient les poules, les canards et les oies, et dans le jardin ce n'étaient que légumes, que fleurs et que fruits. Oh ! comme Jeannette était heureuse et comme ses parents étaient émerveillés de ce prodige !

Les jeunes gars du village commencèrent à venir lui faire la cour ; mais ce n'était plus l'affaire de Jeannette. Elle se repentait déjà de n'avoir pas demandé d'avantage à la Reine des souris. Elle aurait pu ainsi se voir recherchée par le fils du notaire, car le fils d'un notaire était bien plus tentant qu'un fils de laboureur ou de fermier.

CONTES FRANÇAIS

Elle n'y tint bientôt plus et elle alla au bois faire part de ses désirs à la Reine des souris.

*« Souris blanche, Reine des souris,
Je t'attends par ici. »*

Jeannette attendit un instant et vit la petite souris accourir à son appel.

— Que veux-tu, Jeannette ?

— Je trouve ma maisonnette déplaisante. Et, à la place, je voudrais voir une belle maison avec domestiques et serviteurs ; puis un grand jardin, beaucoup d'argent et de belles robes dans l'armoire.

— Retourne au village, Jeannette ; tu y trouveras ce que tu désires.

Voilà donc Jeannette la plus riche héritière des alentours et heureuse plus que jamais, car le fils du notaire vient assidûment lui faire sa cour et il n'est bruit dans le village que de leur prochain mariage.

Mais non, car la jeune fille, maintenant que la Reine des souris lui a donné la maison, les champs, l'argent et les robes, songe qu'elle eût pu obtenir un beau château, des diamants et aussi épouser quelque riche seigneur. Elle retourne au bois et appelle la souris blanche :

*« Souris blanche, Reine des souris,
Je t'attends par ici. »*

— Toi encore, Jeannette ! Que veux-tu de moi ?

— Être princesse et avoir un superbe château.

— Eh bien, Jeannette, c'est fait. Retourne à ton château.

Jeannette était princesse ; un riche seigneur vint la demander en mariage. Mais le seigneur ne lui suffisait plus. Elle voulait un roi. Elle prit le chemin du bois et fit venir la Reine des souris :

*« Souris blanche, Reine des souris.
Je t'attends par ici. »*

Lorsqu'elle eut demandé à la souris de changer son château en palais et de la faire reine de France, la souris blanche lui dit :

— Prends bien garde, Jeannette. Tu es trop ambitieuse. Mais va à la ville. Dès maintenant tu es reine de France.

Le roi d'Angleterre étant venu à la cour de France voulut épouser la jeune reine. Mais le roi déplaisait fort au père de Jeannette et celui-ci refusa de marier

CONTES FRANÇAIS

sa fille à un Anglais. Jeannette se fâcha et alla trouver encore une fois la Reine des souris :

*« Souris blanche, Reine des souris,
Je t'attends par ici. »*

— Encore quelque souhait, Jeannette ? Voyons, que veux-tu de moi, aujourd'hui ?

— Mon père refuse de me marier au roi d'Angleterre que j'aime beaucoup. Je voudrais que tu fasses mourir mon père.

— Jeannette, tu n'es qu'une folle, et tu ne méritais pas la fortune. Retourne à ton village, je te retire tout ce que je t'ai donné.

Et la souris blanche disparut, laissant la mauvaise fille toute confondue.

Il lui fallut rentrer dans la vieille chaumière d'autrefois et subir les plaisanteries des jeunes paysans qu'elle avait jadis méprisés. Il n'y eut plus pour elle de rois, de princes, de fils de notaires, de laboureurs et même de valets de ferme ; et il lui fallut toute sa vie rester vieille fille.

*(Conté à Paris, en 1883, par M. Mareux Georges
qui l'a appris en Normandie).*

XXII.

LE DIABLE SANS CORNES (NORMANDIE)

Un paysan cassa un jour sa fourche en faisant une meule de foin. Il alla chez tous les forgerons des environs, mais aucun d'eux n'avait le temps de lui faire une nouvelle fourche. Notre homme ne savait que faire, car c'était l'époque de la moisson. Enfin il se résolut à aller voir le Diable, qui, à cette époque, demeurait dans un grand château au bord de la mer.

— Qui est là ? dit le Diable, en entendant frapper à sa porte.

— Moi, le fermier de Neuville.

Et quand le Diable eut fait entrer le paysan :

— Que veux-tu de moi ?

— J'ai cassé ma fourche et je n'en puis trouver une autre.

— Alors tu voudrais que je t'en donne une ?

— Justement. Je vous la payerai ce que vous demanderez.

— C'est bon ; j'en ai ici une toute neuve qui jamais ne pourra se briser. Je te la céderai volontiers.

— À quelles conditions ?

— Nous verrons tout à l'heure. Dînons toujours en attendant.

Et le Diable et le paysan se mirent à table.

Quand on fut à la fin du repas, le Diable dit à son compagnon :

— Je n'ai besoin ni d'or ni d'argent. Tu me donneras ton âme en échange de la fourche. Voici un parchemin que tu vas signer et tout sera dit.

— Mon âme, vous n'y pensez pas, maître Satan ! Jamais je ne signerai un pareil écrit.

— Tu oublies donc que tu es dans le château du Diable, et que je puis te jeter en Enfer ?

— Je vous répète que je ne signerai rien. Conservez votre fourche et laissez-moi aller.

— Buvons toujours un coup en attendant, dit le Diable.

Et, croyant n'être pas vu de l'homme, il jeta dans le verre de son compagnon une certaine poudre pour l'endormir. Le paysan s'en aperçut, et profitant d'un

instant où le Diable se baissait pour ramasser son chapeau à plumes, il changea les verres.

— À votre santé !

— À la tienne !

Et tous deux burent, et le Diable s'endormit aussitôt. Le paysan changea prestement ses habits contre ceux du démon, prit le chapeau et la fourche, et s'enfuit du château après en avoir fermé les portes solidement.

Le Diable fut étonné, à son réveil ; il voulut sortir, et se vit enfermé ; ne pouvant ouvrir la porte, il se brisa les cornes en essayant de l'enfoncer. Enfin, ayant réussi à s'ouvrir un passage, il se mit à la recherche du paysan, oubliant sans doute que, sans ses cornes, il ne pouvait rien contre les hommes.

Quant au paysan, il était arrivé à la nuit close dans un grand bois où les voleurs avaient l'habitude de se réunir. Il se cacha dans un buisson pour y passer la nuit. Il allait s'endormir quand il entendit du bruit dans le taillis : c'étaient les brigands qui revenaient d'une expédition et qui rapportaient de grand sacs d'or et d'argent.

— Asseyons-nous ici, dit le chef. On ne viendra jamais nous poursuivre en cet endroit.

Les brigands s'assirent en cercle près du buisson, ouvrirent les sacs et comptèrent leurs richesses.

— Il y a juste un million, dit le capitaine.

— Il doit y avoir davantage, crièrent les autres. Tu veux nous voler à ton habitude.

— Je vous dis qu'il n'y a qu'un million.

— Il y a plus ! il y a davantage ! hurlèrent les bandits.

Le paysan avait bien peur d'abord, mais tout à coup, songeant à son déguisement, il se rassura, et, saisissant le moment où les bandits s'étaient levés pour se battre, il sortit du buisson en poussant un grand cri, et d'un seul bond fut au milieu de la bande.

— Le Diable ! le Diable ! s'écrièrent les bandits, qui aussitôt s'enfuirent dans toutes les directions, abandonnant leur butin.

Le paysan ne perdit pas de temps ; il prit les sacs d'or et d'argent et les transporta assez loin de là, dans un buisson auprès d'un grand chêne, à la lisière du bois ; puis, son trésor en sûreté, il sortit du bois et se mit à la recherche de son village. Il y arriva au petit jour et raconta son aventure à sa femme. Puis la nuit suivante, il prit sa voiture et se rendit à l'endroit où l'or des voleurs était caché. Sa voiture se trouva presque pleine, et il rapporta le tout à sa maison.

Le Diable ayant fini par retrouver le paysan, voulut lui faire un mauvais parti,

CONTES FRANÇAIS

mais l'homme saisit sa fourche et en frappa le Diable qui s'enfuit droit en Enfer pour se faire panser par ses diabolins. Ses cornes n'avaient pas encore repoussé, et il était sans pouvoir. Il tomba au beau milieu de l'Enfer et fut grillé comme un simple mortel.

Quant à notre homme, il quitta bientôt le village, et s'en alla riche et heureux vivre à la ville avec sa femme et ses enfants.

*(Conté en 1883, par M. Georges Mareux,
des environs de Rouen).*

XXIII.

LE DIABLE BATTEUR
(BERRY)

Le batteur d'un fermier mourut. Le fermier chercha partout quelqu'un pour le remplacer, mais tous les batteurs étaient engagés, et aucun d'eux n'était disponible pour le moment.

— Il me faut pourtant un ouvrier, se dit le fermier. Il n'y a que le Diable à qui je puisse avoir recours.

Au même instant, l'homme entendit du bruit près de lui, et vit un paysan portant un fléau sur son épaule.

— N'auriez-vous point besoin d'un batteur, notre maître ?

— Un batteur, mais si ; le mien est mort, et depuis quinze jours je cherche partout sans pouvoir mettre la main sur un seul.

— Alors, je tombe bien. À quelles conditions m'engagez-vous ?

— J'ai tellement besoin d'un bon ouvrier que je t'accorderai ce que tu me demanderas.

— C'est entendu, mon maître !

— C'est entendu !

Et le fermier conduisit le batteur la grange et lui indiqua ce qu'il fallait faire.

Vers midi, on appela l'ouvrier pour le dîner. On lui servit une grande jatte de soupe qu'il avala d'un seul trait. Il en fut de même pour les légumes et pour la viande. Le fermier se demandait quel était ce grand mangeur et commençait à se repentir d'avoir engagé un pareil ouvrier.

Huit jours après, toute la récolte du fermier avait été abattue, vannée, mise en sacs et portée au grenier par le mystérieux batteur. Celui-ci s'en vint trouver le fermier.

— Notre maître, le travail pour lequel vous m'avez pris est terminé ; je viens pour que vous me payiez.

— Que veux-tu en paiement ?

— Peu de chose, ce qui se trouve en ce moment derrière la porte de la cuisine.

— Prends-le ! dit le maître, qui croyait que le batteur demandait le balai.

Mais c'était Jeannette, la fille du fermier, qui jouant avec sa sœur Catherine, était en ce moment cachée derrière la porte.

Le Diable, car c'était lui, on l'a deviné, le savait bien ; il ne fit qu'un bond jusqu'à la porte, saisit la jeune fille et l'emmena hors de la maison, malgré les supplications de son pauvre père.

— Permettez au moins que j'emmène ma sœur Catherine ! dit Jeannette au démon.

— Je le veux bien ! répondit le Diable en riant dans sa barbe.

Jeannette emmena Catherine, et le Diable les plaça avec lui sur un grand cheval noir qu'il fit sortir du sol rien qu'en frappant du pied sur les cailloux de la route. Le cheval allait rapide comme le vent, et bientôt on arriva devant un grand château.

— Est-ce ici ? dit Jeannette.

— Pas encore, répondit le Diable.

Une heure après, ce fut un autre château, bien plus beau que le premier.

— Est-ce ici ? demanda encore Jeannette.

— Pas encore, lui dit le démon.

Enfin on se trouva à la porte d'un palais superbe.

— Nous voici arrivés ; descendez et hâtez-vous.

Le Diable descendit avec les jeunes filles et les fit entrer dans le château. Jamais les filles du fermier n'avaient rien vu d'aussi beau. Les murs étaient d'argent, les portes d'or, et les glaces taillées dans un seul diamant. Puis, partout des sacs remplis d'or et de pierres précieuses, des armes et de la vaisselle du plus grand prix.

— Jeunes filles, sachez que je suis le Diable et que je ne me suis mis au service de votre père que pour avoir votre âme. Comme elle ne me serait utile en rien, vous vivantes, il faut que je vous tue. Je vais commencer par Jeannette.

Le Diable prit la selle de son cheval noir, puis il dit :

*« Pose, ma belle, pose, ma belle,
Pose ton cou sur la selle. »*

— Attendez, mon bon monsieur, attendez que je quitte mon beau tablier, mes beaux bas que ma mère jamais plus ne me donnera !

— Je le veux bien, mais dépêche-toi.

Et le Diable alla mettre son cheval à l'écurie.

— Vite, ma sœur ; vite, ma sœur ; monte dans la grande tour et vois si ma marraine la sainte Vierge ne vient pas à notre secours.

CONTES FRANÇAIS

Catherine monta dans la tour et regarda par toutes les routes et par tous les sentiers.

— Catherine, Catherine, vois-tu venir quelque chose ?

— Je ne vois rien, rien, par toutes les routes et par tous les sentiers.

Le Diable revint, prit son grand sabre et dit :

*« Pose, ma belle, pose, ma belle,
Pose ton cou sur la selle. »*

— Attendez, mon bon monsieur, attendez que je quitte ma bel-le chemise que ma mère jamais plus ne me donnera.

— Je le veux bien, mais hâte-toi.

Le Diable sortit encore pour aller donner à manger à son cheval.

— Catherine, Catherine, vois-tu venir quelque chose ?

— Je ne vois venir qu'un petit papillon blanc tout au loin dans le ciel bleu.

— C'est ma marraine, la sainte Vierge ! Fais-lui signe de venir bientôt, car voilà le Diable qui accourt.

— Allons, allons, est-ce fini ?

*« Pose, ma belle, pose, ma belle,
Pose ton cou sur la selle. »*

— Attendez, mon bon monsieur, attendez que je tire mon beau scapulaire que jamais plus ma mère ne me donnera.

— Mon cheval a soif et j'y vais, mais c'est la dernière fois.

Dès qu'il fut sorti, Jeannette appela sa sœur :

— Catherine, Catherine, vois-tu le papillon ?

— Me voici, ma gentille filleule, me voici ! dit la sainte Vierge qui venait d'arriver.

Le Diable revint avec son grand sabre. Mais la sainte Vierge le saisit et le plaça dans une grande boîte, et, comme une grande chaudière d'eau bouillante était là, on y jeta le Diable.

— Grâce, grâce ! criait-il. Laissez-moi aller, et je laisserai en paix le fermier et ses filles.

— Le jures-tu, demanda la sainte Vierge, et donneras-tu à ma filleule tout l'or et tous les diamants qu'elle pourra emporter d'ici ?

— Oui, oui, je le jure. Mais, de grâce, laissez-moi aller !

La sainte Vierge mit le Diable en liberté et aida les jeunes filles à emporter

CONTES FRANÇAIS

chez leur père une partie des trésors du démon, dont jamais on n’entendit parler depuis à la maison du fermier.

*(Conté en 1882, par M. Joseph Vouaux,
à Neuilly [Cher]).*

XXIV.

LA MORT JOUÉE (ARTOIS)

Dans un village de l'Artois vivait une bonne vieille femme dont le plus grand plaisir était de soulager les malheureux. Tous ceux qui se présentaient à sa porte étaient sûrs de s'en retourner avec quelques sous et un bon morceau de pain blanc. Aussi les mendiants des villages voisins ne manquaient jamais de passer par la maison de la vieille femme.

Un grand saint, dont je ne me rappelle plus le nom, avait dîné bien des fois avec la bonne femme lorsque ses affaires l'avaient appelé en Artois dans les environs du village ; et un jour, il dit à son hôtesse :

— Le bon Dieu m'a donné le pouvoir d'accomplir le souhait qu'il vous plaira de faire. Réfléchissez bien, et dites-moi ce que vous voulez.

La femme réfléchit longtemps et finit par dire :

— J'ai un grand prunier dans mon jardin. Je veux que j'y puisse faire rester à ma fantaisie quiconque montera dessus pour en cueillir les fruits.

— Votre souhait est bien bizarre, ma bonne femme. Mais enfin, puisque vous le voulez, je vous accorde ce que vous me demandez.

Et le saint prit congé de la femme et retourna au ciel.

Dix ans plus tard, la Mort vint à passer par la maison de la vieille.

— Elle a bientôt quatre-vingts ans ; elle a vécu sa part. je vais l'emmener aujourd'hui ! se dit-elle.

Et la Mort entra dans la maison.

— Tiens, c'est toi, la Mort ? Je t'attendais depuis longtemps. Je suis prête à partir sans regrets. Ah ! si ; je me trompe ; je voudrais bien manger quelques prunes avant de quitter cette terre.

— Ce n'est que cela ; attends un instant.

Tout courant, la Mort alla au jardin, grimpa sur le prunier, cueillit des prunes et voulut descendre. Mais la vieille femme la guettait et elle commanda :

— Je veux que la Mort ne puisse descendre sans ma permission.

Et la Mort eut beau se démenager, menacer, prier, crier, tempêter, elle ne put descendre du prunier.

CONTES FRANÇAIS

Pendant six mois personne ne mourut sur la terre. Les infirmes, les blessés, les malades souffraient horriblement et appelaient la Mort qui ne venait pas. Les plus malheureux de tous étaient encore les médecins, qui ne pouvaient arriver à faire mourir la plus chétive créature. L'un d'eux, grand ami de la Mort, vint pour l'aider à descendre de l'arbre et ne réussit qu'à partager son sort.

Enfin, de tous côtés on vint prier la femme de laisser aller la Mort. La bonne vieille le voulut bien et mit pour condition que la Mort ne viendrait la prendre que lorsqu'elle aurait appelée par trois fois.

La Mort descendit de l'arbre et se remit à frapper les vivants comme par le passé, au grand soulagement des uns, au grand désespoir des autres.

Quant à la vieille femme, elle devint bientôt si cassée, si usée, si infirme, qu'un beau jour elle appela la Mort par trois fois et qu'elle alla au Paradis prendre la place que ses bonnes actions lui avaient réservées.

*(Conté en février 1881, par M. Bonnelle,
de Thièvres [Pas-de-Calais]).*

XXV.

POUÇOT (BERRY)

Un petit garçon de dix ans n'était pas plus gros que le pouce ; aussi l'avait-on surnommé Pouçot.

Sa mère lui dit un jour :

— Pouçot, prends Grivette, la vache, et mène-la paître dans notre champ.

— Bien, mère, dit Pouçot ; je vais mener Grivette aux champs.

Pouçot prit la vache par le lien et la conduisit à l'endroit indiqué. Mais il ne tarda pas à pleuvoir.

« Où me mettre à l'abri ? » pensa l'enfant.

Il chercha et trouva un chou sous les feuilles duquel il se blottit.

La vache vint justement près du chou, et le trouvant à son goût elle le mangea sans s'apercevoir qu'elle avait avalé Pouçot. Le soir venu, on ne vit pas rentrer l'enfant et ses parents crurent qu'il s'était noyé dans la rivière.

Le lendemain, la vache beuglait à être entendue à une lieue de là. C'était Pouçot qui avait tiré son couteau et qui la piquait d'importance. On fit venir un vétérinaire qui conseilla de tuer l'animal. Ce qui fut fait. La viande fut vendue au boucher, et les boyaux et les tripes furent jetés dans un coin du jardin, personne ne s'étant avisé de penser que Pouçot y fut renfermé.

Un loup, qui passait par aventure, vit les tripes.

« La bonne aubaine ! pensa-t-il. Il y a longtemps que je n'aurais fait pareil repas. »

Et notre loup se mit en devoir de manger les tripes et avec elles Pouçot. Son repas achevé, le loup retourna dans la forêt. Le lendemain, maître Loup guettait une brebis assez éloignée du troupeau.

— Hé ! hé ! berger ; gare au loup ! Au loup au loup ! cria Pouçot de sa plus forte voix.

— Tais-toi donc, tais-toi donc ! disait le malheureux loup.

Mais Pouçot n'en criait que plus fort :

— Au loup ! au loup ! au loup !

Le berger accourut et chassa le voleur de moutons.

— Qu'ai-je donc dans le corps ? pensait le loup. C'est le Diable bien certainement. Voyons si je pourrai le faire sortir en me pressant entre deux arbres.

Et le loup fit comme il venait de dire et Pouçot dut sortir de son ventre. À peine débarrassé, l'animal s'enfuit.

Pouçot s'en alla à la rivière, prit un grand bain et se disposa à retourner chez ses parents.

Au détour de la route, il se trouva face à face avec une troupe de bandits :

— Oh ! le joli petit garçon ! dit l'un des brigands.

Il prit l'enfant et l'alla présenter au chef de la bande.

— Tiens, tiens, dit celui-ci ; comment t'appelles-tu ,

— Pouçot, not'maître.

— Es-tu adroit et rusé ?

— Je le pense bien.

— C'est ce qu'il faut. Nous sommes des voleurs, comme tu dois t'en apercevoir, et nous allons dévaliser le notaire. Il serre son argent dans une grand caisse ; tu entreras par le trou de la serrure et tu prendras l'argent.

— Entendu, entendu !

On arriva à la maison du notaire et Pouçot n'eut pas de peine à entrer par le trou de la serrure et à prendre tout l'argent du notaire.

On s'en alla.

Tout le long du chemin, le petit garçon criait :

— Des rouges et des blancs ! Des rouges et des blancs !

Il voulait parler des pièces d'or et des pièces d'argent.

— Tais-toi donc, petit morveux ; tu vas nous faire prendre.

— Des rouges et des blancs ! Des rouges et des blancs !

— Tu vas nous faire arrêter. Veux-tu cent francs pour te taire ?

— Tout de même, tout de même !

Pouçot reçut cent francs du capitaine.

— Ce n'est pas tout, dit ce dernier. Nous avons encore à rendre visite à un marchand de fromages. Tu entreras par la chatière et tu nous passeras les plus beaux fromages.

— C'est bien, not'maître.

Pouçot pénétra dans la maison par le trou de la chatière et passa les fromages à ses compagnons les bandits.

Puis on reprit la grande route.

— Des mous et des durs ! Des mous et des durs ! criait Pouçot.

— Tais-toi donc, Pouçot.

— Des mous et des durs ! Des mous et des durs !

—Tais-toi et nous te donnerons une douzaine de fromages.

—Entendu.

Pouçot prit les fromages et peu après s'enfuit inaperçu. Après avoir marché longtemps, bien longtemps, Pouçot arriva à la nuit noire auprès de la maison de ses parents.

—Pan, pan ! Ouvrez ; c'est votre fils qui revient.

Mais il eut beau frapper et crier, les parents ne l'entendirent point.

—Bon se dit Pouçot ; me voilà condamné à passer la nuit dehors. Ce n'est guère agréable.

Il fureta partout et finit par trouver la peau de vache qu'on avait mise à sécher dans le jardin.

« Voilà mon affaire, pensa Pouçot ; je vais m'envelopper de cette peau et j'irai me coucher dans le bois voisin. »

L'enfant fit comme il venait de dire, s'enveloppa dans la peau de vache et s'en alla dans la forêt.

Par crainte des loups, il avisa un gros chêne, grimpa le long du tronc et s'installa commodément sur une maîtresse branche.

Il allait s'endormir, quand il entendit du bruit dans les buissons ; c'étaient les voleurs que Pouçot avait quittés et qui avaient choisi cet endroit de la forêt pour faire le partage des richesses qu'ils avaient volées depuis plusieurs mois.

Justement les voleurs s'assirent au pied de l'arbre sur lequel se tenait Pouçot.

—Les affaires ont bien marché depuis quelques temps, commença le capitaine ; ces douze grands sacs d'or déposés ici vous le prouvent. Nous sommes dix de la compagnie ; comme chef je prends trois sacs et je vous laisse les neuf autres...

Le voleur continua, mais ses compagnons l'interrompirent disant que deux sacs d'or lui suffiraient amplement pour sa part. On en vint au gros mots, puis aux coups de poing. Pouçot était tellement effrayé qu'il laissa tomber sa peau de vache justement au beau milieu des bandits et sur la tête des capitaine.

—Le Diable ! Le Diable ! s'écrièrent les voleurs épouvantés.

Et laissant là les douze sacs d'or, ils s'enfuirent dans toutes les directions.

Pouçot se hâta de descendre de l'arbre, prit les douze sacs d'or et les porta chez ses parents qui cette fois l'entendirent et lui ouvrirent.

Vous jugez de la joie des parents en voyant revenir extrêmement riche le fils qu'ils croyaient perdu.

(Conté par une vieille mendiante de Neuilly [Cher])

XXVI.

LES PETITS GARÇONS ET LE DIABLE (NORMANDIE)

Deux petits garçons étaient un jour au bois à cueillir des fleurs pour s'en faire un bouquet. Ils s'attardèrent dans leur recherche, et lorsqu'ils voulurent retourner à la maison, ils s'aperçurent qu'ils étaient perdus. Ils eurent beau aller de droite, de gauche, d'avant et d'arrière, ils ne purent retrouver leur chemin. Les petits garçons avaient grand peur.

— Si le loup vient, se disaient-ils, il nous mangera.

— Oui, aussi il nous faudrait trouver quelque cabane de bûcheron où passer la nuit.

— Comment faire ?

— Monte sur ce grand chêne et vois si tu n'aperçois pas quelque lumière.

Le petit garçon grimpa le long de l'arbre et, de branche en branche, arriva au sommet. Il regarda dans toutes directions et finit par remarquer une lumière brillant dans le lointain. Il prit son chapeau et le laissa tomber dans la direction de la lumière. Puis il descendit et partit de ce côté. Comme il avait des haricots dans sa poche, il en sema sur son chemin de manière à pouvoir le lendemain revenir dans la forêt, et bientôt il se trouva avec son frère devant un magnifique château.

— Pan, pan ! firent-ils.

— Qui est là ? dit une femme qui vint leur ouvrir.

— Nous sommes deux petits garçons égarés dans la forêt, et nous voudrions que vous nous logiez pour la nuit. Demain matin, nous retournerons chez nos parents.

— Vous ne savez donc pas que vous êtes dans la maison du Diable et que, s'il vous voit ici à son retour, il vous mangera ?

— Bonne femme, vous nous cacherez bien, et votre mari n'en saura rien.

— Allons, venez tout de même ; je vous mettrai dans un petit cabinet.

Les petits garçons entrèrent dans le château du Diable ; la bonne femme leur donna à manger un poulet rôti et leur fit boire son meilleur vin ; puis elle les fit

coucher dans le petit cabinet dont elle avait parlé. Vers minuit, le Diable entra.

— Femme, je sens la viande fraîche, la chair de chrétien !

— Tu te trompes, sans doute ; à moins que ce ne soit ce hibou qui a passé tout à l'heure et qui a laissé tombé un os dans la cheminée.

— Non, non, c'est la viande fraîche que je sens !

Le Diable fureta partout et finit par trouver les petits enfants.

— Femme, prends ces garçons et mets-les à la broche.

— Ce n'est pas nécessaire pour aujourd'hui ; je t'ai fait cuire un jeune agneau et il est tout prêt à être manger.

— Alors, ce sera pour demain ; en attendant, mets les enfants dans le tonneau.

La femme fut forcée de placer les petits dans un tonneau vide ; mais elle leur donna une queue de rat en leur disant de la présenter au Diable si celui-ci venait avant le jour.

Lorsque le Diable eut fini de manger, il eut encore faim et il alla au tonneau pour y prendre les enfants.

— Donne-moi ton bras, toi, l'aîné ! dit-il à l'ouverture.

— Le voici, dit le petit garçon en avançant la queue de rat.

— Tu as le bras aussi maigres que cela, Alors, je vais te laisser ici avec ton frère jusqu'à ce que vous soyez grossis.

Le Diable alla se coucher en songeant au bon repas qu'il ferait quand ses prisonniers seraient convenablement engraisés.

Quand les enfants l'entendirent ronfler, ils sortirent du tonneau, mirent beaucoup de bois dans la cheminée et s'enfuirent en montant jusqu'au toit. Puis ils crièrent :

— Méchant Diable, méchant Diable, nous sommes sauvés, tu ne pourras jamais plus nous rattraper !

Le Diable se réveilla furieux et vit que les deux petits garçons étaient au-dessus de la maison.

— Attendez, attendez, je vais vous reprendre et ne faire qu'une bouchée de votre maigre carcasse !

Et il grimpa dans la cheminée. Mais comme il était fort grand et très gros, il ne put bientôt plus ni monter ni descendre, et il poussait des cris épouvantables, sacrant et jurant comme un démon qu'il était.

Les petits garçons se hâtèrent de descendre du toit et de rentrer dans le château. Ils prirent une torche et allumèrent le bois qu'ils avaient mis dans la cheminée. Bientôt le Diable fut entièrement rôti, et ce fut un démon de moins. La

CONTES FRANÇAIS

bonne femme était bien heureuse d'être débarrassée de son vilain mari, et elle dansait et chantait comme si elle avait été à la noce.

Le matin venu, elle prit toutes ses richesses et en mit la moitié de côté pour ses petits sauveurs qui, grâce aux haricots qu'ils avaient jetés la veille, purent retrouver la forêt et le chemin de leur maison.

Avec l'or et l'argent du Diable, ils vécurent heureux, et s'ils ne sont pas morts, ils doivent être bien vieux, car ma grand-mère tient leur histoire de sa propre grand-mère morte il y a bien longtemps.

*(Conté en 1879 par M. Charles Garnier, à Paris,
d'après une sœur de charité normande.)*

XXVII.

LA FLÛTE ET L'ANNEAU ENCHANTÉS (ARTOIS)

Une bonne femme faisait un jour son pain. Il resta au fond de la maie un petit morceau de pâte.

«Tiens, se dit-elle, si j'en faisais une galette pour mon fils Jeannot! »

Et la femme prit un peu de beurre, le mêla à la pâte, ajouta deux œufs et fit une excellente galette toute dorée pour son fils Jeannot. Lorsque la galette fut cuite, la bonne femme appela son fils et la lui donna en lui disant d'aller jouer avec ses camarades.

Jeannot s'en alla sur la route, s'assit sur un rideau et se mit à manger sa galette.

Une vieille femme passait justement sur la route.

— Bonjour, Jeannot, dit-elle. La bonne galette que tu manges! Veux-tu m'en donner un petit morceau?

— Parbleu! mais tout, si vous le voulez. Tenez, prenez-la.

— Tu es bien gentil, Jeannot; je n'en veux que la moitié.

Et lorsque la bonne vieille eut mangé sa part de galette, elle prit une bague et une flûte et les donna à l'enfant en lui disant:

— Je ne veux pas être en reste avec toi. Tu m'as donné la moitié de ta galette et je m'en suis bien régalée; mais, en échange, prends cette flûte et cet anneau merveilleux et garde-les avec soins, car ils pourront t'être de grande utilité dans la vie.

Jeannot remercia la fée, car c'en était une, et, dès qu'elle fut partie, essaya de quelle utilité pouvaient lui être la bague et la flûte. À peine eut-il mis l'anneau à son doigt qu'il se trouva petit, tout petit.

« Si au moins je pouvais me grandir quand même! » pensa Jeannot.

Et aussitôt il grandit, grandit et devint aussi gros qu'un moulin à vent ou qu'une meule de foin.

Il ôta l'anneau et reprit sa taille naturelle. Puis il se mit à jouer de la flûte enchantée, et grand fut son étonnement en voyant qu'autour de lui tout se mettait à danser, à sauter en mesure de plus en plus fort.

« J'en sais assez, pensa Jeannot, pour faire mon tour de France. »

Et il prit le chemin de la ville.

Comme le soir de ce jour il traversait une forêt, des voleurs l'aperçurent et le poursuivirent. Mais Jeannot se servit de sa bague merveilleuse et devint petit, tout petit jusqu'à pouvoir se cacher sous une moitié de coquille d'œuf.

Lorsque les voleurs l'eurent dépassé, Jeannot reprit sa taille ordinaire et s'en alla par un autre chemin. D'autres voleurs le poursuivirent encore, et Jeannot dut se cacher sous une feuille de chou où il passa la nuit.

Le lendemain, le jeune voyageur entra dans un château et y demanda l'hospitalité. Les domestiques le conduisirent par-devant le seigneur, qui n'était autre que le roi du pays avoisinant.

— Que veux-tu, jeune homme ? lui demanda le roi.

— À boire, à manger et à dormir, que cela vous plaise ou vous déplaise.

— Tu es un insolent, et je vais te faire rosser par mes valets.

— Je ne crains ni vous, ni vos valets. Je suis le plus puissant des nains et le plus fort des géants. Voyez.

Jeannot se fit immédiatement petit comme un moucheron, puis aussi grand que la plus grosse tour du château, et le seigneur épouvanté lui fit servir un bon dîner et lui donna une chambre et deux domestiques à ses ordres.

Le roi avait une fille extrêmement belle ; Jeannot la vit et l'aima. Il se décida à la demander en mariage.

Le roi demanda à réfléchir quelques jours, puis, ce temps écoulé, il appela le jeune aventurier.

— Je me suis promis, Jeannot, de ne marier ma fille qu'à celui qui m'aura donné les plus grandes preuves d'adresse. Beaucoup de princes ont essayé ce que je vais te proposer et n'ont pu réussir. Voici ce qu'il te faut faire pour avoir ma confiance et obtenir la main de ma fille. Tu vas prendre douze lapins noirs et douze lapins blancs que tu conduiras par les champs et par les bois sans les attacher d'une façon ou d'une autre. Si tu ramènes les vingt-quatre lapins au château lors du coucher du soleil, tu auras ma fille en mariage. Tu as compris ?

— Oui, oui. Je suis prêt à tenter l'épreuve.

Jeannot prit les lapins et les conduisit dans les champs. Arrivés là, ils auraient bien voulu s'échapper suivant leur fantaisie, mais Jeannot joua de sa flûte et les obligea à danser ; de sorte qu'au coucher du soleil il les ramena tous au château.

Le roi voulut essayer d'une seconde épreuve.

— Cette fois, je te donnerai ma fille si tu peux demain échapper au bourreau qui devra te pendre dans la cour du château. Ce sera la dernière condition, je te le jure.

CONTES FRANÇAIS

En effet, le lendemain on fit dresser une potence dans la grande cour du palais, et le roi se mit au balcon pour regarder l'exécution de Jeannot. Au moment où le bourreau allait lui mettre la corde au cou, le petit aventurier prit sa flûte, joua, joua, tant et tellement que tous les assistants, depuis le roi jusqu'au bourreau, faisaient des bonds prodigieux sans pouvoir s'en empêcher. Le roi se vit obligé de demander grâce à Jeannot, qui épousa la princesse quelques jours après.

Le jeune homme fit venir sa mère au palais.

Quand le roi, son beau-père, mourut, Jeannot fut proclamé roi ; il vécut fort heureux avec sa femme et il en eut de nombreux enfants.

*(Conté en 1881, par M. Bonnelle, de Thièvres
[Pas-de-Calais])*

XXVIII.

LA BAGUETTE MAGIQUE (ARTOIS)

Un bon paysan s'était un peu trop attardé au cabaret à boire des tasses de café et des chopes de bière. Il était tant soit peu gris en sortant, et ayant tombé à rencontrer le seigneur du village, il l'insulta. Le châtelain, furieux, fit saisir le paysan et le fit mettre en prison. Puis, quelques jours après, il le fit mettre en liberté en lui disant :

— Je te donne huit jours pour inventer un jeu de *Trincmal*; si, au bout de ce temps, tu ne l'as pas trouvé, tu sera pendu.

— Mais, mon maître, encore faudrait-il que je sache ce que vous entendez par un jeu de *Trincmal*.

— Je te laisse toute liberté à ce sujet; une fois que tu me fais rire fort avec ton jeu, c'est ce que je demande. Ainsi retourne à ta maison et invente ce qu'il te plaira.

Le paysan passa sept jours à réfléchir et ne trouva rien qui pût faire rire le seigneur.

« Je suis perdu, se dit-il, si je ne parviens à m'enfuir. Je vais quitter le village et me sauver en Picardie. »

Aussitôt dit que fait. L'homme prit une *binette*, comme s'il allait travailler aux champs, mit sa blouse sur le bras et, sans se faire remarquer, sorti du village.

Il allait arriver en Picardie, quand il rencontra une vieille femme ridée, s'appuyant sur un gros bâton noueux qui lui demanda :

— Où vas-tu avec cette binette ?

— Ma bonne femme, je quitte mon village pour éviter la corde qui m'y attend. J'ai eu le malheur d'insulter mon maître et seigneur et, en punition, il m'a condamné à inventer sous huit jours un certain jeu de *Trincmal*, que Dieu confonde ! ou à me voir pendu à la grande potence du château.

— Ah ! ah ! le jeu de *Trincmal*, je sais ce que c'est... Et tu as sans doute grand regret de laisser là-bas ta femme Catherine ?

— Pour Dieu, oui ! C'est mon plus grand chagrin.

—Tu as tort, tu as tort. Ta femme, depuis trois mois, ne fait que de te tromper avec le curé du village. Tout le monde le sait, et tu es le seul à l'ignorer.

—Ce n'est pas possible!

—Si, si; c'est comme je te le dis. Tu vas retourner au village, et tu pourras en juger par toi-même.

—Mais le seigneur?

—Ne t'en inquiète pas. Prends cette baguette magique et sers-t'en au moment convenable. Tu n'auras qu'à dire: «Baguette, fais bien tenir!» et tu feras tout ce que tu voudras. Adieu.

La vieille continua son chemin, tandis que le paysan retournait au village. Arrivé là, il rentra par le jardin en se dissimulant soigneusement, et il alla se cacher dans le grenier après avoir creusé un petit trou dans le plancher. Par là, il voyait et il entendait tout.

Le cura arriva bientôt.

—Bonjour, Catherine. On dit que ton mari s'est sauvé tout au loin. Cela tombe bien. Nous allons nous coucher.

—Causons un peu auparavant.

—Non, non; plus tard, cela vaudra mieux.

Et le curé se coucha avec la femme. Mais, bientôt après, il eut besoin de se lever pour prendre le vase de nuit.

—Baguette, fais bien tenir! dit le paysan, qui avait tout vu.

Le charme fit son effet.

—Catherine, Catherine, dit le curé; je ne sais ce que j'ai; je ne puis lâcher le vase.

—Attendez; je vais vous aider.

La femme se leva et toucha le vase de nuit.

—Baguette, fais bien tenir! ajouta le paysan.

Puis, un gros bâton à la main, il descendit du grenier et chassa devant lui sa femme et le curé tous deux en chemise et la main rivée au vase de nuit.

Les deux amants demandaient grâce.

—Laisse-moi rentrer au presbytère, dit le curé, et je te donnerai mille écus.

—Non, non, pas au presbytère, mais au château. J'ai trouvé le jeu de *Trincmal*, et du diable si mon maître le seigneur ne se tord pas les côtes à la vue de ce beau couple. En avant, marche!

Et frappant de plus en fort, l'homme conduisait ses prisonniers au château. Un petit paysan tomba à passer avec un panier tout plein de carottes. Il en envoya une dans le dos du curé.

—Baguette, fais bien tenir! dit le villageois.

CONTES FRANÇAIS

Et la carotte resta au dos du curé. Ce que voyant, une vache de passage voulut manger la carotte.

— Baguette, fais bien tenir ! dit une nouvelle fois l'homme à la baguette magique. Et la vache suivit le couple.

On arrivât près du château, lorsqu'un taureau aperçut la vache et s'avança pour la couvrir.

Le paysan n'eut qu'à dire : « Baguette, fais ton devoir ! » et le taureau dut suivre le groupe.

— Hé ! hé mon maître, cria le villageois en arrivant dans la cour du seigneur. Venez vite voir. J'ai inventé le jeu de *Trincmal*.

Le seigneur accourut et pensa mourir de rire en voyant le jeu singulier qu'avait trouvé le paysan. Le curé et la femme furent chassés honteusement du pays, et l'homme non seulement eut sa grâce, mais encore devint bientôt l'intendant du seigneur.

(Conté en 1881, par M. Bonnelle, de Thièvres
[Pas—de-Calais]).

XXIX.

LA MAUVAISE MÈRE
(ALSACE)

Dans un ménage de paysans, il y avait deux enfants, un petit garçon nommé Henri et une petite fille nommée Lina. La mère aimait beaucoup son fils Henri, mais elle détestait sa fille Lina, qu'elle battait à tout propos et dont elle eût voulu pour beaucoup se voir débarrassée.

Un jour, profitant de l'absence de son mari, qui était allé à la ville voisine, la méchante femme appela ses deux enfants et, après avoir envoyé Lina à l'école pour y chercher ses prix, elle dit à son fils :

— Henri, il te faut aller chez le mercier demander pour deux sous de petites aiguilles. Nous les mettrons dans la soupe de ta sœur et elle mourra.

— Mais, maman, je ne veux pas faire mourir Lina.

— Prends ces deux sous et va-t-en vite ; sinon je te battrai d'importance !

Effrayé, le petit garçon courut chez le mercier.

— Bonjour, monsieur ; je viens chercher pour deux sous de petites aiguilles.

— Ta mère a donc à coudre aujourd'hui quelque robe de soie ?

— Non, mais elle veut mettre ces aiguilles dans la soupe de ma sœur Lina et la faire mourir.

Le mercier refusa de donner pour deux sous d'aiguilles et renvoya le petit Henri.

— Maman, dit l'enfant en rentrant, le marchand n'a pas voulu me vendre les aiguilles.

— Comment donc ? Que lui as-tu demandé ?

— J'ai dit que je venais chercher deux sous d'aiguilles fines dont tu avais besoin pour faire mourir sœur Lina.

— Tu es donc fou, de dire de pareilles choses ! Cours chez l'autre marchand et ne dis pas pourquoi j'ai besoin d'aiguilles.

Un quart d'heure plus tard, Henri était de retour, et la femme mettait les aiguilles dans l'assiette de sa petite fille.

Débarrassé de sa commission, le petit garçon courut à l'avancée de sa sœur. Il la rencontra toute chargée de gros livres.

— Tu as donc obtenu tous ces prix, petite sœur ?

— Oui, j'ai été la première en tout.

— Si tu veux me donner le plus beau de ces livres, je te confierai un grand secret.

— Je le veux bien, Henri ; prends le livre qui te plaît le plus.

— Eh bien, maman veut te faire mourir ; elle a mis de fines aiguilles dans ta soupe et, si tu en manges, je n'aurai plus de sœur.

Lina remercia son frère et revint à la maison. Le dîner était servi, et les enfants se mirent à table.

— Qu'as-tu donc, Lina ? dit la mère ; tu ne manges pas.

— Non, j'ai mal à la tête, et je préférerais dîner dans le jardin.

— Soit, va dîner dehors.

Lina emporta son assiette et, à peine sortie, prit une bêche, fit un grand trou et jeta sa soupe qu'elle recouvrit de terre. Puis elle revint auprès de sa mère.

La méchante femme était toute étonnée de voir sa fille encore en vie.

« Des aiguilles ne suffisent pas ; il faut que je trouve autre chose ! »

Ainsi songeait la marâtre. Le dîner terminé, elle envoya son fils en commission et dit à Lina de descendre à la cave pour y tirer du vin. La petite fille y alla suivie par sa mère, qui la cloua par les mains et par les pieds à une croix de bois tout au fond de l'arrière-cave.

« Enfin, je suis débarrassée de cette maudite enfant ! se di-sait la mauvaise créature. Je dirai à mon mari qu'elle est allée se promener au bois et qu'elle n'est pas encore revenue. On la croira dévorée par les loups. »

C'est ce qu'elle raconta à son mari quand celui-ci fut de retour, et dans tout le village on pleura en songeant qu'une si jolie petit fille était morte mangée par les animaux de la forêt.

Un an plus tard, le mari eut besoin d'aller dans l'arrière-cave. Tout à coup il se heurta contre un corps d'enfant qu'il reconnut être celui de sa petite Lina, et il entendit une petite voix fine qui disait :

*« Ma mère, ma méchante mère,
Sur cette croix m'a clouée. »*

Le pauvre père essaya d'enlever les clous qui retenaient son enfant. Mais, dans ses bras, il ne resta que quelques ossements ; la petite Lina était morte aussitôt qu'elle avait dévoilé le crime horrible de sa mère cruelle. Furieux, le paysan prit un grand couteau et tua sa femme. Puis il recueillit pieusement les restes de sa Lina et les fit enterrer dans le cimetière du village.

CONTES FRANÇAIS

Cette cérémonie achevée, le malheureux père mourut de douleur.

*(Conté en 1883, par M. Michel Stoullig,
qui le tient de sa bonne, une Alsacienne.)*

XXX.

LA COQUETTE PUNIE
(PICARDIE)

Un maréchal, un menuisier et un maçon faisaient la cour à une jeune fille du village. Le mardi, le jeudi et le samedi, c'est à dire, les jours où les « amoureux pour de bon » vont voir leur bonne amie, les trois jeunes gens arrivaient chez la belle et restaient fort tard à essayer chacun de son côté de se faire agréer par la jeune fille. Mais ce n'était qu'une coquette qui ne demandait qu'à se gausser de ses admirateurs et dont le plus grand plaisir était de rire à leurs dépens, ce qui mortifiait d'autant plus ceux-ci qu'ils ne se sentaient pas le courage de lui en faire des reproches.

Un soir que le maréchal était arrivé de bonne heure, la coquette lui dit :

— Je voudrais bien voir si réellement tu m'aimes comme tu me l'assures. Pour t'éprouver, voici ce que je te demande :

Tu vas prendre un drap de lit, tu l'envelopperas et tu iras à minuit me cueillir une fleur sur la tombe du fils à la mère Victoire. Si tu fais cela, je te promets de me marier avec toi.

— Tu n'y songes pas, aller ainsi me promener dans le cimetière ?

— Alors tu ne m'aimes pas.

— Si, si ; mais puisque tu le veux , j'irai.

Le galant quitta la jeune fille et s'en fut au cabaret se préparer en buvant à ce que lui demandait la jeune fille.

Le menuisier arriva peu après.

— Tiens, je suis seul, dit-il en arrivant ; cela tombe bien. Il y a assez longtemps que je te fais la cour. Veux-tu oui ou non que l'on publie nos premiers bans dimanche prochain ?

— Je ne demanderais pas mieux si j'étais sûre que tu m'aimes ; mais quelles preuves en ai-je ?

— Que faut-il faire pour te rassurer ?

— Je ne sais trop... Voyons ; pour l'amour de moi irais-tu au cimetière à l'heure de minuit, une peau de vache sur le dos cueillir une fleur sur la tombe du fils à la mère Victoire ?

—J'aurais préféré une autre épreuve ; mais puisqu'il n'y a que ce moyen d'obtenir ta main, j'irai au cimetière à l'heure dite. Adieu, je vais boire un coup en attendant.

Il venait de sortir, quand le maçon arriva et lui aussi demanda la main de la coquette.

—Prouve-moi que tu m'aimes en allant au cimetière avec une lanterne et une clochette cueillir une fleur sur la tombe du fils à la mère Victoire, et je te promets de me marier avec toi dans les quinze jours.

—C'est une singulière façon de te montrer mon amour. Puisque tu y tiens, je le ferai. Mais quand et à quelle heure ?

—Ce soir même, au coup de minuit.

—Entendu. Je vais boire un coup en attendant.

À l'heure dite, le maçon, le menuisier et le maréchal arrivaient au cimetière par trois endroits différents.

« Jour de Dieu ! se dit le maçon , voici le Diable en personne ; je le reconnais à ses pieds de bouc et à ses grandes cornes. »

Et il se cacha derrière une tombe.

« Où diable me suis je fourré ? se disait le menuisier ; voici un grand fantôme qui se promène là-bas. Ce n'est pas gai ! »

« Je suis perdu ! pensait le maréchal ; voici là-bas le Diable et quelque damné qui sonne de sa clochette. Où me cacher ? »

Et il se coucha tout de son long entre deux tertres.

Les heures passèrent et aucun de nos hommes ne songea à s'en aller. Ce ne fut qu'au matin, qu'ils se hasardèrent à se lever.

—Tiens, le maréchal !

—Tiens, le maçon !

—Tiens, le menuisier !

Et tous trois partirent à rire et se racontèrent leur aventure de la nuit. Puis ils se dirent :

—Nous sommes bien sots de perdre notre temps auprès de cette coquette ; laissons-là à ceux qui en voudront, et jouons-lui un tour de notre façon.

Ils convinrent pour le soir de se déguiser en pèlerins, et ils se donnèrent rendez-vous auprès de la maison de la coquette paysanne.

La nuit venue, le maréchal alla frapper à la porte de la jeune fille.

—Pan, pan !

—Entrez.

—Je suis un pauvre pèlerin et je reviens à pied de Jérusalem. Voulez-vous m'accorder l'hospitalisation (*sic*) pour cette nuit ?

— Certainement, certainement! dirent les gens de la maison. asseyez-vous auprès du feu et réchauffez-vous tandis que notre fille préparera votre souper.

— Je vous remercie, mais je ne demande pas à manger. Le bon Dieu fournira à ce besoin. Tenez: « Grand bon Dieu, envoyez-moi un gros pâté, du pain blanc, du vin vieux et du raisin rouge. »

Et par la cheminée, le maçon fit descendre ce que le pèlerin venait de demander.

— Quel saint homme vous êtes! s'exclamèrent le paysan et sa femme.

Le pèlerin soupa et se prépara à se coucher sur deux chaises.

— Halte-là! lui dit le paysan. Il ne sera pas dit que je vous ai mal reçu. Vous coucherez avec ma fille.

— Mais...

— Ne refusez pas, je vous en prie; je n'ai pas d'autre lit à vous offrir.

— Alors j'accepte.

Le pèlerin se déshabilla et se coucha avec la coquette.

Tout à coup celle-ci s'écria:

— Père, père; le saint me touche.

— Laisse-le donc faire, ma fille; tu seras mère d'un saint évêque.

La coquette ne souffla plus mot!

Vers minuit, le pèlerin se leva, sortit dans la cour et fut remplacé par le menuisier.

— Mon père, vous avez bien froid aux pieds!

— C'est que je me suis levé pieds-nus, mon enfant.

Une seconde fois, la coquette cria:

— Papa, papa, le saint ne me laisse pas tranquille.

— Laisse-le donc faire, ma fille; nous aurons un cardinal.

Lorsque deux heures sonnèrent à l'église, le menuisier céda sa place au maçon. Et la jeune fille de crier, et le père de dire:

— Tais-toi, sottie; tu pourras te vanter d'avoir pour fils un pape pour le moins!

Le pèlerin eut soin de partir avant le jour et cela chagrina fort le paysan et sa femme qui n'avaient pu lui demander sa bénédiction.

La coquette se trouva enceinte et ne put trouver à se marier quoique sa mère eût publié partout que sa fille ayant couché avec un saint devait pour le moins accoucher d'un évêque ou d'un pape.

*(Conté en février 1881, par M. E. Wattelet,
de Bouzincourt, [Somme]).*

XXXI.

LES TROIS FILLES ET LES TROIS CAVALIERS
(LORRAINE)

Revenant une après-midi de vendre son blé au marché voisin, un paysan entra dans une auberge et se fit servir à boire. Peu après arrivèrent trois cavaliers superbement vêtus qui attachèrent leurs chevaux à la porte de l'auberge et vinrent s'asseoir à la table du paysan. On causa beau temps, récoltes, bétail, fermages et nos trois hommes ne tardèrent pas à entrer dans les bonnes grâces du paysan qui les invita à venir souper chez lui. Les trois cavaliers ayant acceptés accompagnèrent le fermier qui les présenta à ses trois filles, Catherine, Marie et Toinette. Le souper fut fort gai et en terminant, les invités demandèrent la main des jeunes paysannes.

— Accepté! accepté! s'empressa de dire le fermier.

Et l'on convint que Catherine, l'aînée, irait dîner le dimanche suivant au château des trois cavaliers. Puis ces derniers saluèrent le paysan, embrassèrent les filles et remontèrent à cheval pour regagner leur demeure.

Le dimanche suivant, Catherine revêtit ses plus beaux habits, et partit pour le château ainsi qu'il avait été convenu. Elle était à peine sortie du village, qu'elle aperçut sur un pommier bordant la route, un hibou qui se mit à lui dire :

*« Catherine, Catherine, tu as tort,
Tu marches à grands pas vers la mort! »*

« Que me veut donc cet oiseau? pensa Catherine. Pourquoi me dit-il que je marche à grands pas vers la mort? »

Et elle continua sa route. Mais le hibou la suivit, voletant de pommier en pommier et toujours lui répétant ces mêmes paroles :

*« Catherine, Catherine, tu as tort,
Tu marches à grands pas vers la mort! »*

La jeune fille n'y tint bientôt plus et effrayée reprit le chemin du village. Lorsqu'elle rentra :

— Déjà revenue, Catherine ! Tu n'es pas allée au château ?

— Non, au sortir du village, j'ai vu un hibou qui m'a suivie en me répétant :

*« Catherine, Catherine, tu as tort,
Tu marches à grands pas vers la mort ! »*

Et je suis revenue à la maison.

— Tu t'effrayes pour rien, Catherine ; je vais partir à ta place et ce ne sera pas le hibou qui me fera revenir.

Et Marie, la deuxième fille, s'habilla à la hâte et partit pour le château des trois cavaliers.

Elle sortait du village, quand le même hibou se présenta et se mit à la suivre en disant :

*« Marie, Marie, tu as tort,
Tu marches à grands pas vers la mort ! »*

Comme la jeune paysanne semblait ne pas s'inquiéter des paroles du hibou, celui-ci se mit à faire *hou ! hou !* et deux, puis trois, puis quatre, puis dix hiboux accoururent disant sur tous les tons à la fermière qu'elle avait tort de poursuivre son chemin.

À la fin, Marie eut peur et retourna à la ferme.

— Ah ! ah ! toi aussi, tu reviens ! tu as vu le hibou sans doute et tu as été effrayée. Voyons à mon tour, dit Toinette !

Et l'on se mit à table. À la fin du dîner, Toinette raconta que le dimanche précédent elle avait été pour aller dans un château voisin, que des hiboux voulaient l'en détourner et qu'enfin elle avait vu trois beaux cavaliers manger le cadavre d'une femme qu'ils venaient de tuer.

Les trois cavaliers inquiets faisaient semblant de rire.

— Votre histoire est fort bien dite. Mais est-elle vraie ? Avez-vous une preuve quelconque ? Et n'avez-vous pas rêvé ?

— Je n'ai que cette preuve, dit la jeune fille en montrant le doigt et l'anneau ; et ces trois brigands n'étaient autres que vous.

Les cavaliers voulurent s'enfuir, mais le paysan sonna de la trompe et les gendarmes cachés dans une pièce voisine, se jetèrent sur les bandits et les enchaînèrent.

CONTES FRANÇAIS

Quelques jours plus tard, les trois cavaliers étaient jugés et condamné à être pendus; et leur château fut donné au fermier et aux trois jeunes filles qui peu après se marièrent et vécurent heureuses jusqu'à un âge fort avancé.

*(Conté à Paris en 1883, par M. Georges Charpentier,
qui l'a entendu de sa nourrice
à Vacqueville [Meurthe-et-Moselle]).*

XXXI. (BIS)

LES TROIS FILLES ET LES TROIS CAVALIERS
(FRANCHE-COMTÉ)

[Variante du conte lorrain ci-dessus]

Trois filles à marier sortaient de la messe quand trois beaux cavaliers les suivirent et les accompagnèrent à la maison où on les invita à dîner. Ils refusèrent disant qu'un travail pressant les attendait à leur château, mais comme le fermier insistait, ils finirent par accepter en mettant pour condition que l'une des filles irait le jour suivant leur rendre visite en leur château. Les deux aînées refusèrent, mais la cadette accepta.

Le lendemain la jeune fille prit le chemin du château et entendit un hibou qui lui disait :

« Jeune fille, jeune fille, tu vas à la mort. »

Elle ne s'en inquiète pas, arrive devant un château splendide, entre et ne trouve personne. Comme elle entend de grands cris, elle a peur et se cache dans un tonneau vide. Les trois cavaliers l'ont entendue et la cherchent partout. Ils descendent à la cave, mais chaque fois qu'ils passent près de la jeune fille, celle-ci souffle sur leur bougie et l'éteint.

« Diable de vent ! » se disent les cavaliers ; et persuadés qu'ils ont mal entendu, ils remontent pour descendre peu après avec les jambes, la tête et le tronc d'une jeune fille qu'ils ont assassinée. Puis ils se mettent à manger ces morceaux de cadavre. Lorsque ce repas abominable est achevé, ils sortent de la cave et la jeune fille peut s'échapper et rentrer chez elle. Le dimanche suivant, les cavaliers reviennent à la ferme. Au milieu du repas, l'histoire du château est racontée, les cavaliers veulent s'enfuir, mais le fermier frappe dans ses mains, la maréchaussée se présente, les cavaliers sont saisis, conduits à la ville et pendus.

*(Conté en 1882, par M. Grenotton de Thouin,
qui l'a entendu dans un village des environs de Besançon [Doubs])*

XXXII.

LES RUSES VOLEURS
(NORMANDIE)

Trois voleurs rencontrèrent un jour un paysan, qui monté sur son âne conduisait à la ville une chèvre superbe ornée d'un collier à grelots.

— La belle chèvre ! dit le premier voleur.

— Le bel âne ! ajouta le second.

— Quelle jolie blouse neuve à ce rustre ! termina le troisième.

— Si nous réussissions à enlever la chèvre, l'âne et les habits du paysan, nous pourrions nous dire rusés.

— Je me charge de la chèvre, si vous vous chargez de l'âne et de la blouse ! proposa le premier voleur.

— Et moi de l'âne !

— Et moi de la blouse puisque vous me laissez le plus difficile.

— Commence, Jeannot, par prendre la chèvre.

Les deux larrons entrèrent sous bois et doucement Jeannot suivit le paysan. L'homme chantait gaiement ne pensant jamais qu'on pût lui enlever sa chèvre. Le voleur caressa l'animal, coupa son lien, enleva les grelots et les mit à la queue de l'âne. Puis il emmena la chèvre et l'attacha dans la forêt, tandis que l'âne faisait tinter la sonnette.

À la fin, le paysan se retournant s'aperçut avec stupéfaction que sa chèvre était partie.

— Ah ! jour de Dieu, s'écria-t-il, qu'est-elle devenue ? Sans doute elle a rongé son lien et elle s'est arrêtée en chemin.

L'homme mit pied à terre, laissa là son âne à brouter les chardons et retourna sur ses pas.

Mais la chèvre il ne la trouva point et, quand il revint, l'âne avait été volé à son tour.

Comme il se lamentait, le troisième voleur passant près de lui, lui demanda ce qu'il avait tant à se plaindre et à gémir.

— Ce que j'ai ? mais c'est que j'avais une chèvre superbe et l'âne le plus beau du canton et que je viens de les perdre sur cette route maudite.

CONTES FRANÇAIS

—Ah! vraiment! Je viens de voir tomber un âne dans un puits, sans doute que c'est le vôtre et qu'il sera allé rejoindre la chèvre.

—Où est ce puits que j'y coure?

—Là tout auprès; suivez-moi.

On arriva auprès du puits.

—Écoutez, dit le voleur; entendez-vous votre âne? Hé, Jean! Jean!

—Han! Han! faisait l'écho dans le puits.

—Pour Dieu, oui, c'est mon âne. Aidez-moi à descendre et à l'aller chercher.

—Avec plaisir, mais auparavant enlevez vos habits car vous les mouilleriez. Nous sommes seuls et on ne vous verra point.

—Vous avez encore raison. Ah! que je suis heureux d'avoir tombé sur vous!

Le paysan se déshabilla et le voleur le descendit dans le puits, puis il alla rejoindre ses deux compagnons emportant avec lui la blouse, le pantalon, la chemise et les souliers du naïf villageois.

On juge si les trois larrons se réjouirent de leur ruse, et si le paysan était en piteux état quand des bûcherons le retirèrent du puits!

*(Conté en 1883, par M. Charles Garnier,
aux environs de Rouen.)*

XXXIII.

JEAN CHIFFON ET SA FAMILLE
(PICARDIE)

Un homme nommé *Jean Chiffon* s'était marié à une femme appelée *Courentassé*. On disait que s'ils s'étaient mariés ensemble c'était faute de mieux d'un côté comme de l'autre; leurs noms étaient si ridicules qu'aucune fille n'avait voulu de *Jean Chiffon* et qu'aucun garçon n'aurait consenti pour tout au monde à épouser *Courentassé*.

Ils eurent deux enfants et ne trouvèrent pas mieux que d'appeler le garçon *Tantibus* et la fille *Délicoton*.

La famille fut un jour invitée à se rendre à la fête d'un village assez éloigné.

— Surtout, dit le père, ne nous avisons pas de nous appeler par notre nom dès que nous serons au village. Tout le monde s'en moquerait et nous serions ridicules.

Ceci bien convenu, la famille s'en alla à la fête. On arriva chez l'ami et comme c'était l'heure du dîner on passa dans la salle à manger.

— Asseyez-vous, mon frère *Tantibus*, dit la jeune fille en donnant une chaise à son frère.

— Merci bien, ma sœur *Délicoton*!

— Entends-tu, *Jean Chiffon*, ta fille et ton garçon? ne put s'empêcher d'ajouter la mère.

— Ah! ben oui, *Courentassé*, nous voilà tous nommés!

(Conté par Mme Céline Caron,
d'Harponville [Somme].)

XXXIV.

PETIT POU ET PETITE PUCE
(BERRY)

Petit Pou sortit un jour pour aller porter son blé au moulin. Il laissa sa femme Petite Puce à la maison.

— Prends bien garde de tomber dans la marmite ! dit-il avant de partir.

— Ne crains rien, Petit Pou ; j'aurai soin de ne pas me laisser choir en écumant la marmite.

Son mari parti, Petite Puce se mit à balayer la maison, à rincer la vaisselle et à éplucher les légumes. Puis elle songea à écumer le pot au feu. Elle prit l'écu-moire, monta sur une chaise et glissa dans la marmite.

— Aie ! Aie ! cria-t-elle.

— C'est Petite Puce qui est tombée dans la marmite ! pensa petit Pou qui revenait du moulin et qui avait entendu le cri de sa femme. Vite, je cours à son secours.

Mais il était trop tard. Petite Puce était morte quand Petit pou rentra à la maison.

— Puisque ma femme est morte, je quitte la maison, dit le mari en pleurant.

— Qu'as-tu, Petit Pou ? demanda la Table.

— Petite Puce est morte et je quitte la maison.

— Et moi je me *détable* et je te suis.

La Table et Petit Pou passèrent près de la Maie.

— Qu'as-tu, Petit Pou, à pleurer ainsi ? demanda la Maie.

— Petite Puce est morte ; je quitte la maison et ma compagne se *détable*.

— Et moi aussi je me *démaie* et je vous suis !

On passa près de la Porte.

— Où allez-vous ? demanda celle-ci.

— Petite Puce est morte ; Petit Pou quitte la maison, la Table se *détable*, la Maie se *démaie*.

— Et moi je me *dégonde*, ajouta la Porte.

Un Arbre était près de là.

— Où vas-tu, Petit Pou ?

CONTES FRANÇAIS

— Ma femme est morte ; je quitte la maison, la Table se *détable*, la Maie se *démaie* et la Porte se *dégonde*.

— Et moi je me *désenracine* !

Petit Pou, la Table, la Maie, la Porte et l'Arbre passèrent près d'une bonne femme qui puisait de l'eau à la fontaine.

— Où vas-tu, Petit Pou ? demanda-t-elle.

— Petite Puce est morte ; je quitte la maison, la Table se *détable*, la Maie se *démaie*, la Porte se *dégonde* et l'Arbre se *désenracine*.

— Si Petite Puce est morte, je casse mes deux cruches et je vous suis !

La femme brisa ses deux cruches et Petit Pou, la Table, la Maie, la Porte, l'Arbre et la Vieille s'en allèrent pour ne plus revenir.

(Conté en 1881, par M. Joseph Vouaux, à Neuilly [Cher])

XXXV.

LES MENSONGES
(BERRY)

BARBARIE, TARTARI, ne viens-tu de Laspari ?

Qu'est-ce que tu as vu par là ?

— J'ai vu un oiseau qui garnissait son aile d'argent.

— O mon maître, vous n'avez pas vu ça ?

— Demande voir à mon valet qu'y a derrière moi, s'il vous dira pas la vérité ?

— Hé, valet, c'est-i' vrai ce que le maître a dit ? Il a dit qu'il avait vu un oiseau qui garnissait son aile d'argent.

— O ! mon maître, vous n'avez pas vu ça !

— J'ai vu un oiseau qui garnissait ses deux ailes d'argent. Ça doit être cet oiseau-là.

— Barbari, Tartari, ne viens-tu de Laspari ?

Qu'est-ce que tu as vu par là ?

— J'ai vu un étang qui brûlait comme la paille.

— O mon maître, vous n'avez pas vu ça ?

— Demande voir à mon valet qu'y a derrière moi, s'il vous dira pas la vérité ?

— Hé, valet, c'est-i' vrai ce que le maître a dit ? Il a dit qu'il avait vu un étang qui brûlait comme la paille.

— O mon maître, vous n'avez pas vu ça !

— J'ai bien vu cinq ou six carpes qui revenaient de par là, la queue grillée ; ça doit être cet étang là.

Barbari, Tartari, ne viens-tu de Laspari ?

Qu'est-ce que tu as vu par là ?

— J'ai vu un moulin à vent qui tournait au faîte d'un chêne.

— O mon maître, vous n'avez pas vu ça ?

— Demande voir à mon valet qu'y a derrière moi, s'il vous dira pas la vérité ?

— Hé, valet, c'est-i' vrai ce que le maître a dit ? Il a dit qu'il avait vu un moulin qui tournait au faîte d'un chêne.

— O mon maître, vous n'avez pas vu ça !

CONTES FRANÇAIS

—J'ai bien vu des chiens qui mangeaient de la manivelle avec des pelles de bois, mais je n'ai pas vu le moulin qui tournait au faîte d'un chêne.

(Recueilli d'une vieille femme, à Neuilly [Cher]).

Table des matières

Préface (1885).....	4
I. Le loup et le renard (Île-de-France).....	8
II. Les chèvres et le loup (Lorraine).....	11
III. Le loup et les biquets (Normandie).....	13
IV. Les bêtes du meunier et les loups (Picardie).....	15
V. Les poussins (Comtat Venaissin).....	17
VI. Jean l'Ours et ses compagnons (Provence).....	18
VII. Quatorze (Picardie).....	27
VIII. L'homme de fer (Lorraine).....	30
IX. Le cheval enchanté (Canada).....	34
X. Les aventures de Marchand (Berry).....	40
XI. Les figues merveilleuses (Canada).....	46
XII. Les trois chars (Canada).....	50
XIII. Les trois fils du roi (Alsace).....	53
XIV. L'aiguille, le chien et la princesse (Lorraine).....	59
XV. L'arbre qui chante, l'oiseau qui parle et l'eau d'or (Provence).....	62
XVI. Le fidèle serviteur (Lorraine).....	66
XVII. La fée Grenouille (Alsace).....	71
XVIII. Les trois fées voleuses (Canada).....	74
XIX. Les trois roses et les trois chiens (Normandie).....	76
XX. Le petit garçon de neige (Limousin).....	79
XXI. La petite souris blanche (Normandie).....	81
XXII. Le diable sans cornes (Normandie).....	84
XXIII. Le diable batteur (Berry).....	87
XXIV. La mort jouée (Artois).....	91
XXV. Pouçot (Berry).....	93
XXVI. Les petits garçons et le diable (Normandie).....	96
XXVII. La flûte et l'anneau enchantés (Artois).....	99
XXVIII. La baguette magique (Artois).....	102
XXIX. La mauvaise mère (Alsace).....	105
XXX. La coquette punie (Picardie).....	108
XXXI. Les trois filles et les trois cavaliers (Lorraine).....	111
XXXI. (<i>bis</i>) Les trois filles et les trois cavaliers (Franche-Comté).....	114
XXXII. Les ruses voleurs (Normandie).....	115
XXXIII. Jean Chiffon et sa famille (Picardie).....	117
XXXIV. Petit pou et petite puce (Berry).....	118
XXXV. Les mensonges (Berry).....	120

CONTES FRANÇAIS



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : arrangement d'après l'affiche « Emprunt français, 1916 », D.R.
Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS/PhC